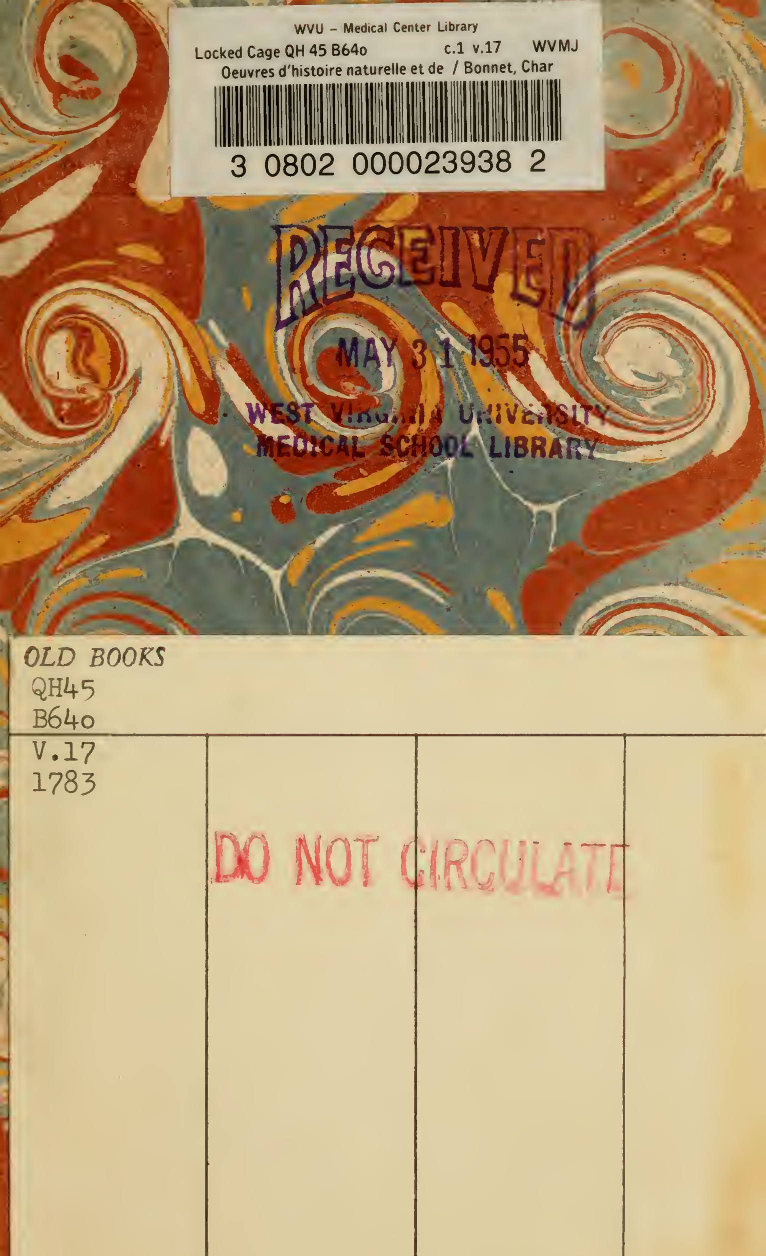

QH 45
B640
V.17
Loc
Cage
1783




WVU - Medical Center Library
Locked Cage QH 45 B64o c.1 v.17 WVMJ
Oeuvres d'histoire naturelle et de / Bonnet, Char
3 0802 000023938 2
RECEIVED
MAY 31 1955
WEST VIRGINIA UNIVERSITY
MEDICAL SCHOOL LIBRARY

COLLECTION

COMPLETE

DES ŒUVRES

DE CHARLES BONNET.

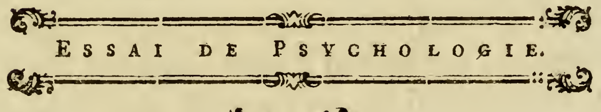


TOME DIX-SEPTIEME.

ŒUVRES D'HISTOIRE NATURELLE ET DE PHILOSOPHIE DE CHARLES BONNET,

De l'Académie Royale des Sciences de Paris; de l'Académie Impériale Léopoldine & de celle de St. Pétersbourg; des Sociétés Royales de Londres, de Montpellier, de Gottingue, & de celle de Médecine de Paris; des Académies Royales des Sciences de Lyon, de Stockholm, de Coppenhague; Honoraire de celle des Beaux-Arts de la même Ville; des Académies de l'Institut des Sciences de Bologne, de Padoue, de Harlem, de Munich, de Sienne, de Cassel, & de celle des Curieux de la Nature de Berlin.

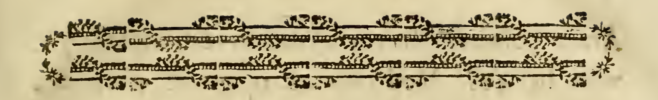
TOME DIX-SEPTIEME.



ESSAI DE PSYCHOLOGIE.

A NEUCHATEL,
Chez SAMUEL FAUCHE, Pere & Fils, Imprimeurs & Libraires du ROI.

M. DCC. LXXXIII.



AVERTISSEMENT.

ME voici enfin arrivé au moment où je ſuis, en quelque ſorte, forcé de faire l'aveu public de cet Ouvrage de ma jeuneſſe, que j'ai cité aſſez fréquemment dans mes E'crits, critiqué plus d'une fois, plus ſouvent encore commenté & éclairci, & pour lequel j'ai preſque toujours laiſſé tranſpirer un penchant ſecret qui déceloit trop aux yeux d'un Lecteur pénétrant cet amour paternel que je paroiſſois pourtant vouloir lui cacher, & que je n'étois peut-être pas fâché qu'il ſoupçonnât. L'*Eſſai de Pſychologie* parut à Leyde en Hollande, dans l'E'té de 1754, quoiqu'il portât au Titre 1755. Il faiſoit partie de ces Méditations ſur la Nature, dont j'ai fait l'hiſtoire abrégée dans la Préface des *Conſidérations ſur les Corps organiſés.* Des

Amis éclairés & vertueux avec lesquels j'avois lu ces Méditations m'ayant paru les goûter bien plus que je n'avois osé l'espérer, il me vint dans l'Esprit d'en détacher les Morceaux relatifs à la Connoissance de notre Etre & d'en hasarder la publication. Mais, j'y touchois à des matieres très-délicates & très-contentieuses, & je ne le faisois point avec cette sage circonspection, cette modeste réserve qu'elles devoient naturellement inspirer à un jeune Homme qui avoit tant de raisons de se défier de ses lumieres & de son jugement. Trop plein de mes petites idées, trop persuadé que les sentimens que j'adoptois sur les questions les plus difficiles ou les plus importantes de l'E'conomie de l'Homme reposoient sur des fondemens solides, j'exposois mes opinions sans aucun ménagement, avec une liberté, je dirai mieux, avec une hardiesse & quelquefois avec une sorte de dureté, plus propres à repousser un Lecteur sage,

qu'à lui faire goûter ce que je croyois être le vrai. Il y a plus; j'étois ordinairement ſi concis, qu'il n'étoit pas toujours facile de ſaiſir bien ma penſée, & qu'il l'étoit toujours trop de lui donner une interprétation dangereuſe. A force de vouloir exercer la pénétration de l'Eſprit, je riſquois çà & là d'occaſioner des mépriſes d'autant plus à craindre, que dans ces matieres ſi abſtraites le vrai n'eſt quelquefois ſéparé du faux que par une toile d'Araignée, ſi je puis m'exprimer ainſi.

Ce furent ſur-tout ces réflexions, dont j'avoue que je ne fus bien frappé qu'après l'impreſſion de mon Livre, qui me déterminerent à garder l'Anonyme & à attendre en ſilence le jugement que le Public éclairé porteroit de ce petit E'crit. Je ne tardai pas à en être inſtruit : les critiques & les louanges ſe ſuccéderent alternativement, & tout me ſembla aſſez compenſé. Je cherchai dans celles-là ce qu'elles

pouvoient avoir de bon, pour en porfiter avec reconnoiſſance, & je ne regardai celles-ci que comme des encouragemens à perfectionner un travail dont je ne me diſſimulois ni les imperfections ni les défauts.

Il faut pourtant que je diſe comment j'avois été porté à employer çà & là dans cet Ouvrage des expreſſions qui choquoient plus ou moins l'Opinion commune, & qui étoient ſuſceptibles d'une interprétation auſſi contraire à mes principes qu'à l'eſprit de mon travail & à la pureté de mes intentions. On connoît l'art avec lequel certains Fataliſtes modernes ont tourné contre la Religion ce qu'on nomme la *néceſſité morale* des actions humaines & tout ce qu'ils ſe ſont plu à en déduire relativement au mérite & au démérite, à la vertu & au vice, à l'ordre & au déſordre. Le ton élevé & très-métaphyſique de quelques uns de ces E'crivains & la ſorte de mépris qu'ils témoignent pour les ſentimens adoptés par

des Philosophes Chrétiens très-respectables, sont bien propres assurément à en imposer au Peuple des Philosophes & à jeter dans le plus grand embarras un Lecteur ami du vrai, mais incapable par lui-même de saisir le nœud des difficultés & de démêler la vérité au travers des subtilités métaphysiques dont ces adroits E'crivains savent l'envelopper. Je sentois fortement tout cela, & plus je le sentois, plus je me persuadois que ce seroit servir utilement la Religion que de combattre le Fataliste avec ses propres armes, & de montrer que lors-même qu'on admettroit cette *nécessité* des actions humaines dont il abuse, les Vérités salutaires ne seroient point en péril, & que la Vertu n'en seroit pas moins tôt ou tard source de Bonheur & le vice source de Malheur.

Dans cette vue louable, j'imaginai de revêtir moi-même le Personnage du Fataliste, au risque de passer auprès d'un Lec-

teur peu attentif ou peu inſtruit, pour un vrai Fataliſte : j'adoptai, en quelque ſorte, ſon langage; je pris un ton auſſi élevé & auſſi métaphyſique que le ſien : je parus admettre le Syſtême de la néceſſité dans toute ſa rigueur; mais je m'attachai en même tems à faire ſentir de la maniere la plus claire, qu'il eſt un ſens dans lequel ce Syſtême, qui allarme trop les Théologiens, n'eſt point du tout incompatible avec l'eſprit & le but de la Révélation. Et afin de prévenir autant qu'il étoit poſſible les mépriſes ou les équivoques que j'avois le plus à craindre, je déterminai avec préciſion comment je penſois qu'on devoit enviſager ce Syſtême philoſophique; je l'expoſai ſous ſon vrai point de vue; j'en eſquiſſai la nature, les fondemens, les principes généraux; j'en peignis l'harmonie, la grandeur, les beautés; je répondis aux principales objections qu'il fait naître, & je montrai comment il peut ſe concilier avec les Dogmes les plus fon-

damentaux de la Religion naturelle & de la Religion révélée. Je préſentai par-tout le GRAND ETRE comme la premiere & l'unique CAUSE de toutes les Exiſtences, ſa SAGESSE ÉTERNELLE comme l'Arbitre ſuprême des deſtinées de l'Homme, l'ÉVANGILE comme le Tableau le plus fini de la Perfection humaine, & ſon ADORABLE AUTEUR comme le Reſtaurateur de la Raiſon & le Philoſophe par excellence. Je fis enviſager les Devoirs comme les conſéquences néceſſaires de la nature de l'Homme & des rapports qu'il ſoutient avec lui-même, avec les Etres qui l'environnent, avec ſon CRÉATEUR. Je plaçai dans l'Amour propre bien entendu ou dans l'Amour du Bonheur le principe général des actions morales, & je ne produiſis les Loix qui les régiſſent que comme des moyens naturels de fléchir la Volonté de l'Homme & de le diriger vers ſa véritable fin. Je tâchai de donner les notions les plus claires & les plus exactes des admirables Facultés dont il eſt enrichi,

& de faire ſentir fortement qu'il n'y a qu'un certain emploi de ces Facultés qui puiſſe le conduire au Bonheur ou au degré de Perfection dont il eſt ſuſceptible ici-bas. Je montrai comment l'E'ducation ſait par un régime approprié cultiver & développer toutes les Facultés de l'Homme, corriger les vices du Tempérament, mettre en valeur tous les Talens, ennoblir les diſpoſitions naturelles de l'Eſprit & du Cœur, & comment l'Habitude, toujours agiſſante, fortifie & enracine toutes les déterminations acquiſes. Enfin; je ne me bornai pas à établir ſur des preuves ſolides la ſimplicité & l'immortalité de l'Ame; je déduiſis encore & de la nature mixte de notre Etre & des déclarations du Texte ſacré, que c'eſt principalement l'immortalité de l'Homme tout entier que le BIENFAITEUR de l'Homme *a miſe en évidence* par l'E'VANGILE. Mais, cette Doctrine de Vie étant annoncée à un Habitant de la Terre, il étoit dans l'ordre de la SOUVERAINE SA-

GESSE qu'Elle se servît dans ses Instructions d'un Langage approprié à un Habitant de la Terre, & qu'Elle proportionnât ses hautes Révélations à la foiblesse actuelle des conceptions de cet Etre. C'est ce que j'essayai de faire entendre dans un Discours particulier sur l'utilité de la Métaphysique & sur son accord avec les Vérités les plus essentielles de la RÉVÉLATION. J'en inférai légitimement, que ce seroit s'abuser beaucoup, que de présumer que des idées très-philosophiques & puisées dans la nature même des Choses soient inconciliables avec les Vérités de la FOI, comme si la Raison & la RÉVÉLATION n'émanoient pas essentiellement de la même SOURCE.

JE viens de faire l'apologie du Psychologue : peut-être néanmoins qu'elle n'étoit pas bien nécessaire & que j'aurois pu m'en tenir à l'aveu ingénu de ses torts; car il semble qu'il suffise de lire son Ouvrage avec un peu de réflexion pour ne se méprendre

point ſur ſes principes, ſur ſa croyance & ſur ſes intentions. Je ſais pourtant que des Lecteurs éclairés s'y ſont mépris; & c'en étoit aſſez pour m'engager à entrer ici dans quelque détail ſur ſes opinions & ſur ſes vues ſecretes & à reproduire ſous une autre forme ce qu'il avoit dit lui-même dans la Préface & dans quelques autres endroits du Livre. Invité aujourd'hui, & je pourrois dire, autoriſé par des Suffrages reſpectables, à faire entrer cette Production dans la Collection générale de mes Oeuvres, j'aurois pu ne me borner point à corriger les fautes aſſez nombreuſes d'impreſſion qui s'y étoient gliſſées & à ſupprimer la plus grande partie des caracteres *italiques* que j'y avois prodigués; & étendre mes corrections à des choſes plus eſſentielles ou plus importantes, à ces choſes ſur-tout qu'un Lecteur ſage voudroit qui euſſent été traitées avec la circonſpection qu'elles exigent; & à beaucoup d'autres encore ou erronées ou peu exactes. Mais de telles corrections m'auroient

mené bien plus loin qu'on ne penſe & m'auroient entraîné peu à peu vers une refonte preſque générale du Livre, qui l'auroit dénaturé plus ou moins : & comment me ſerois-je déterminé à en uſer ainſi à l'égard d'un Ouvrage qui eſt depuis près de trente ans entre les mains du Public, & dont le ſort eſt décidé depuis ſi long-tems ! Dailleurs, on trouve dans mes E'crits poſtérieurs la plupart des corrections que j'aurois le plus ſouhaité de faire à l'*Eſſai de Pſychologie* lorſque je l'ai revu en dernier lieu. Je renvoie en particulier au Chapitre IX de la Partie XXI de la *Palingénéſie*, (1) où j'ai expoſé bien clairement ma penſée ſur la *néceſſité morale* & ſur la Liberté humaine. (2) Je renvoie encore ſur le *Fata-*

(1) *Oeuvres*, Tom. VII de l'E'dit : in 4to, & Tom. XVI de l'E'dit : in 8°.

(2) Le Chapitre de la *Palingénéſie* auquel je renvoie ici, eſt le Chapitre XL des *Recherches ſur les Preuves du Chriſtianiſme*, de l'E'dition ſéparée, publiée à Geneve en 1771.

liſme & ſur le *Matérialiſme* aux Articles XIII, XVIII, XIX de l'*Analyſe abrégée.* Je ne préſume pas, qu'après m'être expliqué ſur ces matieres auſſi nettement que je l'ai fait dans les E'crits que je viens de citer, il puiſſe reſter aucun doute raiſonnable ſur ma maniere de penſer à cet égard; & pourroit-on oublier que l'Auteur de la *Pſychologie* eſt auſſi celui des *Recherches ſur les Preuves du Chriſtianiſme* !

Au reſte; ceux de mes Lecteurs qui auront comparé la *Pſychologie* avec les autres E'crits que j'ai publiés depuis en divers tems, auront facilement reconnu qu'elle contient les germes, à la vérité aſſez informes, de preſque toutes les idées ſur Dieu, ſur l'Univers & ſur l'Homme, que j'ai développées, rectifiées ou perfectionnées dans ces Écrits. Ils y auront encore apperçu à peu près la même conformité dans le ſtyle que dans les idées; & ç'a été cette ſorte de conformité qui a le plus contribué

à

à déceler la Main dont partoit l'Ouvrage anonyme.

Je n'ajoute plus qu'un mot ſur la *Pſychologie* : je l'ai placée dans la Collection de mes Oeuvres philoſophiques à la ſuite de l'*Eſſai analytique* & de la *Palingénéſie*, parce que j'ai cru qu'elle gagneroit à être relue après ces deux Écrits, qui contiennent d'ailleurs tous les éclairciſſemens & les correctifs dont elle avoit beſoin.

J'avois depuis pluſieurs années dans mon Porte-feuille divers petits Écrits de Philoſophie rationnelle que je n'avois jamais publiés, & que l'impreſſion générale de mes Oeuvres m'a appellé naturellement à revoir, à finir ou à perfectionner. (*) Entre ces E'crits le plus eſſentiel eſt celui que j'ai intitulé *PHILALETHE*, & où je recherche en Sceptique raiſonnable s'il eſt en Philoſophie quelques Vérités qu'un Eſprit ſage ſoit dans l'obligation de reconnoître & qui puiſſent ſervir de fondement à une Morale philoſo-

(*) Ces Écrits ſont raſſemblés dans le tom. XVIII. de cet édit.

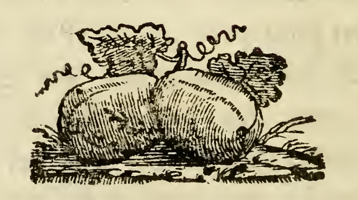
phique. Je n'ai donc admis ici que ce que j'ai pu déduire immédiatement du Sentiment intime ou de l'Expérience, & que je ne pouvois par conséquent rejeter sans choquer directement la Raison ou le Sens commun. Et comme la méthode dont je faisois l'essai exigeoit que je n'allasse à la Vérité que par la route du doute philosophique, il étoit bien dans l'esprit de cette méthode de ne prononcer point sur quelques Opinions célebres, dont la fausseté pouvoit ne paroître pas assez démontrée à un Sceptique un peu rigoureux. Je ne devois donc pas m'arrêter à combattre ces Opinions; mais je devois tâcher de rendre mes raisonnemens aussi indépendans de ces Opinions qu'il étoit possible, & n'envisager chaque Sujet que dans le rapport aux principes dont je partois & au but particulier que je me proposois.

M. Henri Meuron, Professeur de Belles-Lettres à Neuchatel & proche Parent de M. D. Meuron dont j'ai parlé dans

ma Préface générale, recevra ici un témoignage public de ma reconnoiſſance de l'attention ſoutenue, de l'exactitude & du zele qu'il n'a ceſſé d'apporter à la reviſion des épreuves des deux E'ditions de mes Oeuvres. Si la vigilance du Libraire & le travail des Imprimeurs avoient mieux répondu à ſes ſoins, je n'aurois pas à me plaindre de l'ampleur des *Errata* de la petite E'dition ni de quelques autres négligences typographiques qui la déparent. Heureuſement que la grande E'dition ne donne pas lieu aux mêmes reproches & qu'elle a été à tous égards beaucoup plus ſoignée. J'ai fort à me féliciter d'avoir eu pour principal Reviſeur un Profeſſeur auſſi recommandable par les qualités de ſon cœur que par ſes lumieres, & qui n'ayant pas moins cultivé la Philoſophie que les Belles-Lettres, n'en a été que plus en état de ſaiſir bien ma penſée & de préſider avec autant d'intelligence que d'aſſiduité à l'impreſſion de mes E'crits. Il ne falloit pas moins aſſurément que ſes ſentimens pour

l'Auteur, joints au desir de servir utilement & les Souscrivans & le Public, pour le soutenir dans une tâche de si longue haleine & lui en faire supporter les ennuis. L'Auteur a bien eu aussi ses ennuis & ses peines; mais il s'en croira fort dédommagé, si le nouveau travail auquel il s'est livré pour le perfectionnement de ses Oeuvres les rend plus dignes de l'approbation de ses Juges.

A Genthod, le 1 de Mai 1783.





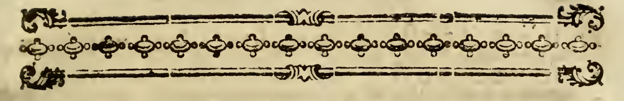
À

MES AMIS.

RECEVEZ, mes chers Amis, cette légere marque de ma reconnoissance & de mon dévouement. Vous m'avez aidé à cultiver ma Raison; je vous en devois

les Fruits. Puissé-je resserrer de plus en plus les nœuds d'une amitié qui contribue tant au bonheur de ma vie!





PRÉFACE.

CET Eſſai, compoſé depuis pluſieurs années, m'ayant paru du goût de ceux qui ſe plaiſent à réfléchir ſur la nature de notre Etre, je me ſuis déterminé à le rendre public. Les Matieres que j'y ai fait entrer ſont intéreſſantes par elles-mêmes; j'ai tâché qu'elles le fuſſent encore par la maniere dont elles ſont expoſées. Mais combien de Livres n'a-t-on pas écrit ſur ces Matieres! Il ſemble que tout ait été dit. On ne peut plus que donner aux Choſes un tour nouveau; & ce ſera, ſi l'on veut, tout ce que j'ai fait.

J'AI peu lu; j'ai plus médité. En fait de Métaphyſique & de Morale la méditation eſt ſouvent plus utile que la lecture: elle met dans les idées plus de liaiſon, plus d'harmonie, plus d'intérêt, plus de netteté. C'eſt au-dedans de ſoi-même qu'il

faut lire ; c'eſt là que ſont les précieux matériaux qu'il s'agit de mettre en œuvre. La méditation eſt l'Architecte qui ſe ſaiſit de ces matériaux, qui leur donne une forme & un arrangement.

J'AI poſé les principes qui m'ont paru les plus vrais : je ne me ſuis pas effrayé des conſéquences. Ceux qui ne jugent des Choſes que par les idées communément reçues, trouveront mon Livre dangereux & contraire aux VÉRITÉS RÉVÉLÉES. Ils me ſoupçonneront de rejeter intérieurement ces VÉRITÉS, & peut-être ne ſe borneront-ils pas au ſimple ſoupçon. Je ne puis empêcher ces jugemens, parce que je ne puis empêcher que le préjugé n'aille ſon train : un Enfant ne paſſe pas tout d'un coup à l'état d'un Homme fait. Je déclare néanmoins à tous les Lecteurs de cet ordre, dont je reſpecte le zele pour la RELIGION, que je fais profeſſion d'être Chrétien, & que j'aſpire, comme eux, à cette immortalité glorieuſe que le SAUVEUR du Monde a miſe en évidence. Je les prie de me pardonner ſi j'oſe ſoutenir que mes idées peu-

vent facilement se concilier avec les principes de la RÉVÉLATION, & qu'elles n'ont avec ces principes qu'une opposition apparente.

JE le répete donc, & puis-je assez le répéter ? je suis infiniment éloigné de chercher à ébranler les Fondemens de la RÉVE'LATION. Je les crois au dessus de toute atteinte. Depuis tant de Siecles que l'Incrédulité bat contre ce Rocher, je ne vois pas qu'elle ait produit autre chose que de l'écume. Mon but est, au contraire, de rendre la RE'VE'LATION plus chere à ces Ames fortes, qui peuvent la contempler d'un œil philosophique & en embrasser le Plan.

ON rend un fort mauvais service à la RELIGION quand on la tourne contre la Philosophie. Elles sont faites pour s'unir. C'est contre la Théologie que la RELIGION doit combattre, & alors chaque combat que livrera la RELIGION sera une victoire.

LE Christianisme ne consiste pas dans

les idées que nous nous formons de la Liberté, mais dans le bon usage que nous faisons de cette Liberté. Il importe fort peu à la RELIGION qu'il y ait des *contingens* ou que tout soit *nécessaire*. Les rapports qui dérivent essentiellement de la Nature des Choses n'en subsistent pas moins; les Loix qui sont l'effet de ces rapports n'en sont pas moins des Loix. La vertu n'en est pas moins source de bien, le vice source de mal.

CE sont ces rapports auxquels l'ÉVANGILE a voulu nous rappeller. La raison les appercevoit: mais, exposée aux assauts de la passion & aux atteintes de l'intérêt & du préjugé, il lui falloit pour la conduire sûrement au bonheur des motifs plus puissans que ceux qui se tirent de la considération de ces rapports. L'ÉVANGILE les fournit ces motifs. Il annonce des récompenses & des peines. Il parle au Sage par la voix de la Sagesse, au Peuple par celle du Sentiment & de l'Autorité. Les Ames grandes & généreuses peuvent se conformer à l'Ordre par amour pour l'Ordre. Les

Ames d'une moins forte trempe peuvent être dirigées au même but par l'espoir de la récompense ou par la crainte de la peine.

Il est vrai que dans le Systême philosophique ces récompenses & ces peines ne sont que des effets naturels de l'observation ou de l'inobservation de l'Ordre. La Sanction de la Loi est naturelle & ne suppose rien d'arbitraire: mais quel tort cela fait-il à la Religion? quel préjudice cela apporte-t-il à la pratique? Le Systême philosophique n'admet-il pas au sens le plus étroit que *chacun recevra selon ses œuvres?*

Mais, dira-t-on, dans ce Systême la vertu est sans mérite: j'en conviens. Elle n'est qu'heureuse & elle l'est nécessairement. Un bonheur qui ne procede pas essentiellement de notre fait en est-il moins un bonheur? ce bonheur en est-il moins senti?

Allons plus loin: dans le Systême vulgaire la vertu a-t-elle quelque mérite qui ne dépende point des Causes extérieures,

ou des circonſtances dans leſquelles l'Homme ſe trouve placé ? Les Partiſans de ce Syſtême ne diſent-ils pas tous les jours ; *la vertu eſt un don de* DIEU , *un effet de la Grace; nous ne pouvons rien par nous-mêmes ?* A quoi donc ſe réduit ici le fait de l'Homme ? je ſupplie qu'on y faſſe attention : ces expreſſions de *Don*, de *Grace* , de *Pouvoir reçu* n'acquierent de l'exactitude que dans le Syſtême philoſophique.

J'AVOUE de bonne foi qu'on a beaucoup de peine à ſe familiariſer avec ce Syſtême & à le bien ſaiſir dans toutes ſes parties. J'ai été autant que perſonne dans le cas de l'éprouver. Je ne me rappelle point ſans un ſecret plaiſir les embarras & les difficultés que j'éprouvois lorſque je commençois à bégayer cette Langue. Je ſuis enfin venu à la parler, & j'en admire l'énergie.

SI quelqu'un m'objectoit que cette Langue ſe rapproche beaucoup de celle des Stoïciens ; ſi l'on me reprochoit d'admettre, comme eux, un *Deſtin inévitable*, voici quelle ſeroit ma réponſe : les Deſ-

tinées des Hommes ont été réglées de toute éternité ; mais c'eſt par l'ETRE qui d'éternité en éternité eſt le SAGE & le PUISSANT.

Vous vous trompez ſi vous penſez que le Chriſtianiſme conſiſte dans quelque idée de ſpéculation ou dans quelque notion particuliere ſur la Perſonne de JE'SUS-CHRIST, ſur la Grace, la Prédeſtination, le Libre arbitre : ne voyez-vous pas que ce ne ſont là que diſputes de mots, livrées de Partis, caracteres de Sectes. Vous êtes appellé à agir : agiſſez donc ; agiſſez, vous dis-je : devenez vertueux : ſoyez religieux, juſte, tempérant : devenez Epoux, Pere, Ami, Citoyen, Homme. Vous ſerez tout cela ſi vous êtes Chrétien : vous ſerez Chrétien ſi vous pratiquez les maximes évangéliques.

RETENEZ ceci : tout Dogme qui n'eſt pas lié à la Pratique n'eſt point un Dogme. DIEU n'eſt point l'Objet direct de la RELIGION ; c'eſt l'Homme. L'ETRE ESSENTIELLEMENT HEUREUX trouveroit-IL SA félicité hors de soi ? L'*Homme mortel apporteroit-il quelque profit au* DIEU FORT ? La RELI-

GION a été donnée à l'Homme pour son bonheur : mais ce bonheur est étroitement uni à la Pratique de ses Devoirs envers DIEU, envers lui-même, envers les autres Hommes. Ces Devoirs dérivent essentiellement de la nature de l'Homme : ils sont des Loix, parce qu'ils sont l'effet nécessaire des rappports qu'il a avec différens Etres. La Raison connoît ces Loix & les approuve. Leur observation la perfectionne, l'éleve, l'ennoblit, Toutes les Facultés de l'Homme ont pour derniere fin la Société ; elle est l'E'tat le plus parfait de l'Homme. La RELIGION se rapporte donc en dernier ressort à la Société, comme le moyen à sa fin. Des Hommes, qui seroient fâchés qu'on ne leur crût pas une Ame raisonnable, pensent que la Société est faite pour la RELIGION. Ils veulent, en conséquence, que l'on sacrifie à la RELIGION des biens que DIEU avoit destinés dans SA SAGESSE au bonheur de la Société. La Montre est-elle pour le ressort ? le Vaisseau est-il pour les voiles ?

JE voudrois persuader aux Hommes que le Christianisme est la meilleure Philosophie, parce qu'il est la perfection de

la Raiſon : mais la Raiſon ne ſe perfectionne que par des moyens qui lui ſont aſſortis. La douceur & la tolérance ſont eſſentielles à l'E'CONOMIE DE GRACE. Quand donc vous verrez des Gens qui ſe diſent Chrétiens & Miniſtres du DIEU des Miſéricordes agir préciſément comme des Miniſtres du Deſpote le plus cruel, croyez qu'il n'y a point là de Chriſtianiſme. Quelle abſurdité ! prétendre toucher le cœur en détruiſant les principes de la Vie ! quel opprobre pour l'Humanité ! ſubſtituer à l'attention la crainte, au recueillement la terreur, au raiſonnement l'appareil des ſupplices ! Mais admettez une fois que le ſalut du Genre humain ne peut ſe trouver que dans une certaine Croyance ; la Charité s'enflammera auſſi-tôt, & pour ne pas laiſſer périr le Genre humain elle l'exterminera par le fer & par le feu. Que ſeroit devenue la Nature humaine ſi les différentes Sectes de Philoſophes avoient été animées du même eſprit & armées du même pouvoir qu'une Egliſe qui s'eſtime Chrétienne ?

LES Cerveaux s'éclairent : la Raiſon s'épure : la vérité quitte le ſéjour du Cabinet pour ſe répandre dans le Monde. En vain s'oppoſe-

roit-on à ſes progrès; ils ſont une ſuite néceſſaire de l'état des Choſes.

Pourquoi donc tant d'écrits ſur la queſtion ſi les Sciences ſont utiles ? c'eſt diſputer s'il convenoit que l'Homme eût un Entendement, deux Yeux & deux Oreilles ? La Science eſt une ſuite auſſi naturelle de nos Facultés que la chûte des Corps l'eſt de la peſanteur. L'eſprit humain, doué d'une activité ſi merveilleuſe, tend naturellement à produire. Demanderez-vous pourquoi Dieu a fait l'Homme tel qu'il eſt ? je demanderai moi ſi Dieu pouvoit ne pas faire l'Homme tel qu'il eſt ?

Cherchons le Fait : voyons ce qui en réſulte : voilà notre Philoſophie.

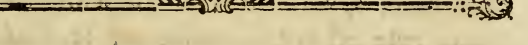
S'e'puiser en plaintes éternelles ſur l'Eſprit, ſur le Goût, ſur les Mœurs, c'eſt oublier que le Bœuf eſt un Animal qui rumine & que l'Aigle n'eſt pas une Colombe. Pourquoi le Bœuf rumine-t-il ? pourquoi la force de l'Aigle ? Dieu *a vu que cela étoit bon.*

Si cet Ouvrage mérite l'approbation des Philoſophes j'en ſerai très-flatté : je le ſerai beaucoup plus s'il contribue aux progrès du vrai.

ESSAI



ESSAI
DE
PSYCHOLOGIE.



INTRODUCTION.

NOus ne connoiſſons l'Ame que par ſes Facultés; nous ne connoiſſons ces Facultés que par leurs effets, Ces effets ſe manifeſtent par l'intervention du Corps, Il eſt ou il paroît être l'Inſtrument univerſel des opérations de l'Ame. Ce n'eſt qu'avec le ſecours des Sens que l'Ame acquiert des ideés, & celles qui ſemblent les plus ſpirituelles n'en ont pas moins une origine très - corporelle. Cela eſt ſenſible : l'Ame

ne forme des idées ſpirituelles qu'à l'aide des mots qui en ſont les ſignes ; & ces mot prouvent la corporéité de ces idées. Nous ne ſavons ce qu'eſt une idée conſidérée dans l'Ame, parce que nous ignorons abſolument la nature de l'Ame. Mais nous ſavons qu'à certains mouvemens que les Objets impriment au Cerveau répondent conſtamment dans l'Ame certaines idées. Ces mouvemens ſont ainſi des eſpeces de ſignes naturels des idées qu'ils excitent ; & une Intelligence qui pourroit obſerver ces mouvemens dans le Cerveau y liroit comme dans un Livre. Ce n'eſt pas qu'il y ait aucun rapport naturel entre des mouvemens & des idées, entre la Subſtance ſpirituelle & la Subſtance corporelle ; mais telle eſt la Loi établie par le CRÉATEUR, telle eſt cette Union merveilleuſe impénétrable à l'Humanité.

NON SEULEMENT la premiere formation des idées eſt dûe à des mouvemens ; leur reproduction paroît encore dépendre de la même cauſe. A la Faculté de connoître l'Ame joint celle de mouvoir. Elle agit ſur les divers organes de ſon Corps, comme ces Organes agiſſent ſur elle. Elle meut les fibres des Sens ; elle y excite des ébranlemens ſemblables à ceux que les Objets y avoient excités ; & en vertu

de la Loi secrete de l'Union les images ou les signes des idées attachés à ces ébranlemens se reproduisent aussi-tôt. Le Sentiment intérieur nous convainc de la Force motrice de l'Ame, & cette preuve est d'une évidence que l'on tenteroit vainement d'affoiblir.

VOILA les principes généraux dont je suis parti & que j'ai tâché d'analyser dans ce petit Ouvrage. Si quelques-uns de mes Lecteurs trouvoient que j'ai rendu l'Ame trop dépendante du Corps, je les prierois de considérer que l'Homme est de sa nature un Etre mixte, un Etre composé nécessairement de deux Substances, l'une spirituelle, l'autre corporelle. Je leur ferois remarquer que ce principe est tellement celui de la RE'VE'LATION, que la Doctrine de la Résurrection des Corps en est la conséquence immédiate. Et loin que ce Dogme, si clairement révélé, dût révolter le Déiste Philosophe, il devroit, au contraire, lui paroître une présomption favorable à la Vérité de la RELIGION, puisqu'il est si parfaitement conforme avec ce que nous connoissons de plus certain sur la nature de notre Etre.

L'ANALYSE des opérations de l'Ame m'a conduit à traiter de la Liberté, sujet si épineux

& pourtant ſi ſimple dès qu'on l'enviſage d'un œil philoſophique. Après avoir fixé la nature de cette Faculté de notre Ame & conſidéré ce qui en réſulte par rapport à la Morale & à la Religion, j'ai paſſé à l'examen de l'origine & des effets de l'Habitude, ce puiſſant reſſort de l'E'ducation. J'ai enſuite conſidéré l'E'ducation elle-même, ſes principes les plus importans & ſon étonnant pouvoir.

J'AI contemplé ces différens Objets d'un point de vue aſſez élevé, qui ne m'a laiſſé voir que leurs parties les plus frappantes & qui a dérobé à mes regards des détails plus propres à fatiguer l'attention qu'à l'exercer agréablement. Dans l'expoſition de ce ſpectacle intéreſſant je n'ai pas obſervé un ordre didactique : j'ai ſuivi le fil de mes penſées. Je ne me flatte pas que ce fil m'ait toujours conduit au vrai : je l'ai cherché ſincérement ; mais dans une Matiere auſſi ténébreuſe que l'eſt la Méchanique des idées, on eſt ſouvent forcé de ſe contenter de ce qui n'eſt qu'hypothétique.



CHAPITRE I.

De l'état de l'Ame après la conception.

LE principe fécondant en pénétrant le Germe y fait naître une circulation qui ne finira qu'avec la vie. Le mouvement, une fois imprimé à la petite Machine, s'y conserve par les forces de son admirable méchanique. C'est ainsi que le mouvement imprimé dès le commencement à la grande Machine du Monde continue suivant les Loix établies par le PREMIER MOTEUR. Les Solides mis en action travaillent la matiere alimentaire. Ils en extraisent les différentes liqueurs dont la circulation & le jeu constituent les grands principes de la vie. Les esprits filtrés par le Cerveau coulent dans les nerfs & les animent. L'Ame commence à éprouver des sensations, mais ce ne sont encore que des sensations extrêmement foibles & confuses; des sensations que l'Ame ne peut rapporter à aucun lieu, qui ne l'instruisent de rien, qui ne sont proprement ni agréables ni désagréables, qui n'excitent en elle aucune velléité.

A mesure que le Germe se développe, l'action

réciproque des Solides & des Fluides acquiert plus de force ou d'intenſité. Des filets nerveux qui n'avoient point encore été rendus ſenſibles commencent à le devenir. La réaction de l'Ame ſur les fibres nerveuſes ou ſur les Eſprits animaux, toujours proportionnelle à la quantité de leur Mouvement augmente conſéquemment d'intenſité. Les ſenſations ſont moins foibles & moins rares. Les relations du Fœtus avec le Corps organiſé qui le nourrit devenant de jour en jour plus étroites, plus efficaces & plus nombreuſes multiplient les ſources du ſentiment & le rendent plus actif. Bientôt les ſenſations acquierent aſſez de vivacité pour être accompagnées d'un certain degré de plaiſir ou de douleur. L'Ame commence à avoir quelque degré de velléité. Par ſa nature d'Etre ſentant elle deſire néceſſairement la continuation du plaiſir & la ceſſation de la douleur. Mais ce deſir eſt encore très-foible ou très-imparfait, parce qu'il eſt proportionné à la foibleſſe du ſentiment qui en eſt l'objet & à l'impuiſſance actuelle de l'Ame. Les Organes du Fœtus plus développés ſont par cela même plus acceſſibles aux impreſſions des Objets environnans. Les nerfs qui y ſont répandus étant ébranlés plus fréquemment & quelquefois aſſez fortement, font paſſer juſqu'à l'Ame des ſenſations qui l'émeuvent. Une ſuite natu-

relle de cette émotion est le cours irrégulier des esprits dans différens muscles. Les contractions qu'ils y excitent font sentir à l'Ame qu'elle est douée de la Faculté de mouvoir: mais ce n'est encore qu'un sentiment vague, confus, indéterminé. L'Ame ne connoît encore ni son Corps ni l'empire qu'elle a sur lui. Elle meut accidentellement & sans dessein de mouvoir. Elle ne se détermine point; les sensations la déterminent. Rien ne se lie encore dans le Cerveau; nulle Réminiscence; nul rappel; nulle Imagination. La Réminiscence se forme dans l'Ame par le retour fréquent de la même sensation ou par sa liaison avec d'autres. Le rappel & l'Imagination sont des modifications de la Force motrice qui ne sauroient avoir lieu qu'après un exercice réitéré de cette Force. Plus passive qu'active, plus automate que libre, l'Ame obéit plus qu'elle ne commande, elle est mue plus qu'elle ne meut.



CHAPITRE II.

De l'état de l'Ame à la naiſſance.

Ce n'eſt proprement qu'à la naiſſance que la Force motrice de l'Ame commence à ſe déployer. Diverſes circonſtances concourent alors à mettre l'Ame dans une ſituation incommode & douloureuſe, qui s'annonce ſouvent par des cris & toujours par des mouvemens plus ou moins ſenſibles de tout le Corps. Les eſprits qu'une Puiſſance aveugle chaſſe indiſtinctement dans tous les muſcles, les ſecouent & les contractent fortement. Les membres auxquels ces muſcles aboutiſſent, dégagés des liens qui les tenoient auparavant enchaînés, cedent avec docilité aux impreſſions qu'ils reçoivent & ſont agités en différens ſens. Cette agitation ſe communiquant par le moyen des nerfs à la partie du Cerveau qui répond à ces membres, l'Ame acquiert le ſentiment de leur exiſtence. Mais ce ſentiment eſt confus : l'Ame ne diſtingue point encore la main du pied, le côté droit du côté gauche. Ce n'eſt que par une ſuite d'expériences ou de tâtonnemens, qui commencent peut-être avant la naiſſance, que l'Ame

s'habitue à rapporter à leur véritable lieu les ſenſations qu'elle éprouve & à ne mouvoir préciſément que les membres qu'il faut mouvoir. On peut imaginer que l'Ame commet d'abord bien des mépriſes ; mais ces mépriſes ceſſent peu à peu. Bientôt les eſprits ſont dirigés d'une maniere plus convenable : la main ne reçoit plus des ordres qui s'adreſſent au pied ; le pied ne reçoit plus les ordres qui s'adreſſoient à la main : l'Ame apprend à régner.

CHAPITRE III.

De l'état de l'Ame après la naiſſance.

FOIBLE, chancelant & borné dans ſes commencemens l'empire de l'Ame ſe fortifie, s'affermit & s'étend par degrés. Chaque jour lui ſoumet de nouveaux ſujets : chaque heure, chaque moment ſont marqués par de nouveaux mouvemens ou par de nouvelles ſenſations. La ſcene, auparavant vuide, ſe remplit & ſe diverſifie de plus en plus. Déja les Sens ouverts aux impreſſions du dehors tranſmettent à l'Ame des ébranlemens d'où naît une multitude de perceptions & de ſenſations différentes. Déja

le plaiſir & la douleur voltigent ſous cent formes autour du Trône de l'Ame. Amie du plaiſir l'Ame jette ſur lui des regards empreſſés ; elle lui tend les bras ; elle le ſaiſit avec tranſport ; elle s'efforce de le retenir. Ennemie de la douleur l'Ame ſe trouble & s'aigrit à ſa préſence ; elle tâche de détourner la vue de deſſus le monſtre odieux qui l'obſede ; elle s'émeut, elle s'agite avec violence ; elle fait effort pour le repouſſer. Les perceptions plus nettes, plus diſtinctes, les ſenſations plus vives, plus agiſſantes, les Objets plus connus, plus déterminés rendent les volontés plus décidées & plus efficaces.

CHAPITRE IV.

Continuation du même ſujet.

De la liaiſon des idées & de leur rappel.

LE retour fréquent des mêmes ſituations, les rapports que différentes perceptions ou différentes ſenſations ont entr'elles, ſoit dans la maniere dont elles ſont excitées, ſoit dans les circonſtances qui les accompagnent, ſoit dans les effets qu'elles produiſent ſur l'Ame établiſſent entre les idées une liaiſon en vertu de

laquelle elles ſe rappellent réciproquement. L'AUTEUR de notre Etre ayant voulu que toutes nos idées dépendiſſent originairement des mouvemens ou des vibrations qui ſont excités dans certaines parties de notre Cerveau, le rappel de ces mêmes idées dépend vraiſemblablement d'une pareille cauſe. Il eſt une modification de la Force motrice de l'Ame, qui en agiſſant ſur les fibres ou ſur les eſprits y occaſione des mouvemens ſemblables à ceux que les Objets y ont fait naître.

L'IMAGINATION, qui d'un pinceau fidele & délicat retrace à l'Ame l'image des choſes, n'eſt de même qu'une modification de la Force motrice qui monte les fibres ou les eſprits ſur un certain ton approprié aux Objets qui doivent être repréſentés & ſemblable à celui que ces Objets y imprimeroient par leur préſence.

LE Siege de l'Ame eſt une petite Machine prodigieuſement compoſée & pourtant fort ſimple dans ſa compoſition. C'eſt un abrégé très-complet de tout le Genre nerveux, une *Neurologie* en miniature. On peut ſe repréſenter cet admirable Inſtrument des opérations de notre Ame ſous l'image d'un Claveſſin, d'une Orgue, d'une Horloge ou ſous celle de quelque autre

Machine beaucoup plus composée encore. Ici sont les ressorts destinés à mouvoir la Tête : là sont ceux qui font mouvoir les Extrémités : plus haut sont les mouvemens des Sens : au-dessous sont ceux de la respiration & de la voix, &c. Et quel nombre, quelle harmonie, quelle variété dans les pieces qui composent ces ressorts & ces mouvemens ! L'Ame est le Musicien qui exécute sur cette Machine différens airs ou qui juge de ceux qui y sont exécutés & qui les répete. Chaque fibre est une espece de touche ou de marteau destiné à rendre un certain ton. Soit que les touches soient mues par les Objets soit que le mouvement leur soit imprimé par la Force motrice de l'Ame le jeu est le même ; il ne peut différer qu'en durée & en intensité. Ordinairement l'impression des Objets est plus durable & plus vive que celle de la Force motrice. Mais dans les songes & dans certaines maladies l'Imagination acquiert assez de force pour élever ses peintures au niveau de la réalité.



CHAPITRE V.

De la Réminiſcence.

LA Réminiſcence par laquelle l'Ame diſtingue les perceptions qui l'ont deja affectée des perceptions nouvelles, paroît d'abord n'être point comme le rappel & l'Imagination, une Faculté, pour ainſi dire, *mixte*, une Faculté qui tienne autant au Corps qu'à l'Ame ou à l'exercice de la quelle le Corps concoure directement. Il ſemble que ce ſoit une Faculté purement ſpirituelle ou qui n'appartienne qu'à l'Ame. On eſt porté à penſer que l'Ame conſervant le ſentiment de toutes ſes modifications, ce ſentiment eſt plus ou moins vif, plus ou moins diſtinct ſuivant que les ébranlemens ont été plus ou moins forts ou plus ou moins répétés.

Mais ſi l'on approfondit davantage ce ſujet, on reconnoîtra que la Réminiſcence n'eſt pas d'une autre nature que le rappel & l'Imagination & que toutes ces opérations de notre Ame peuvent s'expliquer d'une façon également méchanique. Pour le concevoir, il n'y a qu'à

ſuppoſer que l'impreſſion que font ſur l'Ame des fibres qui ſont mues pour la premiere fois n'eſt pas préciſément la même que celles qu'y produiſent ces fibres lorſqu'elles ſont mues de la même maniere pour la ſeconde, la troiſieme ou la quatrieme fois. Le ſentiment que produit cette diverſité d'impreſſion eſt la Réminiſcence.

On imaginera, ſi l'on veut, que les fibres qui n'ont point encore été mues, & qu'on pourroit nommer des fibres *vierges*, ſont par rapport à l'Ame dans un état analogue à celui d'un membre qui ſeroit paralytique dès avant la naiſſance. L'Ame n'a point le ſentiment de l'effet de ces fibres. Elle l'acquiert au moment qu'elles ſont miſes en action. Alors l'eſpece de paralyſie ceſſe & l'Ame eſt affectée d'une perception nouvelle. La ſoupleſſe ou la mobilité de ces fibres augmente par le retour des mêmes ébranlemens. Le ſentiment attaché à cette augmentation de ſoupleſſe ou de mobilité conſtitue la Réminiſcence, qui acquiert d'autant plus de vivacité que les fibres deviennent plus ſouples ou plus mobiles.

Des fibres, auparavant mues, mais dans leſquelles il s'opere de nouveaux mouvemens

ou une nouvelle ſuite de mouvemens, font naître dans l'Ame de nouvelles perceptions. La répétition plus facile de ces mouvemens retrace à l'Ame les mêmes perceptions & y excite la Réminiſcence de ces perceptions.

L'Ame eſt preſque toujours affectée à la fois de pluſieurs idées. Lorſqu'une de ces idées reparoît, elle réveille ordinairement quelques-unes de celles qui l'accompagnoient, & c'eſt là une autre ſource de la Réminiſcence.

CHAPITRE VI.

Continuation du même ſujet.

SOUVENT à l'occaſion d'une idée l'Ame a le ſentiment confus d'une autre idée qu'elle cherche à rappeller. Pour cet effet, elle uſe de la Force motrice dont elle eſt douée : elle meut différentes touches ou elle meut différemment les mêmes touches, & elle ne ceſſe de mouvoir qu'elle n'ait diſpoſé ſon Cerveau de maniere à lui retracer cette idée. Plus les rapports de deux idées ſont prochains, plus le rappel eſt prompt & facile. Ces rapports conſiſtent principalement dans une telle diſpoſition des fibres

ou des eſprits, que la Force motrice trouve plus de facilité à s'exercer ſuivant un certain ſens que ſuivant tout autre.

JE m'explique : l'état actuel de l'Organe de la Penſée eſt un état déterminé. Le paſſage de cet état à tous ceux qui peuvent lui ſuccéder n'eſt pas également facile. Il eſt des tons, il eſt des mouvemens qui s'excitent les uns les autres, parce qu'ils ſe ſont ſuccédés fréquemment. De cette ſucceſſion répétée naît dans la Machine une diſpoſition habituelle à exécuter plus facilement une certaine ſuite d'airs ou de mouvemens que toute autre ſuite. De là les différentes déterminations de la Force motrice dans le rappel des idées.

CHAPITRE VII.

De l'Attention.

TOUTES les idées qui affectent l'Ame en même tems ne l'affectent pas avec une égale vivacité. Cette diverſité d'impreſſion dérive principalement du plus ou du moins d'intenſité des mouvemens communiqués aux fibres du Cerveau. Mais, l'Ame peut par elle-même rendre

rendre très-vive une impreſſion très foible. En réagiſſant ſur les fibres repréſentatives d'un certain Objet, elle peut rendre plus fort ou plus durable le mouvement imprimé à ces fibres par l'Objet, & cette Faculté ſe nomme l'*Attention.*

CHAPITRE VIII.

De l'état de l'Ame privée de l'uſage de la Parole.

PENDANT que l'Homme demeure privé de ce précieux avantage, la ſphere de ſes idées eſt reſſerrée dans des bornes fort étroites. Toutes ſes perceptions ſont purement ſenſibles & n'ont d'autre liaiſon que les circonſtances qui les ont vu naître ou que les divers rapports qui réſultent de la maniere dont elles ont été excitées. Les idées ne ſont revêtues que de ſignes *naturels*, & ces ſignes ſont les images que les Objets tracent dans le Cerveau. L'Ame ne peut donc rappeller une certaine idée qu'autant qu'elle eſt actuellement occupée d'une idée ou d'une image qui a un rapport déterminé avec cette idée. L'Ame parcourt donc la ſuite de ſes idées comme une ſuite de tableaux. Elle rap-

pelle ſes perceptions dans leur ordre naturel ou dans un ordre qui eſt à peu près le même que celui dans lequel elles ont été produites. L'idée d'un Arbre réveille celle d'un bois : l'idée d'un bois réveille celle d'une Maiſon qui s'y trouve placée : l'idée de cette Maiſon réveille celle des Perſonnes qui y ont été vues : l'idée de ces Perſonnes réveille celle de leurs actions : l'idée de ces actions réveille celle du plaiſir ou de la douleur qu'elles ont cauſé, &c. La ſucceſſion de ces idées n'étant dans ſon origine que la ſucceſſion des mouvemens imprimés aux fibres, dès que la Machine eſt déterminée à exécuter un de ces Mouvemens, elle ſe trouve par cela même montée pour en exécuter toute la ſuite.

Ainsi, la perception ou le ſentiment, le rappel, la Réminiſcence, l'Imagination & l'Attention paroiſſent être les ſeules opérations de l'Ame privée de l'uſage de la Parole ou des ſignes *arbitraires*. La Mémoire entant qu'elle eſt la Faculté qui rappelle ces ſignes, le jugement & le raiſonnement entant qu'ils ſont l'expreſſion articulée du rapport ou de l'oppoſition qu'on obſerve entre deux ou pluſieurs idées, la combinaiſon arbitraire & réfléchie des idées, les abſtractions *univerſelles* ou ces opérations

par lesquelles on sépare d'un Sujet ce qu'il y a de commun avec plusieurs autres Sujets pour ne retenir que ce qu'il y a de propre ; toutes ces choses ne sauroient avoir lieu dans cette enfance de l'Ame, parce qu'elles supposent nécessairement l'usage des termes ou des signes *d'institution*. Les jugemens que l'Ame porte alors sur les Objets ne sont point proprement des jugemens : ils ne sont que le simple sentiment de l'impression de ces Objets. Toute sensation accompagnée de plaisir incline l'Ame vers l'Objet qui est la source de ce plaisir : toute sensation accompagnée de déplaisir ou de douleur produit un effet contraire. Tout Objet dont l'impression ne détruit point l'équilibre de l'Ame est simplement apperçu. L'enfant qui n'articule point encore ne compare pas entr'eux différens Objets : il ne juge pas par cette comparaison de leur convenance ou de leur disconvenance ; mais il reçoit les impressions de différens Objets, & il cede sans réflexion à celles qui ont un certain rapport avec son état actuel, ses besoins ou son bien-être.

Il en est à peu près de même des jugemens qu'il forme sur les grandeurs & sur les distances. L'Objet que sa main ou son œil saisissent en entier ne l'affecte pas de la même

maniere que celui ſur lequel ſa main ou ſon œil ſe promenent en tout ſens. Du ſentiment de l'étendue dérive celui des diſtances. Les Objets interpoſés peuvent produire aux yeux de l'Enfant l'effet d'un Corps continu. Ces perceptions de l'étendue & de la diſtance ſe liant continuellement à de nouvelles perceptions & à de nouvelles ſenſations, les expériences ſe multiplient ſans ceſſe & l'Imagination retraçant vivement tout cela l'Ame ſe détermine en conſéquence.

Au moyen de l'Attention dont l'Ame eſt douée elle peut ſéparer la partie de ſon tout, le mode de ſon ſujet; elle peut faire des abſtractions *partielles* & des abſtractions *modales*, comme parlent les Métaphyſiciens; conſidérer la main indépendamment du bras, la couleur indépendamment de la figure: mais elle ne ſauroit faire des abſtractions *univerſelles*, parce que toutes ſes idées étant particulieres ou *concretes*, toutes n'étant que des images & des images d'*Individus*, chaque idée ne repréſente que l'Objet qui lui eſt propre & ne ſauroit ſervir par elle-même à repréſenter les Objets analogues, encore moins ſervir indifféremment à repréſenter toutes ſortes d'Objets. L'idée d'un Homme eſt néceſſairement l'idée d'un certain

Homme, de certains traits, d'un certain vêtement, d'une certaine attitude, &c. tout eſt ici déterminé. Mais, une perception peut ſervir à rappeller la perception d'une choſe dont l'Ame a un beſoin actuel ; & alors cette perception fait en quelque ſorte l'office de *ſigne.*

ENFIN, la maniere dont l'Ame privée de la Parole exprime ſes ſentimens, répond tout à-fait à la nature de ces ſentimens ou de ces perceptions. Ce ſont des ſons, des cris, des mouvemens, des geſtes, des attitudes &c. qui paroiſſent auſſi liés avec les ſentimens qu'ils repréſentent, que ces ſentimens le ſont avec les Objets qui les excitent.

CHAPITRE IX.

Réflexion ſur l'Ame des Bêtes.

CE que je viens de dire ſur l'Ame humaine privée de la Parole peut s'appliquer à l'Ame des Bêtes, Principe immatériel, doué de perceptions, de ſentiment, de Volonté, d'Activité, de Mémoire, d'Imagination ; mais qui ne ré-

fléchit point ſur ſes opérations, qui ne généraliſe point ſes idées, qui n'eſt point ſuſceptible de *Moralité*.

CHAPITRE X.

Comment l'Ame apprend à lier ſes idées à des ſons articulés & à exprimer ces ſons.

EN entendant ſouvent prononcer un certain mot à la vue d'un certain Objet, l'Enfant s'accoutume inſenſiblement à lier l'idée du mot à celle de l'Objet. Cette liaiſon une fois formée, les deux idées ſe rappellent réciproquement : le mot devient ſigne de l'Objet ; l'Objet donne lieu de rappeller le mot.

MAIS l'Enfant ne ſe borne pas à ouïr des ſons articulés : bientôt il cherche à imiter ces ſons. Soit que le principe de cette imitation dérive de quelque communication ſecrete entre l'organe de l'ouie & celui de la voix, ſoit qu'il découle ſimplement du plaiſir que l'Ame trouve à exercer ſa Force motrice & à l'exercer d'une maniere nouvelle ; ſoit enfin qu'il naiſſe de l'Amour propre inhérent à la nature de l'Ame, &

en vertu duquel elle ſe complait à exécuter ce qu'elle voit exécuter à d'autres ; quelle que ſoit, dis-je, l'origine de ce principe, l'Enfant commence à bégayer : il rend des ſons ; il répete ces ſons ; il les diverſifie plus ou moins. Mais ce ne ſont point encore des ſons articulés : l'Enfant ſent que ces ſons different de celui qu'il entend prononcer. Il s'efforce d'atteindre à une plus grande juſteſſe. Il ſe rend attentif à tout ce qui s'offre à lui. Il fixe les yeux ſur celui qui parle : il obſerve les mouvemens de ſes levres : il tâche d'imiter ces mouvemens. Il fait divers eſſais ; il réitere ces eſſais. Déja il a fait entendre un ſon qui ſe rapproche beaucoup de celui qu'il veut imiter. Il fait de nouvelles tentatives qui le rapprochent de plus en plus du but. Enfin il ſaiſit le mot. Le plaiſir qu'il en reſſent l'engage à le répéter pluſieurs fois. Il s'affermit ainſi dans la prononciation de ce mot Ce premier pas dans le Langage eſt bientôt ſuivi d'un ſecond. La formation d'un mot. facilite celle de tous les mots analogues. Une modification conduit ici aux modifications les plus prochaines. Les échelons ſe multiplient de jour en jour : la chaîne s'étend continuellement : le Dictionnaire groſſit, & l'Enfant parvient en peu d'années à nommer tout ce qu'il voit.

CHAPITRE XI.

Comment l'Ame apprend à lier ses idées à des caracteres & à former ces caracteres.

CEs sons que l'oreille de l'Enfant saisit & que sa voix exprime, l'Art fait les peindre à ses yeux par le secours de quelques caracteres. La même Faculté qui rend l'Enfant capable de lier l'idée d'un son à celle d'un Objet avec lequel cette idée n'a aucun rapport nécessaire, le met en état de lier de même l'idée d'un caractere ou d'une figure à celle d'un son avec lequel cette idée n'a pas un rapport plus nécessaire ou plus naturel.

L'Enfant apprend à écrire comme il apprend à parler. La Force motrice de l'Ame s'exerce sur les fibres musculaires de la main & des doigts comme elle s'exerce sur celles de la voix. C'est par l'exercice réitéré de cette Force sur ces organes que l'Ame se rend insensiblement maîtresse de tous les mouvemens & de toutes les inflexions dont ils sont susceptibles. Il se forme entre l'œil & la main une

correſpondance analogue à celle qui paroît régner entre l'organe de l'ouie & celui de la voix.

CHAPITRE XII.

De l'état de l'Ame douée de la Parole. Comment l'Ame parvient à univerſaliſer ſes idées. De la formation des idées univerſelles d'Homme, d'animal, de Corps organiſé, de Corps, d'Etre.

ENRICHI du don précieux de la Parole, inſtruit dans l'Art ingénieux de peindre la penſée, l'Homme eſt à portée de jouir de tous les avantages de la Raiſon. Le cercle étroit de ſes idées va s'étendre de plus en plus & il embraſſera enfin juſques aux idées les plus abſtraites. A l'état moins parfait d'Etre purement ſentant ſuccédera l'état plus parfait d'Etre penſant. La nature des Choſes, leurs qualités, leurs rapports, leur action, leurs changemens, leurs ſucceſſions, leurs uſages, leur durée exprimés par des termes offriront au Raiſonnement un fond d'idées ſur lequel il s'exercera ſans jamais l'épuiſer. L'Ame n'opérant plus ſimplement ſur les Choſes mêmes ou ſur leurs images, mais encore ſur les termes qui les repréſentent, rendra chaque

jour ſes idées plus générales ou plus univerſelles. Ainſi en employant le terme d'*Homme* pour déſigner un certain Objet déterminé, tous les Objets ſemblables ſeront repréſentés par le même terme. Si l'Ame porte enſuite ſon attention ſur tout ce qui eſt renfermé dans l'idée particuliere de l'Homme qu'elle a ſous les yeux, ſi elle exprime par des mots tout ce qu'elle y découvre, elle parviendra à décompoſer cette idée en d'autres idées qui ſeront comme les élémens de celle-là, & qui éleveront l'Ame par degrés aux notions les plus univerſelles.

DE'TACHANT donc de l'idée particuliere d'un certain Homme ce qu'elle a de propre ou d'accidentel, & ne retenant que ce qu'elle a de commun ou d'eſſentiel, l'Ame ſe formera l'idée de l'Homme en général. Si elle ne fixe ſon attention que ſur la nutrition, le mouvement, le ſentiment elle acquerra l'idée plus générale d'Animal. Si elle ne retient de l'idée d'Animal que l'Organiſation, elle acquerra l'idée plus générale encore de Corps organiſé. Laiſſant l'Organiſation pour ne conſidérer que l'Etendue & la Solidité, l'Ame ſe formera l'idée du Corps en général. Faiſant encore abſtraction de l'Etendue ſolide & ne s'arrêtant qu'à l'exiſtence, l'Ame acquerra l'idée la plus générale, celle de l'Etre, &c.

CHAPITRE XIII.

Continuation du même ſujet.

De la formation des idées de Penſée, de Volonté, de Liberté, de vrai, de faux, de juſte &c. de bien, &c. de Regle, de Loi.

SI au lieu de conſidérer l'Homme principalement par ce qu'il a de corporel, l'Ame l'enviſage ſur-tout dans ce qu'il a de ſpirituel, ſi elle déſigne de même par des termes tout ce que ce nouvel examen lui en fera connoître, elle acquerra des idées d'un genre fort différent, mais qu'elle univerſaliſera comme les premieres. D'une penſée, d'une volonté, d'une action particuliere elle s'élevera par l'abſtraction à la Penſée, à la Volonté, à la Liberté en général. De la conformité ou de l'oppoſition de la penſée avec l'état des Choſes l'Ame ſe formera l'idée du vrai & du faux, de la vérité & de l'erreur. Faiſant abſtraction de l'Agent & ne conſidérant l'action que dans ſes rapports avec le bonheur de l'Homme ou avec celui des Etres qui lui reſſemblent, elle acquerra les idées de l'Utile, de bien & de mal,

de la vertu & du vice, du juſte & de l'injuſte, de l'honnête & du déshonnête, de la perfection & de l'imperfection, de l'ordre & du déſordre, du beau moral. Par la connoiſſance du bien ou du mal moral qui découle naturellement du bon ou du mauvais uſage que l'Homme fait de ſes Facultés, l'Ame parviendra à la notion de la Regle des actions humaines. Conſidérant enſuite cette Regle comme la Volonté d'un Souverain, l'Ame acquerra l'idée de la Loi, &c.

CHAPITRE XIV.

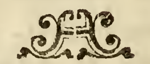
Continuation du même ſujet.

De la formation des idées d'unité, de nombre, d'étendue, &c. de mouvement, de tems.

SI détournant les yeux de deſſus l'Homme l'Ame les porte ſur les autres Objets dont elle eſt environnée, & qu'elle continue d'exercer la Faculté qu'elle a d'abſtraire, ſes connoiſſances ſe multiplieront eu ſe diverſifiant; la Mémoire, l'Imagination & le Raiſonnement acquerront un nouveau degré de force & de

perfection. La multiplicité, l'étendue, les mouvemens & la variété de ces Objets occuperont l'Ame tour à tour. L'Ame ne considérant dans chaque Objet que l'existence, & faisant abstraction de toute composition & de tout attribut, elle acquerra l'idée d'unité. La collection des unités conduira l'Ame à la notion du nombre ou de la quantité numérique. Cette notion s'étendra & se diversifiera à l'infini si ajoutant des unités à d'autres unités ou combinant des unités avec d'autres unités, l'Ame ne représente pas seulement par des termes, mais encore par des figures ce qui résultera de chaque addition ou de chaque combinaison. Si l'Ame considere chaque Objet comme un composé de parties placées immédiatement les unes à côté des autres ou les unes hors des autres, elle acquerra la notion de l'étendue. Si l'Ame regarde une certaine étendue; celle de son doigt ou de son pied, par exemple, comme une unité, & qu'appliquant cette étendue sur une autre étendue elle recherche combien de fois celle-ci est contenue dans celle-là ou combien de fois celle-là est contenue dans celle-ci, elle parviendra à mesurer l'étendue; & comparant secrétement l'étendue des Objets à celle de son Corps elle nommera grands ceux dont l'étendue lui

paroîtra ſurpaſſer beaucoup celle de cette portion de matiere à laquelle elle eſt unie : elle nommera, au contraire, petits les Objets dont l'étendue lui paroîtra contenue un grand nombre de fois dans celle de cette même portion de Matiere. Si l'Ame conſidérant une étendue comme immobile voit un Corps s'appliquer ſucceſſivement à différens points de cette étendue, elle ſe formera la notion du mouvement. Si l'Ame obſerve un Corps qui ſe meut d'un mouvement uniforme dans une étendue déterminée, & qu'elle conçoive cette étendue partagée en parties égales ou proportionnelles, auxquelles elle donne les noms d'Années, de Mois, de Jours, d'Heures: &c. elle acquerra l'idée du Tems. Comparant enſuite les divers mouvemens qui s'offrent à elle à ce mouvement uniforme, comme à une meſure fixe ou commune, elle jugera qu'un mouvement a plus de vîteſſe qu'un autre, quand il parcourt dans le même tems une plus grande étendue, &c.



CHAPITRE XV.

Continuation du même ſujet.

De la formation des idées de Claſſes, de Genres, d'Eſpeces.

SI l'Ame contemple les variétés des Etres corporels, ſi elle recherche ce qui les diſtingue les uns des autres, & qu'elle exprime par des mots les diverſes particularités qui s'offriront à ſes regards, elle ſe formera bientôt des idées de Diſtributions. L'Ame ne deſcendant pas d'abord dans le détail, & ne faiſant attention qu'aux traits les plus ſaillans, rangera dans le même ordre tous les Etres dans leſquels elle remarquera ces mêmes traits, & cet ordre ſera une Claſſe. En conſidérant les Objets d'un point de vue moins éloigné & pouſſant plus loin l'examen, l'Ame découvrira des particularités qui lui apprendront que les Etres qu'elle a rangés dans le même ordre, parce qu'elle les a cru ſemblables, different à bien des égards, & ſaiſiſſant les caracteres particuliers qui les différencient le plus, elle en compoſera de nouveaux ordres ſubordonnés au premier, & ces ordres ſeront des Genres. En

étendant encore davantage ses recherches, en observant jusqu'aux moindres traits, l'Ame appercevra de nouvelles variétés: elle soudivisera donc encore les derniers ordres en d'autres ordres moins généraux, & ces ordres seront des Especes. &c.

A l'aide de semblables Distributions & des noms que l'Ame imposera à chaque Espece elle parviendra à ranger dans sa Mémoire sans confusion les Productions infiniment variées des trois Regnes. Les Etoiles, qui paroissent semées dans l'Étendue comme le sable sur le bord de la Mer, étant de même divisées par Constellations, & chaque Constellation étant représentée par un signe ou exprimée par un mot, l'Ame parviendra à une connoissance exacte du Ciel & à nombrer ce qui lui avoit d'abord paru innombrable.



CHAPITRE

CHAPITRE XVI.

Continuation du même ſujet.

De la formation des idées de Cauſe & d'Effet.

SI l'Ame s'arrête à conſidérer la face de la Nature, elle ne ſera pas long-tems à s'appercevoir que cette face n'eſt pas conſtamment la même, mais qu'elle change continuellement. Elle obſervera que chaque changement eſt toujours la ſuite immédiate de quelque choſe qui a précédé. Cette obſervation conduira l'Ame à la notion de la Cauſe & de l'Effet.

CONSIDE'RANT enſuite l'Univers comme un Effet & concevant que cet Effet pourroit ne pas être ou être autrement, l'Ame s'élevera à la notion de la CAUSE PREMIERE ou de la RAISON SUFFISANTE de ce qui eſt.



CHAPITRE XVII.

Autres avantages de la Parole: qu'elle fixe les idées, qu'elle fortifie & augmente leurs Liaisons: qu'elle rend l'Ame maîtresse de leur arrangement. De l'état moral de quelques Peuples de l'Amérique.

L'Usage des termes ne ſe borne pas à multiplier les idées, à les univerſaliſer. Il les fixe, pour ainſi dire, ſous les yeux de l'Ame, il la rend maîtreſſe de les conſidérer auſſi longtems qu'elle le veut & ſous autant de faces qu'elle le veut. Il facilite merveilleuſement leur rappel en multipliant à l'infini les liens qui les uniſſent. Le ſimple ſon, la ſimple vue d'un mot ſuffit pour rappeller à l'Ame une foule d'idées qui ne tiennent ſouvent à ce mot que par une certaine reſſemblance d'expreſſions ou par des rapports encore plus légers. Enfin, par l'uſage des termes l'Ame donne à ſes idées l'arrangement que les circonſtances exigent. Elle diſpoſe ainſi de ſes idées comme bon lui ſemble, elle exerce ſur elles l'empire le plus deſpotique.

Le Langage eſt tellement ce qui perfectionne toutes les Facultés de l'Ame, que la perfection de ces Facultés répond toujours à celle du Langage. Les Langues des Nations les plus barbares ſont auſſi les Langues les plus pauvres. Telles ſont celles de diverſes contrées de l'Amérique Méridionale. [1] Ces Langues manquent abſolument de termes pour exprimer les idées abſtraites & univerſelles. Les idées de Tems, d'Eſpace, d'Etre, de Subſtance, de Matiere, de Corps n'ont aucun ſigne qui les repréſente. Il n'y a point non plus dans ces Langues de termes propres pour les idées de vertu, de juſtice, de liberté, de reconnoiſſance, d'ingratitude. L'Arithmétique de quelques-unes de ces Contrées ne va pas au-delà du nombre de trois. L'état moral de ces Nations eſt à-peu-près celui d'une enfance perpétuelle.

Si le Langage donne naiſſance aux Sciences & les perfectionne; les Sciences à leur tour perfectionnent le Langage; ſoit en l'enrichiſſant de nouveaux termes & de nouveaux tours, ſoit en y répandant l'ordre, la netteté, l'exactitude & la préciſion.

(1) Mr. de la Condamine, *Relation des Amazones.*

CHAPITRE XVIII.

De la perfection, du génie & de l'origine des Langues en général.

L'ABONDANCE des mots & la multitude des inverſions conſtituent la principale richeſſe d'une Langue. Moins de richeſſes & même une ſorte de pauvreté peuvent être très-bien compenſés par la clarté & le naturel.

LE Génie des Langues paroît tenir principalement au phyſique. La flexibilité & la délicateſſe des organes, leur diſpoſition à recevoir certaines impreſſions & à les retenir ſemblent imprimer à une Langue le tour ou l'air qui la caractériſe. Le moral aide au phyſique en cultivant ces diſpoſitions. Une Imagination vive, & ſi je puis m'exprimer ainſi, extrêmement mobile ſaiſit tout, épuiſe tout. Le pinceau agit ſans ceſſe ; le coloris domine ; mais le deſſin eſt ſouvent peu correct, & les peintures ſont chargées. L'Orient abonde en ſemblables tableaux.

SI nous recherchons la premiere origine du

Langage & que nous conſultions la Geneſe, nous la trouverons, ce ſemble, dans l'ordre que DIEU donna à ADAM de nommer tous les Animaux. Si nous ne conſultons là-deſſus que la Raiſon & que nous ſuppoſions une Famille ſous la ſimple direction de la Nature, nous croirons trouver cette origine dans les ſons ou dans les cris que les premiers beſoins feront pouſſer aux Enfans, & qui étant remarqués par les Parens, deviendront par la ſuite ſignes d'inſtitution de ces mêmes beſoins.

L'OMBRE que tout Corps jette à la lumiere a pu donner naiſſance à la Peinture; celle-ci à l'E'criture. A meſure que la Raiſon s'eſt perfectionnée elle a ſimplifié les ſignes & les a rendus capables de repréſenter un plus grand nombre de Choſes. Les Symboles & les Hiéroglyphes des Peuples les plus anciens juſtifient cette conjecture.



CHAPITRE XIX.

Réflexion ſur le Langage des Bêtes.

LES Bêtes n'ont point proprement de Langage, ſi l'on entend par la Faculté de parler, celle de lier ſes idées à des ſignes d'inſtitution. Les ſons & les mouvemens par leſquels les Bêtes manifeſtent leurs ſentimens, leurs beſoins, leurs plaiſirs, leurs douleurs, ſont des expreſſions *naturelles* de ces ſentimens, de ces beſoins, de ces plaiſirs, de ces douleurs; & ces expreſſions ſont invariables dans chaque Eſpece. La connoiſſance de ces expreſſions fait la plus belle Partie de l'Hiſtoire naturelle des Animaux; elle eſt auſſi celle qui exerce le plus la Logique & la ſagacité de l'Obſervateur. Les phraſes que le Perroquet étudie & qu'il répete ſi bien ne prouvent pas plus qu'il parle, que la prononciation des mots d'une Langue ne prouve que celui qui les prononce entend cette Langue. Parler n'eſt point ſimplement rendre des ſons articulés; c'eſt encore lier ces ſons aux idées qu'ils repréſentent. Les Bêtes ne ſauroient former ces liaiſons. Telles ſont les bor-

nes éternelles que le CRE'ATEUR a prefcrites dans fa SAGESSE aux progrès de leur Intelligence. Si ces bornes ne fubfiftoient point, l'Homme, ce Roi des Animaux, chanceleroit fur fon Trône.

CHAPITRE XX.

De la variété prefqu'infinie de mouvemens que la Parole imprime au Cerveau. Que la nature & la variété des opérations de ce vifcere nous font concevoir les plus grandes idées de fon organifation.

LORSQUE l'on réfléchit fur la part que les Sens ont à la production des idées, & que l'on confidere qu'elle eft toujours occafionée par quelque mouvement qui fe paffe dans le Cerveau, foit que ce mouvement dérive de l'impreffion actuelle des Objets fur les Sens, foit qu'il ait fa fource dans l'impreffion de la Force motrice de l'Ame, on fe perfuade avec raifon que le Langage en multipliant les idées ne fait que multiplier les mouvemens de l'Organe de la Penfée. Nous ne faurions penfer à quelque fujet que ce foit que nous ne nous

repréſentions les ſignes naturels ou artificiels des idées renfermées dans ce ſujet, ou que nous ne prononcions intérieurement, mais très-foiblement les mots qui expriment ces idées. Or, il eſt aſſez évident que ce ſont là des effets de la Force motrice de l'Ame qui s'exerce à la fois ou ſucceſſivement ſur différens points du Senſorium.

Ainsi, lorſque l'Ame ſe repréſente un Objet, & qu'elle ſe rappelle en même tems le mot qui exprime cet Objet, elle excite deux mouvemens dans l'Organe de la Penſée. Elle agit d'abord ſur la partie de cet Organe qui répond aux extrémités du nerf optique; elle y excite des ébranlemens analogues à ceux que l'Objet y exciteroit s'il étoit préſent. Elle agit encore ſur la partie du même Organe qui correſpond à celui de la voix; elle y produit un mouvement foible analogue à celui qu'y produiroit la prononciation du mot : ſi l'Objet dont l'Ame ſe retrace l'image eſt un fruit délicieux, elle pourra ſe rappeller en même tems la ſenſation que ce fruit a excitée en elle quand elle en a goûté. Ce ſera donc un troiſieme mouvement qui s'excitera dans l'Organe de la Penſée : l'Ame agira ſur la partie de cet Organe qui communique à celui du Goût; elle y occa-

ſionera un mouvement ſemblable à celui que le fruit y auroit occaſioné par ſon impreſſion.

Les Philoſophes qui ont avancé que nous ne ſaurions nous rappeller nos ſenſations ont erré. Si tel étoit l'état des choſes, les ſenſations qui nous auroient affectés un grand nombre de fois nous paroîtroient auſſi nouvelles que ſi elles ne nous euſſent jamais affectés. Il eſt vrai que l'Ame ne ſauroit donner aux ſenſations qu'elle rappelle le degré de vivacité qu'elle reçoivent de leur Objet. Et c'eſt là un des principaux caracteres qui diſtinguent les ſenſations des perceptions. Il arrive cependant quelquefois que des ſenſations que l'Ame ne fait que rappeller l'affectent auſſi vivement que ſi elles étoient excitées par l'Objet même. C'eſt ce qu'on éprouve ſur-tout dans les ſonges, où l'Ame n'étant point diſtraite par les impreſſions du dehors, ſe livre toute entiere à celles du dedans. Quelqu'un qui s'exerceroit fréquemment dans le rappel des ſenſations, & qui s'aideroit des moyens convenables, parviendroit peut-être à ſe procurer dans la veille des ſenſations auſſi vives qu'en ſonge. Mais, l'Homme raiſonnable eſt deſtiné à quelque choſe de mieux qu'à ſe rappeller des ſenſations. Occupé à enrichir ſa Mémoire & à cultiver ſon Entende-

ment, il n'oublie point que les ſenſations ſont moins un moyen de perfection qu'un moyen de conſervation.

L'E'BRANLEMENT que l'impreſſion des Objets cauſe dans les Organes des Sens ne ceſſe pas toujours avec cette impreſſion. On s'en convainc lorſqu'après avoir fixé un Objet fort éclairé, on ferme incontinent les yeux ; on croit voir encore cet Objet ; on reconnoît ſa forme & ſa couleur. Il ſe paſſe quelque choſe d'analogue dans l'Organe de l'Ouïe ; on s'imagine entendre le ſon d'un Inſtrument ou celui d'une Cloche, quoique le Corps ſonore n'affecte plus l'Oreille. L'état actuel de l'Organe & le degré d'attention que l'Ame apporte à ce qu'elle éprouve, contribuent ſans doute à rendre l'ébranlement plus ou moins fort, plus ou moins durable. La continuation de cet ébralement après que la cauſe qui l'a produit a ceſſé d'agir indique une certaine élaſticité dans les fibres ou dans les eſprits.

LES idées que les Sens tranſmettent à l'Ame & qu'elle rappelle par le ſecours de la Mémoire & de l'Imagination, ne ſont pas les ſeules dont elle eſt affectée. La Réflexion lui en procure un grand nombre d'autres, en lui décou-

vrant les rapports plus ou moins prochains qui découlent de ces premieres idées. Ce ſont encore de nouveaux mouvemens ou une nouvelle combinaiſon de mouvemens imprimés au Cerveau.

SI on fait attention à la multitude preſqu'infinie d'idées, & d'idées prodigieuſement variées qui peuvent exiſter dans la Tête d'un Homme, à la clarté, à la vivacité, à la compoſition de ces idées, à la maniere dont elles naiſſent les unes des autres, & dont elles ſe conſervent, à la promptitude avec laquelle elles paroiſſent & diſparoiſſent ſuivant le bon plaiſir de l'Âme; ſi on ſe rappelle ce qu'a été un ARISTOTE, un LEIBNITZ, un NEWTON, & ce qu'eſt aujourd'hui un FONTENELLE, un MONTESQUIEU, on jugera du plaiſir que goûtent les ANGES à la vue de la petite Machine qui exécute des choſes ſi ſurprenantes. Aſſurément s'il nous étoit permis de voir juſqu'au fond dans la Méchanique du Cerveau, & ſur-tout dans celle de cette Partie qui eſt l'Inſtrument immédiat du Sentiment & de la Penſée, nous verrions ce que la Création terreſtre a de plus raviſſant. Nous ne ſuffiſons point à admirer l'appareil & le jeu des Organes deſtinés à incorporer un morceau de pain à notre propre ſubſtance; qu'eſt-ce pour-

tant que ce ſpectacle comparé à celui des Organes deſtinés à produire des Idées & à incorporer à l'Ame le Monde entier ? Tout ce qu'il y a de grandeur & de beauté dans le Globe du Soleil le cede, ſans doute, je ne dis pas au Cerveau de l'Homme, je dis au Cerveau d'une Mouche.

CHAPITRE XXI.

Conſidération générale ſur la prodigieuſe variété des perceptions & des ſenſations & ſur la méchanique deſtinée à l'opérer.

SI toutes nos idées, même les plus ſpirituelles, dépendent originairement des mouvemens qui ſe font dans le Cerveau, il y a lieu de demander ſi chaque idée a ſa fibre particuliere deſtinée à la produire ou ſi la même fibre mue différemment produit différentes idées ?

JE m'arrête d'abord aux idées purement ſenſibles. Il eſt inconteſtable qu'il n'y a point de ſentiment là où il n'y a point de Nerfs. Il ne l'eſt pas moins que chaque Sens a une organiſation qui lui eſt propre, d'où réſultent ſes

effets. Les perceptions & les ſenſations ſont ces effets. Quoiqu'elles aient toutes de commun d'être excitées par l'entremiſe des nerfs, il regne cependant entr'elles une variété inépuiſable. Conſidérées relativement aux Sens dont elles tirent leur origine on peut les ranger ſous cinq genres principaux, qui renferment une multitude indéfinie d'eſpeces. Quand on demande ſi chaque idée a un inſtrument approprié à ſa production, cela doit s'entendre des eſpeces contenues ſous ces genres. On demande donc ſi la ſaveur du ſalé, par exemple, eſt produite par des fibres différentes de celles qui occaſionent la ſenſation de l'amer ?

En général, les nerfs ſont tous de la même nature. Ils tirent tous leur origine du Cerveau. Ils ſont tous des Corps blanchâtres, homogenes, ſolides. Mais, examinés plus en détail, on y découvre des variétés de pluſieurs genres. Les uns s'éloignent beaucoup de leur origine, & ſont par conſéquent fort longs; les autres s'en éloignent fort peu, & ſont par conſéquent fort courts. Les uns ſont fort gros; les autres fort déliés: les uns ſont fort tendus; les autres le ſont moins: les uns ſont revêtus de deux membranes qui ſont un prolongement de celles

du Cerveau ; la membrane extérieure, plus épaiſſe, plus ferme, eſt moins ſenſible ; la membrane intérieure, plus mince, plus délicate, a plus de ſenſibilité ; les autres ne ſont revêtus que d'une ſeule membrane, & cette membrane eſt la plus fine. Les uns ſont raſſemblés par petits paquets & forment des eſpeces de houpes, de pyramides, de mammelons ; les autres compoſent des lames plus ou moins repliées, plus ou moins étendues, plus ou moins fines, &c.

TOUTES ces variétés ſont relatives à la fin principale pour laquelle les nerfs ſont deſtinés : cette fin conſiſte à tranſmettre à l'Ame l'impreſſion des Objets. Cette impreſſion ſe tranſmet par le mouvement, ſoit de l'Objet lui-même, ſoit des corpuſcules qui en émanent. Et comme la petiteſſe & le mouvement de ces corpuſcules augmentent continuellement depuis ceux qui ſont deſtinés à la ſenſation du Tact, juſques à ceux qui occaſionent la ſenſation de la Lumiere, il y a de même dans les Sens une gradation correſpondante, depuis celui du Toucher juſqu'à celui de la Vue. Mais, y a-t-il aſſez de variétés dans les fibres nerveuſes de chaque Sens pour répondre à celles qu'on obſerve dans les perceptions & dans les ſenſations ; ou n'eſt-il

pas néceſſaire pour rendre raiſon des faits de recourir à de telles variétés ? Voilà préciſément l'état de la queſtion. Commençons par le Sens du Toucher.

CHAPITRE XXII.

De la méchanique des idées du Toucher.

TROIS membranes poſées les unes ſur les autres recouvrent le Corps humain, l'épiderme, le réticule, la peau proprement dite. Elles ſont formées de l'entrelacement ou des ramifications d'un nombre prodigieux de fibres de différens genres. Le tiſſu qu'elles compoſent eſt plus mince dans l'épiderme, plus lâche dans le réticule, plus épais dans la peau. L'épiderme placé à la ſurface du Corps recouvre immédiatement le réticule, qui a ſous lui la peau. Après avoir traverſé celle-ci, les nerfs du Toucher s'inſinuent dans les mailles du réticule : ils s'y dépouillent du tégument épais qu'ils avoient apporté du Cerveau, & ne retenant que le plus fin, ils prennent la forme de mammelons plus ou moins ſaillans. Sous cette forme ils s'élevent juſques à l'épiderme qui leur demeure

adhérent & ſur lequel ils tracent ces petits ſillons concentriques qu'on apperçoit au bout des doigts.

Ce court expoſé ſuffit pour donner une légere idée de la méchanique du Toucher. On voit que les mammelons ébranlés par l'impreſſion médiate ou immédiate des Objets, tranſmettent cet ébranlement à la partie du Cerveau qui leur répond.

A l'égard de la diverſité des impreſſions que nous recevons par le Sens du Toucher, il ne paroît pas qu'il ſoit néceſſaire de ſuppoſer dans les mammelons une diverſité relative, d'imaginer qu'ils contiennent des fibrilles à l'uniſſon de chaque eſpece d'impreſſion. Nous concevons aſſez de variétés dans les différens états que les fibres du Toucher peuvent ſubir dans les différens mouvemens qui peuvent leur être communiqués, pour ſatisfaire à tout ce que nous éprouvons. De la contraction & de l'engourdiſſement des mammelons peut réſulter la ſenſation du froid ; de la dilatation & du trémouſſement de ces mêmes mammelons peut réſulter la ſenſation du chaud. De la plus grande contraction à la plus grande dilatation, du trémouſſement le plus foible au trémouſſement le plus fort

fort les nuances font infinies. Du degré de la nuance dépend le plaifir ou la douleur. Si de l'état d'une dilatation médiocre & d'un trémouffement vif mais doux, les fibres paffent à l'état d'une fi grande dilatation & d'une agitation fi violente qu'elles en foient feparées ou même divifées, l'Ame paffera du fentiment d'une chaleur douce à celui de la brûlure.

Entre le chatouillement & la cuiffon il y a les mêmes gradations qu'entre la chaleur & la brûlure. L'efpece de la fenfation dépend du mouvement imprimé. Il faut juger de ce mouvement par celui de l'Objet ou des corpufcules qui en émanent. La petiteffe & l'activité des corpufcules du Feu doivent imprimer aux fibrilles des mammelons des vibrations incomparablement plus promptes que celles qu'y produit le paffage d'une plume fort déliée ou la marche d'un fort petit Infecte.

Une preffion douce, égale, uniforme des mammelons peut donner à l'Ame le fentiment du poli. Une preffion rude, inégale, variée peut lui donner le fentiment de l'afpérité.

Une contraction fubite des mammelons, une efpece de fpafme dans leurs fibres nerveufes

peut occaſioner le friſſonnement. La cauſe de ce ſpaſme n'eſt pas la même chez tous les Individus. Tel friſſonne à l'attouchement de certains Corps qui font éprouver à un autre des ſenſations fort agréables. Le tempérament & l'habitude produiſent ces variétés.

Le même Corps nous paroît à la fois chaud & poli. Le trémouſſement que le Feu occaſione dans les mammelons n'eſt point incompatible avec une certaine preſſion de ces mammelons.

L'Adhérence de l'épiderme aux mammelons modérant l'impreſſion que les Corps font ſur eux, le Toucher eſt plus vif là où il eſt plus mince, plus délicat; plus groſſier là où il eſt plus épais, plus endurci.

CHAPITRE XXIII.

De la méchanique des idées du Goût.

L'Organe du *Goût* a tant de rapport avec celui du Toucher que décrire l'un c'eſt preſque décrire l'autre. Comme la peau la Langue a ſes mammelons, mais plus faillans, plus épanouis, plus ſenſibles.

Les Saveurs ſont l'Objet du Goût. Les Sels fixes, les Souffres, les Huiles diſſous & atténués par quelque liquide, principalement par la ſalive, ſont la cauſe matérielle des Saveurs.

Les Sels par leurs pointes aigues ſont très-propres à émouvoir, à irriter les fibres délicates des papilles. Les Souffres & les Huiles, par leurs parties onctueuſes & balſamiques, ſont propres à y produire des effets contraires.

Mais comme les Sels n'ont pas tous la même figure eſſentielle, les mêmes qualités ils n'agiſſent pas tous ſur les fibres de la même maniere. Les uns les picotent ; les uns les rongent ; les autres les brûlent ; d'autres les crêpent ; d'autres les contractent ; d'autres les diſtendent ; d'autres les ſecouent ; d'autres y font des impreſſions qui ſemblent tenir le milieu entre deux impreſſions plus déterminées.

A ces différens effets des Saveurs ſur l'Organe répondent différentes ſenſations. A un certain degré d'intenſité dans le mouvement des fibres répond un certain degré de vivacité dans la Senſation.

Ainsi, le Goût, non plus que le Toucher,

ne nous offre rien qui exige que chaque ſenſation ait ſa fibre particuliere.

CHAPITRE XXIV.

De la méchanique des idées de l'Odorat.

Nous pouvons de même rendre raiſon de la diverſité des Odeurs ſans recourir à une ſemblable ſuppoſition. Plus délicat que le Goût, l'Odorat ſent l'action des atomes infiniment petits qui s'élevent des Corps odoriférans. Ce que les Sels fixes, les Souffres & les Huiles groſſiers ſont au Goût, les Sels volatils, les Souffres & les Huiles ſpiritualiſés le ſont à l'Odorat. Les lames nerveuſes qui tapiſſent les feuillets oſſeux placés à la partie ſupérieure du Nez, retiennent dans leurs replis les corpuſcules odoriférans & font paſſer leur impreſſion juſques au Siege de l'Ame. L'Action de ces corpuſcules ſur le tiſſu des lames ſe modifie ſuivant la nature des Corps dont ils émanent. Le mouvement plus ou moins grand dont ils ſont doués rend leur impreſſion plus ou moins vive. La même lame, la même fibre ſucceſſivement ſecouée, tiraillée, picotée, comprimée,

relâchée, desséchée, humectée, engourdie, &c, ne peut que transmettre à l'Ame des sensations aussi différentes entr'elles que le sont entr'eux les mouvemens qui les occasionent.

CHAPITRE XXV.

De la méchanique des idées de l'Ouïe.

Il y a lieu de douter qu'il en soit absolument de l'Ouïe comme des trois Sens dont je viens de parler. On sait qu'une corde d'une longueur ou d'une tension déterminée ne rend jamais que le même ton fondamental quelle que soit la maniere dont on la touche. Ce ton dépend essentiellement du nombre de vibrations que la corde fait dans un tems donné. Le nombre des vibrations dépend lui-même de la longueur ou de la tension de la corde. Alonge-t-on la corde en la relâchant ? elle fait moins de vibrations dans le même tems; & le ton qu'elle rend est plus grave. Accourcit-on la corde en la tendant? elle fait plus de vibrations dans le même tems, & le ton est aigu. On sait encore que si dans le même instrument il y a plusieurs cordes à l'unisson ou

qui faissent leurs vibrations dans le même tems, si l'on pince une de ces cordes, toutes celles qui seront à son ton frémiront à la fois.

L'Air qui transmet aux cordes à l'unisson & en repos le mouvement qu'il reçoit de la corde pincée, rencontrant celles-là à la fin de leur premiere vibration, dans l'instant qu'il leur communique la seconde, continue l'ébranlement. Dans des cordes au contraire, qui font leurs vibrations en tems inégaux, lorsque l'Air vient imprimer la seconde vibration, les unes n'ont que commencé la premiere, d'autres ne l'ont faite qu'à moitié, d'où il résulte entre l'Air & les cordes une collision en sens opposé, qui éteint de part & d'autre le mouvement.

Mais pour que l'Air reçoive & transmette les différens tons que rend le Corps sonore, il faut qu'il soit lui-même à l'unisson de tous ces tons. C'est ce qui a porté à soupçonner que l'Air contenoit des particules correspondantes aux divers tons de la Musique, des particules à l'unisson de l'*ut*, d'autres à l'unisson du *ré*, d'autres à l'unisson du *mi*, &c Peut-être même que cette supposition ne suffit pas: les particules d'un même genre peuvent n'être pas toutes contigues & se trouver séparées

par des particules de genres différens, incapables de recevoir & de transmettre les tons propres à celles-là. Il semble donc qu'il faille admettre que chaque corpuscule d'Air est formé d'élémens à l'unisson de tous les tons, qu'il qu'il est une petite machine composée de sept branches élastiques, de sept ressorts principaux. L'art que cette conjecture suppose dans les élémens de l'Air est, sans doute, autant au-dessous de la réalité, que les conceptions de l'Artisan le plus grossier sont au dessous de celles de l'Artiste le plus habile.

Les mêmes vibrations que les cordes d'un Instrument impriment à l'Air qui les touche, celui-ci à l'Air plus éloigné, elles les communiquent au Corps de l'Instrument, & de cette communication dépendent la force & l'agrément des tons. Il y a donc aussi dans l'Instrument des fibres à l'unisson de ces tons. Leur existence ne paroîtra pas douteuse si l'on fait attention à la maniere dont les Instrumens de Musique sont construits. Ils sont formés de l'assemblage de plusieurs pieces fort élastiques, coupées & courbées si inégalement que leur longueur & leur largeur different presque à chaque point Par là l'Instrument se trouve pourvu de fibres dont la longueur varie comme les

tons qu'elles ſont deſtinées à réfléchir & à fortifier.

Ces principes admis, on ne voit pas comment l'Oreille tranſmettroit à l'Ame l'harmonie d'un concert, ſi toutes ſes fibres étoient parfaitement uniformes & identiques, ſi toutes étoient montées ſur le même ton. L'obſervation paroît concourir ici avec le raiſonnement pour nous perſuader le contraire. On trouve dans la partie intérieure de l'Oreille deux cavités oſſeuſes & tortueuſes, le labyrinthe & le limaçon qui ſemblent être tout à fait analogues aux Corps des Inſtrumens de Muſique. Les rameaux que le nerf auditif jette dans ces cavités & qui en revêtent intérieurement les parois, peuvent être comparés aux fibres qui tapiſſent l'intérieur d'un Violon : ce ſont autant de petites cordes dont la longueur eſt déterminée par celle de la piece qu'elles recouvrent. Les canaux demi-circulaires du labyrinthe étant tous conſtruits ſous différentes proportions, le limaçon diminuant continuellement de diametre depuis ſa baſe juſques à ſon ſommet, ſont extrêmement propres à fournir l'Organe de fibres appropriées à tous les tons & à toutes les nuances des tons.

Les rayons fonores raffemblés par l'efpece d'entonnoir que forme la partie extérieure de l'Oreille, & modérés jufqu'à un certain point par l'action du tambour, font portés dans le labyrinthe & le limaçon. Ils communiquent aux fibres de ces cavités les différentes impreffions qu'ils ont reçues de l'Objet. Le nerf auditif, auquel ces fibres aboutiffent comme à leur tronc, en eft ébranlé; l'Ame apperçoit des fons & goûte le plaifir de l'harmonie.

Ces fons variés, harmonieux qui charment l'Oreille & qu'elle rend à l'Ame avec tant de précifion, la Voix les exécute avec une jufteffe & un agrément qui l'éleve fort au-deffus des Inftrumens de Mufique les plus parfaits. Le Larynx, cartilage compofé, placé à l'entrée de la Trachée-artere, deftiné à l'ouvrir & à la fermer eft garni intérieurement d'un grand nombre de fibres élaftiques qu'on a prouvé être parfaitement analogues aux cordes des Inftrumens de Mufique. L'Air chaffé par les Poumons eft l'archet qui met ces cordes en jeu. Le degré de vîteffe dont il les frappe détermine le ton. La Glotte, cette partie du Larynx qui livre paffage à l'Air, eft conftruite avec un tel art, que fon ouverture augmente ou diminue précifément dans la proportion du

ton qu'il s'agit de former. On démontre que le diametre de cette ouverture peut ſe diviſer ainſi en 1200 parties, qui ſont 1200 tons ou nuances de tons. L'Air que les Poumons pouſſent vers la Glotte y acquiert plus ou moins de mouvement, ſuivant qu'il en trouve les levres plus ou moins rapprochées. Dans le premier cas, les tons ſont plus ou moins aigus; dans le ſecond ils ſont plus ou moins graves.

La Voix participe donc à la fois de la nature des Inſtrumens à cordes & de celle des Inſtrumens à vent. Si on ſouffle avec force dans la Trachée de quelque Animal mort, on rendra des ſons qui différeront peu de ceux que l'Animal rendoit. On obſervera les fibres de la Glotte frémir comme les cordes d'une Viole.



CHAPITRE XXVI.

De la méchanique des Idées de la Vue.

LA Lumiere est à l'Oeil ce que le Son est à l'Oreille. Les couleurs répondent aux tons. La Musique a sept tons principaux; l'Optique a sept couleurs principales. Chaque ton a ses oscillations qui le distinguent de tout autre; chaque couleur a ses vibrations & son degré de réfrangibilité. Entre un ton & un autre ton, entre une couleur & une autre couleur les nuances sont indéfinies. Les tons supérieurs sont les plus aigus; les couleurs supérieures sont les plus vives. Les degrés d'élévation & d'abaissement d'un même ton sont relatifs aux différentes teintes d'une même couleur. Le Son se propage à la ronde par un milieu très-rare & très-élastique; de grands Philosophes ont pensé qu'il en est de même de la Lumiere, & il n'est peut-être pas impossible de répondre aux difficultés qu'on fait contre cette hypothese.

SI nous partons de l'analogie que nous venons d'observer entre la Lumiere & le Son,

nous penſerons que comme l'Oreille a des fibres à l'uniſſon des différens tons, l'Oeil a de même des fibres à l'uniſſon des différentes couleurs ; mais, au lieu que les fibres de différens genres ſont diſtribuées dans l'Oreille ſur différentes lignes, nous ſuppoſerons qu'elles ſont raſſemblées par faiſceaux dans toute l'étendue de la rétine & du nerf optique. Chaque faiſceau ſera compoſé de ſept fibres principales, qui ſeront elles-mêmes de plus petits faiſceaux formés de la réunion d'un grand nombre de fibrilles relatives aux diverſes nuances. Enfin, il en ſera des corpuſcules de la Lumiere comme de ceux de l'Air.

Un fait ſeulement paroît contraire à cette ſuppoſition. Si on ferme les yeux après avoir regardé fixement le Soleil, on ſera affecté d'une ſuite de couleurs qui ſe ſuccéderont dans l'ordre des couleurs priſmatiques ou de celles de l'Arc-en-Ciel. Pourquoi cette ſucceſſion, pourquoi les ſept couleurs principales ne paroiſſent-elles pas à la fois, s'il n'eſt aucun point ſur la rétine qui n'ait des fibres repréſentatrices de toutes ces couleurs? Le Soleil ne peint au fond de l'œil que du blanc, comment ce blanc ſe décompoſe-t-il graduellement en rouge, orangé, jaune, verd, &c.? Ce fait ne prouve-t-il

pas que les fibres qui ſervent immédiatement à la Viſion ſont toutes de même eſpece & que la diverſité des couleurs procéde uniquement du degré de mouvement?

En effet, les couleurs les plus hautes ſont celles qui fatiguent le plus l'Organe. Elles ne le fatiguent plus que parce qu'elles le ſecouent plus vivement. Le blanc, le rouge, l'orangé, le jaune doivent donc paroître les premieres dans l'œil qui a fixé le Soleil. Ils doivent ſe ſuccéder dans un ordre relatif à la promptitude des vibrations que chaque couleur exige. Le verd, le bleu, l'indigo, le violet n'exigeant pas un mouvement ſi prompt, doivent ſuivre immédiatement les couleurs ſupérieures & obſerver entr'eux la même loi de ſucceſſion.

Cette explication paroît d'autant plus naturelle, que la ſimple agitation ou une compreſſion un peu forte du Globe de l'œil ſuffit pour donner naiſſance à des couleurs auſſi vives que celles qui ſont produites par l'action du Soleil ſur l'Organe.

Je ne ſais pourtant ſi l'ingénieuſe hypotheſe qui admet une diverſité ſpécifique dans les fibres de la Viſion doit céder au fait que j'ai

indiqué. Il me semble que j'entrevois une maniere de solution ; mais je me défie de sa bonté. Selon cette hypothese les couleurs sont entr'elles comme les tons sont entr'eux : elles se différencient donc comme les tons par le nombre de vibrations que chacune d'elles fait en tems égal. Les couleurs les plus vives répondant aux tons les plus élevés, elles sont celles qui font le plus de vibrations dans le même tems & dont le mouvement cesse par conséquent le plutôt : je parle du mouvement qui est imprimé aux fibres & qu'elles conservent plus ou moins de tems à proportion de leur espece. Un rayon solaire est, comme nous l'avons vu, composé de sept rayons principaux, qui portent chacun une couleur qui lui est propre & qui est invariable. Ces rayons séparés par le Prisme & réunis ensuite par une Lentille, se pénetrent intimement & ne présentent plus qu'un seul rayon de couleur blanche. Lors donc qu'un semblable rayon tombe sur la rétine, il excite dans toutes les fibres de chaque faisceau un ébranlement violent : l'Organe en est même blessé. Au milieu d'une telle agitation l'Ame ne distingue rien : les mouvemens particuliers se confondent & ne composent qu'un mouvement général dont l'impression est une. Tout se résout ainsi dans une seule sensation, & cette sensa-

tion eſt du blanc. L'ébranlement perdant peu à peu de ſa violence par l'abſence de la Cauſe qui l'a produit, le Cahos commence à ſe débrouiller; les mouvemens particuliers deviennent ſenſibles, tout ſe démêle par degré. Les mouvemens auxquels tiennent les impreſſions les plus vives, les plus ſaillantes ſont démêlés les premiers. L'Ame apperçoit d'abord le rouge, l'orangé, le jaune. Mais ces mouvemens s'éteignent bientôt, & laiſſent appercevoir à l'Ame les mouvemens plus foibles ou plus lents, d'où réſultent les ſenſations des couleurs baſſes. L'Ame voit ſaillir ſucceſſivement le bleu, l'indigo, le violet.

Le noir, dans l'une & l'autre hypotheſe, n'eſt que la privation de tout mouvement.

Suivant l'Optique Newtonienne un Corps n'eſt blanc que parce qu'il qu'il réfléchit la Lumiere telle qu'il la reçoit, ſans la modifier, ſans y occaſioner aucune de ces réfractions d'où naiſſent les couleurs. Pourquoi pendant que l'œil demeure fixé ſur un papier blanc ou ſur tout autre corps de même couleur ne ſent-on point l'effet particulier des différens mouvemens que les petits rayons colorés impriment aux fibres qui leur correſpondent? En voici,

ce me ſemble, la raiſon : les rayons de toute eſpece, mais confondus, que le papier envoie ſans ceſſe dans l'œil, entretiennent les mouvemens des fibres & conſéquemment la confuſion qui forme le blanc. Si les fibres, laiſſées à elles-mêmes, conſervoient le mouvement, que le papier leur a communiqué, l'inégalité de ce mouvement dans chaque eſpece de fibre, ſa durée plus ou moins longue donneroient lieu à la diſtinction, à la ſucceſſion des couleurs. Mais l'impreſſion que fait le papier n'eſt pas aſſez forte pour que les fibres continuent à ſe mouvoir après qu'il a ceſſé d'agir.

L'AGITATION ou la compreſſion du Globe de l'œil, une fievre un peu violente ſuffiſent pour faire voir des couleurs dans l'obſcurité. La preſſion ou les tiraillemens que cela cauſe dans les fibres du nerf optique les met dans un état qui les rapproche de celui où elles ſe trouvent lorſque la Lumiere les agite.



CHAPITRE

CHAPITRE XXVII.

Conjectures sur la méchanique de la reproduction des idées.

LES idées qui affectent l'Ame à l'occasion des mouvemens que les Objets extérieurs impriment aux Organes des Sens, l'Ame a la Faculté de les reproduire sans l'intervention de ces Objets, & cette Faculté porte le nom général d'*Imagination.*

IL nous a paru que la reproduction des idées étoit l'effet de la Force motrice dont l'Ame est douée, de cette Force en vertu de laquelle agissant à son gré sur tous les points du Cerveau qui correspondent avec les Sens, elle le monte sur le ton qui convient à chaque espece de perception & de sensation.

E'VITANT donc de décider sur les deux hypotheses qui nous occupent, préférant de les réunir pour mieux satisfaire à tous les phénomenes, nous dirons que l'Ame reproduit les idées sensibles, tantôt en donnant aux fibres le mouvement qu'exige l'idée qu'elle veut rap-

peller, tantôt en remuant l'eſpece de fibre appropriée à cette idée.

Ce ſera de la premiere de ces deux manieres que l'Ame rappellera les différentes impreſſions que le même Corps a produites ſur ſa Peau, ſur ſa Langue, ſur ſon Nez. Ce ſera de la ſeconde maniere qu'elle rappellera les impreſſions de ce même Corps ſur ſes Oreilles & ſur ſes Yeux.

Je ſouhaiterois de répandre quelque clarté ſur cette eſpece de Théorie. Je ſens que je touche à des abîmes : mais je n'ai pas la témérité d'entreprendre de les ſonder : je ne veux que les regarder en me tenant à quelque appui.

La Lumiere & les couleurs ſont la ſource féconde des perceptions que nous recevons par le Sens de la Vue. En banniſſant de la Nature l'obſcurité, la confuſion & l'uniformité elles impriment à chaque Objet des traits qui lui ſont propres & qui le caractériſent.

Les formes, les grandeurs, les diſtances, les ſituations, les mouvemens ſont des genres

de perceptions viſuelles qui ont ſous eux une multitude inombrables d'eſpeces.

TOUTES ces perceptions l'Ame les reproduit. Le degré de force & de vivacité avec lequel cette reproduction s'opere eſt toujours proportionnel à l'intenſité des mouvemens communiqués par l'Objet, à la fréquence des reproductions, au tempérament des fibres.

MAIS, chaque genre, chaque eſpece de perception viſuelle a-t-elle dans le Cerveau ſa place marquée, a-t-elle des fibres qui lui ſoient conſacrées & qui ne ſoient conſacrées qu'à elle?

CE ſeroit étendre l'hypotheſe au-delà du beſoin que de le ſuppoſer. On peut admettre raiſonnablement que la rétine eſt formée de fibres à l'uniſſon de différentes couleurs: mais comme le mêlange de la Lumiere & de l'Ombre ſuffit pour repréſenter tout ce qui eſt Corps, il ſuffit de même que quelques endroits de la rétine ſoient plus éclairés que d'autres ou éclairés d'une Lumiere différemment modifiée, pour faire appercevoir à l'Ame différens Objets ou différentes parties du même Objet. Il en eſt à cet égard des fibres de la Viſion comme des Caracteres d'Imprimerie, dont la ſeule combi-

naiſon exprime une infinité de choſes & de ſens, ou pour employer une comparaiſon qui ſe rapproche plus de notre ſujet, il en eſt de ces fibres comme des couleurs que le Peintre a ſur ſa Palette, & dont il forme à volonté une Plante, un Animal, un Païſage ou toute autre repréſentation.

CHAPITRE XXVIII.

Continuation du même ſujet.

PLUS j'y réfléchis, & plus je me perſuade que pour atteindre à quelque choſe de paſſablement clair ſur la maniere dont les idées ſont reproduites, il faut ſe rendre attentif à ce qui ſe paſſe dans l'Organe à la préſence de l'Objet. Je ne parle encore que de la Viſion.

DES lames minces détachées de toute la ſurface des Objets, ou comme s'exprimoit l'Antiquité, les *Eſpeces* des Objets ne viennent point s'appliquer ſur le fond de l'Oeil & ne donnent point naiſſance aux perceptions viſuelles. Le tems a détruit ces chimeres aſſorties à l'enfance de la Phyſique, & leur a ſubſtitué des vérités

que l'expérience avoue. Uu Fluide plus ſubtil, plus élaſtique, plus rapide que tout ce que nous connoiſſons dans la Nature, ſe réfléchit ſans ceſſe de deſſus les ſurfaces des Corps & va peindre leur image ſur la rétine. La Lumiere eſt ce Fluide. Les rayons lumineux qui partent de chaque point de l'Objet & qui tendent à s'écarter les uns des autres à meſure qu'ils s'éloignent de ce point, ſont admis dans l'œil par la prunelle. Ils en traverſent les différentes humeurs qui les plient à proportion qu'elles ſont plus denſes. Ce pli tend à les rapprocher les uns des autres, à les réunir en un ſeul point. C'eſt ſur la rétine, comme ſur une toile placée derriere les humeurs, que ſe fait cette réunion. Le point lumineux qu'elle produit eſt l'image parfaite de celui dont les rayons émanent. Ces rayons compoſent ainſi comme une double pyramide qui va de l'Objet à l'Oeil. Les deux pyramides ſont oppoſées l'une à l'autre par leur baſe, & cette baſe eſt dans la prunelle. La pyramide extérieure a ſon ſommet dans l'Objet : la pyramide intérieure a le ſien ſur la rétine. D'autres pyramides, d'autres traits de Lumiere réfléchis de même par d'autres points de l'Objet viennent à la fois tomber ſur la rétine & y tracer l'image de ces points. De toutes ces images particulieres ſe forme l'image

totale de l'Objet. La partie de la rétine sur laquelle cette peinture repose est dans une agitation continuelle. Chaque point lumineux a son mouvement propre, qui transmis jusqu'au Siege de l'Ame par les dernieres ramifications du nerf optique, y fait naître une perception. L'amas des perceptions partielles compose la perception totale de l'Objet : celle-ci est la somme de celles-là.

La Lumiere qui se réfléchit de dessus un Objet peut être considérée comme un Corps solide, comme un faisceau de petits dards qui appuie par une de ses extrémités sur l'Objet & par l'autre sur la rétine. L'Ame touche, pour ainsi dire, l'Objet de l'Oeil comme elle le toucheroit avec le doigt ou un bâton, mais cette espece de Toucher est infiniment plus délicate que le Toucher proprement dit.

Quand un Objet réfléchit la Lumiere de façon qu'elle souffre une dégradation continuelle depuis le milieu de l'Objet jusqu'à ses bords, l'Ame a la perception d'un globe. Lorsque la Lumiere se réfléchit par-tout également, l'Ame a la perception d'une surface plane. Mais comme la peinture d'un globe produit sur l'Oeil le même effet qu'un globe réel, l'Ame ne peut distin-

guer ici l'apparence de la réalité que par le Toucher ou par la connoiſſance qu'elle a des Objets environnans. Il eſt d'autres illuſions du même genre que l'Ame reconnoît par de ſemblables moyens.

Les rayons qui partent des deux extrémités d'un Objet & qui dirigent leur marche vers la prunelle tendent à ſe rapprocher l'un de l'autre à meſure qu'ils avancent. Ils s'uniſſent à leur entrée dans l'Oeil, & continuant leur route en ligne droite vers la rétine ils ſe croiſent & forment deux angles oppoſés par la pointe. L'un de ces angles embraſſe dans ſon ouverture l'Objet; l'autre ſon image. L'ouverture de ces angles détermine donc la grandeur apparente de l'Objet ou l'étendue que cet Objet occupe ſur la rétine. Sont-ils fort ouverts? l'Objet paroît fort grand: ſont-il fort aigus? l'Objet paroît fort petit: ſont ils ſi aigus que les deux rayons coïncident? l'Objet ne paroît à l'Ame que comme un point.

La perception de la diſtance naît de celle de la grandeur ou plutôt cette perception n'eſt que celle de la grandeur elle-même. C'eſt par l'étendue des Corps interpoſés que ſe forme l'idée de la diſtance qui eſt entre deux Objets

ou entre un Objet & l'œil. L'Ame juge encore de la diſtance par la Lumiere réfléchie : plus elle eſt foible, plus l'Objet paroît éloigné : augmente-t-elle de force ? il ſemble ſe rapprocher. L'éloignement apparent d'une Montagne diminue lorſque la neige la couvre.

La ſituation d'un Objet eſt un rapport aux Objets environnans.

Si ces Objets ſont immobiles ou conſidérés comme tels, & que la poſition de l'Objet dont il s'agit varie à chaque inſtant à leur égard, cet Objet ſera jugé en mouvement. La peinture qui s'en formera ſur la rétine s'appliquera ſucceſſivement ſur différens points de cette membrane, tandis que celles des autres Objets continueront d'affecter les mêmes points. Un Objet, quoiqu'en repos, paroîtra en mouvement ſi ſon image change de place ſur le fond de l'œil ; ſoit que cela arrive par le tranſport inſenſible du Spectateur, ſoit que l'Ame rapporte à cet Objet un mouvement qui appartient à des Objets placés derriere ou au-deſſous. Le Rivage fuit aux yeux du Navigateur. Le Pont remonte la Riviere pour le Voyageur qui fixe de l'œil le rapide courant.

CHAPITRE XXIX.

Continuation du même ſujet.

COMMENT l'Ame reproduit-elle les diverſes idées dont nous venons d'entrevoir la production? comment ſe retrace-t-elle l'image d'un globe, ſa forme, ſa couleur, ſa grandeur, ſa diſtance, ſa ſituation, ſon mouvement?

LA premiere production des idées eſt dûe au jeu des Organes: leur ſeconde production, leur reproduction dépendroit-elle d'une cauſe totalement différente? Je ne le préſume pas, & le ſentiment contraire me paroît plus probable.

L'AME ſe retrace la forme d'un globe en mouvant les fibres d'un même paquet de maniere que le mouvement décroiſſe par degré depuis le milieu du paquet juſqu'à ſes bords.

L'AME colore cette image par les vibrations qu'elle excite dans les fibres appropriées à l'eſpece de couleur que le globe a réfléchie.

L'AME ſe repréſente la grandeur du globe

en mettant en mouvement une étendue de fibres égale à celle que l'image tracée par ce globe occupoit ſur la rétine.

En réveillant l'image des Corps interpoſés & environnans, l'Ame reproduit les idées de diſtance & de ſituation.

Elle reproduit la perception du mouvement en imprimant à toutes les fibres placées ſur la ligne que l'image produite par le globe a parcourue, les mouvemens particuliers d'où réſultent ſa forme, ſa couleur & ſa grandeur.

Au reſte ; comme les qualités ſenſibles qui caractériſent un Objet s'offrent à nous en même-tems & que ce n'eſt que par abſtraction & pour en faciliter l'examen que nous les ſéparons les unes des autres, l'Ame reproduit auſſi l'idée de cet Objet en entier, avec toutes ſes déterminations & dans le même inſtant indiviſible. Tous les mouvemens dont nous venons de parler s'excitent donc à la fois.

Il en eſt de la reproduction des idées que nous recevons par le Sens du Toucher, du Goût, de l'Odorat & de l'Ouïe comme de la reproduction des idées que nous recevons par

le Sens de la Vue. C'eſt en imprimant à chaque Organe des mouvemen ſemblables à ceux que les Objets y avoient imprimés que l'Ame ſe rappelle les perceptions & les ſenſations attachées à l'action de ces Objets.

C'est, par exemple, en excitant une légere contraction dans les nerfs qui aboutiſſent aux mammelons de la Peau, que l'Ame ſe rappelle la fraîcheur qu'elle a goûté dans le bain. C'eſt en produiſant une impreſſion analogue ſur les papilles de la Langue, que l'Ame fait renaître en elle la délicieuſe ſaveur d'un fruit. C'eſt en touchant avec choix & meſure les fibres nerveuſes de l'Oreille, que l'Ame croit entendre encore les accens qui l'ont charmée.

Enfin, c'eſt par la même méchanique que l'Ame ſe rappelle les mouvemens de pitié, de compaſſion, de crainte, de terreur, &c. qu'elle a éprouvés à la préſence de certains Objets.

Quand un Objet agit en même tems ſur pluſieurs Sens, l'Ame eſt affectée à la fois de ſenſations de différens genres. Si elle veut ſe rappeller une de ces ſenſations, elle reproduira en même tems les ſenſations concomitantes. Il en eſt de même de la perception d'un Objet

par le ſeul Sens de la Vue. Cette perception eſt toujours accompagnée d'une multitude d'autres perceptions que l'Ame réveille en même tems qu'elle reproduit la perception principale.

Je tâche à me rappeller le goût d'un fruit : auſſi-tôt ſon odeur, ſa forme, ſa couleur, ſa grandeur ſe repréſentent à moi. Je penſe à un Animal dont la forme m'a paru ſinguliere : au même inſtant je me rappelle le lieu où je l'ai vu & les circonſtances particulieres où je me rencontrois alors. Ces reproductions n'ont point de fin, parce que toutes nos idées ſont enchaînées les unes aux autres.



CHAPITRE XXX.

Réflexion sur les conjectures précédentes.

TELLE est la maniere dont j'imagine que s'opere la reproduction des idées. On m'objectera peut-être l'impossibilité où nous sommes de comprendre que l'Ame exécute tant de mouvemens divers nécessaires à cette reproduction; qu'elle sache ne mouvoir précisément que les fibres destinées à reproduire une certaine couleur, modifier le mouvement de ces fibres dans des proportions exactement relatives aux dégradations de Lumiere qu'exige la représentation d'une certaine forme, &c. Mais concevons-nous mieux comment l'Ame meut son Corps, comment elle contracte tel ou tel muscle, comment elle proportionne la contraction à la résistance. &c.? Voyez MONDONVILLE exécuter un de ces airs qui émeuvent toutes les passions: quelle célérité dans les mouvemens de ses doigts! quel accord! quelle justesse! quelle cadence! quelle variété! on diroit qu'une Divinité préside à ces mouvemens: l'Ame les produit cependant; & comment les produit-elle?

CHAPITRE XXXI.

Autre conjecture sur la reproduction des idées.

AU lieu de supposer, comme j'ai fait, que l'Ame reproduit les mouvemens d'où naissent les idées, ne soupçonneroit-on point plus volontiers, qu'excités une fois par les Objets, ils se conservent dans le Cerveau & que l'acte du rappel ou de la reproduction des idées n'est que l'attention que l'Ame prête à ces mouvemens?

L'ÉCONOMIE animale nous offre plusieurs exemples de mouvemens qui paroissent se conserver par les seules Forces de la Méchanique: tel est le mouvement de la circulation; tels sont ceux de la nutrition & de la respiration qui en dépendent. Les mouvemens qui constituent en quelque sorte la Vie spirituelle, ne seroient-ils point aussi durables que ceux qui constituent la Vie corporelle? Les fibres du Cerveau ne seroient-elles point des ressorts si parfaits, des machines d'une construction si admirable qu'elles ne laissent perdre aucun des mouvemens qui leur ont été imprimés?

Il eſt vrai qu'on a de la peine à concevoir la conſervation du mouvement dans une Partie auſſi molle que paroît l'être le Cerveau. On ne conçoit pas non plus facilement que le Cerveau puiſſe fournir à une auſſi prodigieuſe ſuite de mouvemens que l'eſt celle qu'exige le nombre des idées. Mais nous ne connoiſſons pas aſſez la nature du Cerveau & ſa ſtructure pour apprécier la Force de ces objections.

CHAPITRE XXXII.

Autre hypotheſe ſur la méchanique des idées.

Des Philoſophes accoutumés à juger des choſes par ce qu'elles ſont en elles-mêmes & non par leur rapport avec les idées reçues, ne ſe révolteroient pas s'ils entendoient avancer que l'Ame n'eſt que ſimple ſpectatrice des mouvemens de ſon Corps; que celui-ci opere ſeul toute la ſuite des actions qui compoſe une Vie; qu'il ſe meut par lui-même; que c'eſt lui ſeul qui reproduit les idées, qui les compare, qui les arrange; qui forme les raiſonnemens, imagine & exécute des plans de tout genre, &c.

Cette hypothefe, hardie peut-être jufques à l'excès, mérite néanmoins quelque explication.

L'on ne fauroit nier que la Puissance infinie ne pût créer un Automate qui imiteroit parfaitement toutes les actions extérieures & intérieures de l'Homme.

J'entends ici par actions extérieures tous les mouvemens qui fe paffent fous nos yeux : je nomme actions intérieures tous les mouvemens qui dans l'état naturel ne peuvent être apperçus, parce qu'ils fe font dans l'intérieur du Corps. De ce nombre font les mouvemens de la digeftion, de la circulation, des fécrétions, &c. Je mets fur-tout dans ce rang les mouvemens qui donnent naiffance aux idées de quelque nature qu'elles foient.

Dans l'Automate dont nous parlons tout feroit exactement déterminé. Tout s'exécuteroit par les feules regles de la plus belle Méchanique. Un état fuccéderoit à un autre état, une opération conduiroit à une autre opération fuivant des Loix invariables. Le mouvement deviendroit tour à tour caufe & effet, effet & caufe. La réaction répondroit à l'action, la reproduction à la production.

Construit

Construit ſur des rapports déterminés avec l'activité des Etres qui compoſent notre Monde, l'Automate en recevroit les impreſſions, & fidele à s'y conformer il exécuteroit une ſuite correſpondante de mouvemens.

Indifférent pour quelque détermination que ce fût, il céderoit également à toutes, ſi les premieres impreſſions ne montoient, pour ainſi dire, la Machine & ne décidoient de ſes opérations & de ſa marche.

La ſuite de mouvemens qu'exécuteroit cet Automate le diſtingueroit de toute autre formé ſur le même modele, mais qui n'ayant pas été placé dans de ſemblables circonſtances, n'auroit pas éprouvé les mêmes impreſſions ou ne les auroit pas éprouvées dans le même ordre.

Les Sens de l'Automate ébranlés à la préſence des Objets communiqueroient leur ébranlement au Cerveau, principal Mobile de la Machine. Celui-ci mettroit en action les muſcles des mains & des pieds en vertu de leur liaiſon ſecrete avec les Sens. Ces muſcles alternativement contractés & dilatés approcheroient ou éloigneroient l'Automate des Objets dans le rapport qu'ils auroient avec la conſervation ou la deſtruction de la Machine.

Les mouvemens de perception & de ſenſation que les Objets auroient imprimés au Cerveau s'y conſerveroient par l'énergie de ſa méchanique. Ils deviendroient plus vifs ſuivant l'état actuel de l'Automate, conſidéré en lui-même & relativement aux Objets.

Les mots n'étant que des mouvemens imprimés à l'Organe de l'Ouïe ou à celui de la Voix, la diverſité de ces mouvemens, leur combinaiſon, l'ordre dans lequel ils ſe ſuccéderoient repréſenteroient les jugemens, les raiſonnemens & toutes les opérations de l'Eſprit.

Une correſpondance étroite entre les Organes des Sens, ſoit par l'abouchement de leurs ramifications nerveuſes, ſoit par des reſſorts interpoſés, ſoit par quelqu'autre moyen que nous n'imaginons pas, établiroit une telle liaiſon dans leur jeu, qu'à l'occaſion des mouvemens imprimés à un de ces Organes d'autres mouvemens ſe réveilleroient ou deviendroient plus vifs dans quelqu'un des autres Sens.

Donnez à l'Automate une Ame qui en contemple les mouvemens, qui ſe les applique, qui croie en être l'Auteur, qui ait diverſes volontés à l'occaſion de divers mouvemens;

vous ferez un Homme dans l'hypothefe dont il s'agit.

Mais cet Homme feroit-il libre? Le fentiment de notre Liberté, ce fentiment fi clair, fi diftinct, fi vif qui nous perfuade que nous fommes Auteurs de nos actions peut-il fe concilier avec cette hypothefe? Si elle leve la difficulté qu'il y a à concevoir l'action de l'Ame fur le Corps, d'un autre côté elle laiffe fubfifter dans fon entier celle qu'on trouve à concevoir l'action du Corps fur l'Ame.

CHAPITRE XXXIII.

De l'opinion philofophique qu'il n'y a point de Corps.

CE font ces difficultés qui ont conduit un Théologien Anglois auffi pieux que hardi à avancer qu'il n'y a point de Corps, & que l'opinion de leur exiftence eft la fource la plus féconde & la plus dangereufe de l'erreur & de l'impiété. Si fon Livre ne perfuade pas, il prouve du moins combien nos connoiffances les plus certaines peuvent être obfcurcies & à quel point l'Efprit humain eft fufceptible de doute & d'il-

lusion. Voici le précis des raisons de ce subtil Métaphysicien.

Il est évident que les Choses que nous appercevons ne sont que nos propres idées. Il n'est pas moins évident que ces idées ne peuvent exister que dans un Esprit. Il est encore très-clair que ces idées ou ces Choses que nous appercevons existent, soit elles-mêmes, soit leurs Archétypes indépendamment de notre Ame, puisque nous sentons que nous n'en sommes point les Auteurs. Nous ne pouvons déterminer à notre volonté quelles idées particulieres nous aurons en ouvrant les Yeux ou les Oreilles. Ces idées existent donc dans un autre Esprit qui nous les présente par un acte de sa volonté. Nous disons que les Choses que nous appercevons immédiatement, quelque nom qu'on leur donne, sont des idées ou des sensations. Or, comment une idée ou une sensation peuvent-elles exister ailleurs que dans un Esprit ou être produites par quelqu'autre Cause que par un Esprit? La chose est inconcevable, & affirmer ce qui est inconcevable, est-ce philosopher?

D'un autre côté on conçoit aisément que ces idées ou sensations existent dans un Esprit &

ſont produites par un Eſprit ; puiſque c'eſt là ce que nous expérimentons tous les jours en nous-mêmes. Nous avons une infinité d'idées, & nous en pouvons faire naître une variété prodigieuſe dans notre Imagination par un ſeul Acte de notre volonté. Il faut avouer cependant, que ces créatures de l'Imagination ne ſont ni ſi diſtinctes ni ſi fortes ni ſi vives ni ſi permanentes que les idées que nous recevons par le moyen des Sens, & que nous nommons des Choſes réelles.

De tout cela notre Auteur conclut, 1°. que l'exiſtence de la Matiere eſt abſurde & contradictoire ; 2°. qu'il y a un Eſprit qui nous affecte à chaque inſtant des impreſſions ſenſibles que nous appercevons ; 3°. que de la variété, de l'ordre & de la maniere de ces impreſſions ſe déduiſent la Sagesse, la Puissance & la Bonté de leur Divin Auteur.

Suivant ce ſyſtême ſingulier, l'Univers eſt donc purement idéal. Les Corps ne ſont que de ſimples modifications de notre Ame. Ils n'ont pas plus de réalité que n'en ont les couleurs & tout ce que nous voyons en ſonge. Leur exiſtence eſt d'être apperçus. Les Sens ne ſont que certaines idées auxquelles tient un nombre pro-

digieux de perceptions & de ſenſations différentes, que nous repréſentons par des termes. J'ouvre les yeux ; c'eſt-à-dire, je ſuis affecté de l'idée que j'ouvre les yeux, & auſſi-tôt un grand nombre de perceptions s'offre à moi. Je mange ; c'eſt-à-dire, je ſuis affecté de l'idée que je prens de la nourriture, & en même tems j'ai pluſieurs ſenſations que j'exprime par le terme de *ſaveurs* en lui joignant d'autres termes qui déſignent les qualités ou l'eſpece de ces ſaveurs. Ces perceptions & ces ſenſations ne dépendent du tout point de ma Volonté. Il n'eſt point en mon pouvoir de n'être pas affecté de certaines perceptions ou de certaines ſenſations quand je ſuis affecté de l'idée que j'ouvre les yeux ou que je prends de la nourriture. DIEU excite en moi ces perceptions & ces ſenſations ſuivant les Loix que SA SAGESSE s'eſt preſcrites. Mais, je puis par un acte de ma Volonté & avec le ſecours de mon Imagination réveiller en moi ces idées. Elles m'affectent alors d'une maniere plus foible, & je ne puis les retenir long-tems. A ce caractere & au ſentiment intérieur qui me perſuade que je les ai excitées je diſtingue ces productions de mon Eſprit des perceptions & des ſenſations qui me viennent du dehors ou que j'éprouve par le miniſtere des Sens. La Nature des Choſes n'eſt donc que l'Ordre qu'il a plu à DIEU de mettre

dans nos idées. Cet Ordre consiste dans la liaison, la succession, l'harmonie & la variété des idées. L'expérience nous instruit de cet Ordre: elle nous apprend que certaines idées sont toujours accompagnées ou suivies de certaines idées; que certaines sensations engendrent ou peuvent engendrer certaines sensations. C'est là-dessus que sont fondés tous nos raisonnemens & toutes nos maximes de conduite. Je vois du Feu; je sais que cette idée peut faire naître en moi la sensation que je nomme chaleur, & que cette sensation peut y exciter celle que je nomme brûlure; je me conduis en conséquence. Je suis affecté de l'idée d'une production de la Nature que je n'ai jamais vue: cette idée excite en moi celle de quelque chose de curieux, d'intéressant, de singulier: je me rends donc attentif à cette idée; je la considere avec tout le soin & toute la patience dont je suis capable: par cet acte de ma Volonté je vois naître dans mon Esprit différentes perceptions qui en produisent elles mêmes plusieurs autres. J'acquiers ainsi une idée plus complete de cette production; & cet exercice de mon Esprit étant accompagné du plaisir secret qui est inséparable de la recherche & de l'acquisition du vrai, je desire d'être affecté souvent de semblables perceptions & ce desir me rend Observateur, &c. Le déve-

loppement des Plantes & des Animaux, les mouvemens des Corps céleſtes, &c, ne ſont encore que la gradation ou la ſucceſſion que DIEU a jugé à propos de mettre dans cette partie de nos idées. Il n'a pas voulu qu'à la perception d'une Plante naiſſante ſuccédât bruſquement la perception de cette même Plante en fleur : il a voulu que nous euſſions une ſuite de perceptions qui nous la repréſentaſſent ſous différens degrés de grandeur & de conſiſtance. DIEU n'a pas voulu qu'à la perception du Soleil placé dans l'E'quateur ſuccédât immédiatement la perception de cet Aſtre placé dans le Tropique du Cancer : il a voulu que nous euſſions une ſuite de perceptions du Soleil qui nous le montraſſent placé ſucceſſivement dans tous les points de l'E'clyptique compris entre ces deux Cercles, &c, &c. Ainſi, l'E'tude de la Nature n'eſt, à parler métaphyſiquement, que l'attention que nous apportons à conſidérer la liaiſon, l'harmonie & la variété des idées que DIEU excite en nous. Les Traités de Phyſique & d'Hiſtoire naturelle ſont autant de Grammaires ou de Dictionnaires de ces idées. Le ſyſtème dont nous parlons eſt la clef de ces Livres. Tout ſe réduit ici au plus ſimple. DIEU & les Eſprits, des perceptions & des ſenſations. Et qu'on n'objecte point que DIEU nous trompe en nous perſuadant l'exiſ-

tence de Chofes qui ne font point : DIEU nous trompe-t-il dans nos fonges, dans les jugemens que nous portons fur les couleurs, les grandeurs, les diftances, &c.? Telle eft la Nature des Chofes, telle eft notre condition actuelle que nous voyons hors de nous ce qui eft en nous, de l'Etendue & de la Solidité où il n'y a que des perceptions & des fenfations. L'Univers en eft-il pour cela moins beau, moins harmonique, moins varié, moins propre à faire le bonheur des Créatures? Un Architecte qui traceroit le Plan d'un Bâtiment fuperbe, & qui indiqueroit en même tems les moyens de l'exécuter, en paroîtroit-il moins habile dans fon Art parce qu'il ne réaliferoit point ce Plan? Le SUPREME ARCHITECTE a tracé autant d'Univers qu'il a créé d'Efprits. Quel Univers que celui que SA MAIN DIVINE traça dans l'Efprit du Chérubin! Quelle INTELLIGENCE que celle qui embraffe à la fois tous ces Univers! Au refte, fi la RE'VE'LATION affirme l'exiftence des Corps, c'eft de la même maniere qu'elle affirme l'immobilité de la Terre & le mouvement du Soleil. Le but de la RE'VE'LATION eft de nous rendre vertueux & non de fubtils Métaphyficiens.

LE fyftême que je viens d'expofer n'a affûré-

rément rien d'abſurde; mais il faut une Tète métaphyſique pour le bien ſaiſir. Il eſt certain que nous n'avons aucune démonſtration de l'exiſtence des Corps. L'Auteur célebre des *Cauſes occaſionelles* l'avoit déja prouvé, & les raiſons qu'allegue le Théologien Anglois ne font que mettre cette propoſition dans un plus grand jour. Mais afin d'ètre convaincus de cette exiſtence, avons-nous beſoin qu'on nous la démontre rigoureuſement? Les Sens ne nous parlent-ils pas un langage aſſez clair, aſſez éloquent, aſſez énergique pour mettre cette vérité hors de doute & pour diſſiper les nuages qu'une Métaphyſique trop ſubtile cherche à y répandre? Certainement les Hommes ſe perſuaderont toujours l'exiſtence des Corps; & ſi c'eſt une erreur que de la croire, jamais erreur ne fut plus difficile à reconnoître, jamais le faux ne reſſembla plus au vrai.

Mais attaquons plus philoſophiquement le Syſtème de notre Auteur: n'y a-t-il point de ſophiſme dans ce raiſonnement? il eſt évident que les Choſes que j'apperçois ne ſont que mes propres idées & que ces idées ne peuvent exiſter ailleurs que dans un Eſprit: donc elles ne peuvent être produites que par un Eſprit; donc la Matiere n'exiſte point & ne peut exiſter. L'Au-

teur ne confond-il pas ici ce que l'École diſtinguoit ſagement par les termes un peu barbares de *formel* & de *virtuel?* Il eſt très-évident que les idées que nous avons du Corps ne peuvent exiſter ailleurs que dans un Eſprit ; mais s'enſuit-il de là néceſſairement que ces idées ne puiſſent être produites que par un Eſprit ? Nous ne ſavons point, il eſt vrai, comment le mouvement d'une fibre excite une idée dans notre Ame : mais nous démontre-t-on rigoureuſement l'impoſſibilité de la choſe ? nous prouve-t-on que DIEU n'a pu créer que des Eſprits ? Aſſurément c'eſt aller trop loin que d'oſer réduire la Création aux ſeules Subſtances ſpirituelles.

IL y a plus ; notre Auteur admet l'exiſtence des autres Hommes & le commerce que nous avons avec eux : cependant, aux termes de ſon ſyſtème, je ne ſuis aſſuré que de ma propre exiſtence & de celle de DIEU ; je penſe, donc je ſuis. Je ſuis, donc il eſt une CAUSE E'TERNELLE de mon exiſtence. Voilà toute la ſuite des conſéquences néceſſaires qu'il m'eſt permis de tirer. Je ne puis conclure de mon exiſtence à celle des autres Hommes, parce que tout ce que j'éprouve, & que je pourrois leur attribuer comme à la Cauſe qui le produit, peut dépendre uniquement de l'action de DIEU ſur

moi. La ſuppoſition de l'exiſtence des autres Eſprits eſt donc purement gratuite. Et comment converſerions-nous avec des Eſprits qui ſont nos ſemblables ?

CHAPITRE XXXIV.

Réflexions ſur la diverſité des opinions des Philoſophes touchant la nature de notre Etre.

REMARQUONS ici en paſſant la variété & la ſingularité des opinions des Philoſophes ſur la nature de notre Etre. Je ne parle point de l'Antiquité qui croyoit l'Ame humaine un Composé d'atomes, un Feu, un Air ſubtil, une Émanation ou un Souffle de la DIVINITÉ. On ne s'imagine plus qu'en ſubtiliſant la Matiere on la ſpiritualiſe. On ne ſait plus ce que c'eſt qu'une E'manation ou un Souffle de la DIVINITÉ. Je ne veux donc parler que des Philoſophes mordernes. Les uns, fondés ſur ce que nous ne connoiſſons pas la nature intime des Subſtances, ont cru que la Matiere pouvoit penſer, & ont tout matérialiſé. D'autres, confondant la Penſée avec l'occaſion de la Penſée, ont nié que la Matiere exiſtât, & ont tout

ſpiritualiſé. D'autres, évitant ſagement ces deux extrêmes, ont admis l'exiſtence de la Matiere & celle des Eſprits. Ils ont uni des Subſtances matérielles à des Subſtances ſpirituelles : ils en ont formé des Etres *mixtes*, au rang deſquels ils nous ont placés. A la vérité, ils ne ſe ſont pas accordés ſur la maniere de cette Union : mais ſi les hypotheſes qu'ils ont imaginées ſur ce ſujet ténébreux ne ſont au fond que des rêves philoſophiques, il faut convenir qu'ils ont rêvé d'une maniere digne de leur ſiecle.

CHAPITRE XXXV.

De la ſimplicité ou de l'immatérialité de l'Ame.

NOUS penſons, nous voulons, nous agiſſons.

Nous avons des idées ou des repréſentations des Choſes. Nous comparons ces idées entr'elles : nous jugeons de leur convenance ou de leur oppoſition. Nous poſons des principes ; nous en tirons des conſéquences. Ces conſéquences nous conduiſent à d'autres conſéquences. Sur celles-ci nous établiſſons de nouveaux principes. Nous combinons nos idées de mille manieres

différentes : nous en compofons des tableaux de tout genre. S'éloignent - elles ? nous les retenons : ont elles difparu ? nous les rappellons. Nous enchaînons le paffé avec le préfent ; nous portons nos regards dans l'avenir. Nous parcourons la Terre ; nous nous élançons dans les Cieux ; nous volons de Planetes en Planetes avec la rapidité de l'éclair.

Le plaifir, la convenance ou la néceffité nous font defirer la poffeffion de certains Objets. Des fentimens contraires nous éloignent d'autres Objets. Sollicités à embraffer les uns, perfuadés de fuir ou de négliger les autres, nous nous déterminons en conféquence : nous commandons à nos membres ; ils exécutent. Enfin, nous fommes confciens de toutes ces Chofes : nous fentons que c'eft en nous, dans notre Moi qu'elles fe paffent.

Si ces Facultés admirables que nous découvrons au-dedans de nous faifoient partie de l'Effence corporelle ; fi elles dérivoient immédiatement de cette Effence, nous les obferverions dans tous les Corps, comme nous y obfervons l'Etendue, la Solidité, la Divifibilité, &c.

Puis donc que ces Facultés n'exiftent que

dans certains Corps, elles ne ſont point des Attributs du Corps, mais de ſimples modes.

Or, le mode a un rapport fondamental avec l'Eſſence; il découle néceſſairement de quelque Attribut eſſentiel. Nous ne voyons dans le Corps aucune modification qui ne tienne à quelqu'un des Attributs que nous lui connoiſſons. Nous pouvons déterminer, en quelque ſorte, l'origine ou la génération de chaque mode.

Si donc la Penſée, la Volonté, la Liberté ſont des modifications du Corps, ce ſont des modifications abſolument indépendantes des Attributs par leſquels il nous eſt connu. Il y a plus; ce ſont des modifications que nous ne pouvons concilier avec ces Attributs. Ceci mérite toute notre attention.

Lorsque nous jettons les yeux ſur un Païſage nous voyons à la fois & ſans confuſion un grand nombre d'Objets. Nous voyons ces Objets, non ſeulement comme compoſant un Tout, un même Tableau, mais encore comme ſéparés & diſtincts les uns des autres. Nous découvrons dans la même perſpective différens points, dans ces points différens objets, dans ces objets différentes parties.

Si ce qui eſt en nous qui apperçoit a de l'étendue, il faut néceſſairement concevoir dans cette étendue, autant de points affectés qu'il y a d'objets apperçus dans le Païſage. Reréſentez-vous l'image qui s'en peint ſur la rétine: chaque point de cette image eſt une perception. Mais ces perceptions exiſtent toutes à part: elles ne ſont que différentes parties d'une même étendue. Comment donc arrive-t-il que nous voyons à la fois, en même tems, d'un ſeul coup-d'œil tous les objets que ces perceptions repréſentent? Elles ſe réuniſſent en un point: mais ſi elles ſe réuniſſent en un point, elles s'y confondent, & ſi elles s'y confondent, comment voyons-nous les objets ſéparés les uns des autres?

Ce n'eſt pas tout: comment s'opere la *Conſcience* de ces perceptions? où réſide le *Moi* qui apperçoit, qui ſent? dans un autre point de l'étendue penſante: mais comment ce point peut-il être lié avec ceux qui forment les perceptions & en être pourtant diſtinct? Je ne dis pas aſſez; comment ce point peut-il répondre en même tems & à chaque perception particuliere & au Total de ces perceptions, ſans pourtant ſe confondre avec elles ni de l'une ni de l'autre maniere?

Une

Une autre difficulté se présente : l'Etendue pensante qui n'est affectée que d'une seule idée l'est en entier ou en partie : si elle l'est en entier, comment de nouvelles idées viennent-elles se loger avec la premiere ? celle-ci se resserre-t-elle ? ou l'Étendue pensante augmente-t-elle ? mais qui pourra digérer l'une ou l'autre de ces suppositions ? qui pourra concevoir une idée qui se réduit à la moitié, au quart de son étendue ? qui pourra admettre une Substance pensante qui se contracte & se dilate ? Si, au contraire, la perception n'affecte le Sujet pensant que dans une partie de son étendue, ce Sujet est à la fois pensant & non pensant.

Les difficultés, je pourrois dire les contradictions, se multiplient ici à chaque pas. Les Objets extérieurs ne peuvent agir sur le Corps pensant que par l'impulsion ; à moins qu'on ne veuille renouveller les Qualités occultes des Anciens & préférer les notions les plus chimériques, aux notions les plus certaines. Les perceptions ne sont donc que les mouvemens qui s'excitent dans la Substance pensante. Nous devons donc raisonner sur les perceptions comme nous raisonnons sur tous les Corps en mouvement. Il faudra dire qu'une pensée a tant

de degrés de viteſſe, tant de degrés de maſſe, telle ou telle direction.

L'EXTREME diſſonnance de ces expreſſions n'eſt cependant pas ce qui fait ici la principale difficulté. Lorſque nous avons à la fois pluſieurs perceptions, il s'excite dans la Partie de notre Cerveau qui eſt le Siege de la Penſée divers mouvemens qui ſont ces perceptions. Pour avoir le ſentiment de ces perceptions, & comme diſtinctes les unes des autres, & comme formant un Tout, il eſt néceſſaire que ces mouvemens aillent ſe communiquer à un point commun de la Subſtance penſante. Ce point ſe trouvera ainſi dans le cas d'un Corps qui eſt preſſé par pluſieurs Forces agiſſantes en ſens différens: il ſe prêtera à l'impreſſion de toutes ces Forces à proportion du degré d'intenſité. Son mouvement deviendra un mouvement compoſé; il ſera le produit de toutes ces Forces & ne ſera aucune de ces Forces en particulier. Comment donc un tel mouvement pourra-t il repréſenter les perceptions comme diſtinctes les unes des autres?

LA difficulté paroîtra encore plus forte ſi l'on fait attention au nombre prodigieux de perceptions différentes que nous avons en même

tems par le ſeul Sens de la Vue. Et que ſeroit-ce ſi l'on admettoit que nous pouvons voir, toucher, ouïr, ſentir, goûter dans le même inſtant indiviſible!

Resserrons ces divers raiſonnemens. Si la Faculté de penſer réſide dans une certaine Partie de notre Cerveau, il y a en nous autant de Moi qu'il y a de points dans cette Partie qui peuvent devenir le ſiege d'une perception. La perception eſt inſéparable du ſentiment de la perception: une perception qui n'eſt point apperçue n'eſt point une perception. Le ſentiment d'une perception n'eſt que l'Etre penſant exiſtant d'une certaine maniere. Il y a donc en nous autant d'Etres penſans qu'il y a de points qui apperçoivent.

Mais nous n'appercevons pas ſeulement; nous voulons, & le Vouloir eſt un mouvement qui s'excite dans un autre point de l'E'tendue penſante. Le Moi qui veut n'eſt donc pas le Moi qui apperçoit.

En vain pour ſatisfaire à ce que nous ſentons intérieurement, entreprendrons-nous de réunir les perceptions & les volitions en un point: ce point eſt un composé de parties, &

ces parties ſont eſſentiellement diſtinctes les unes des autres.

La Force d'inertie n'eſt pas moins oppoſée à la Liberté que l'Étendue & le Mouvement le ſont à l'Entendement & à la Volonté.

Le Corps eſt de ſa nature indifférent au mouvement & au repos : il fait également effort pour conſerver l'un ou l'autre de ces deux états : il tend également à retenir quelque degré de mouvement que ce ſoit ou quelque direction que ce ſoit : s'il change d'état, ce changement eſt l'effet d'une Force extérieure qui agit ſur lui.

Le Principe de nos déterminations paroît être d'une toute autre nature. Nous ſentons en nous une Force toujours agiſſante, qui s'exerce par elle-même, & dont les effets ſe diverſifient preſque à l'infini.

Nous ſentons que nous pouvons commencer une action, la continuer, la ſuſpendre & la reprendre par intervalles, & déterminer à notre gré la durée de ces intervalles. Nous ſentons que nous pouvons rappeller une certaine idée, la conſidérer avec plus ou moins d'attention ou pendant un tems plus ou moins long, la

comparer à une autre idée, prononcer ou suspendre notre jugement sur leur convenance ou leur opposition. Nous sentons que nous pouvons passer subitement d'une perception à une autre perception, d'une étude à une autre étude, d'un exercice à un autre exercice sans qu'il y ait entre ces choses aucun rapport qui les lie. En un mot, nous sentons que nous ne sommes point nécessités à embrasser une certaine détermination, plutôt que toute autre à marcher plus ou moins vîte ou à nous arrêter, à suivre une route & non pas une autre.



CHAPITRE XXXVI.

Continuation du même ſujet.

Réponſe à quelques objections.

MAIS, dira-t-on, il eſt dans la Matiere des Forces dont nous ne connoiſſons ni la nature ni l'origine. Nous ignorons abſolument comment la Force d'inertie, le mouvement, la Peſanteur conviennent au Corps. Nous ne ſavons point, & nous ne le ſaurons, ſans doute, que dans une autre Vie, comment le mouvement ſe communique & ſe conſerve, & s'il eſt un Etre phyſique ou un Etre métaphyſique. N'en ſeroit-il donc point de même de la Force de penſer & de celle d'agir; ces Forces ne ſeroient-elles point dans la Matiere ſans que nous ſuſſions comment elles y ſont?

IL eſt vrai que nous ſommes dans la plus profonde ignorance ſur la nature du Mouvement & ſur celle des autres Forces qui exiſtent dans la Matiere. Il eſt vrai que nous ne ſavons point comment la Force d'inertie s'unit à l'Etendue & à la Solidité pour former l'Eſſence du

Corps ; tout comme nous ignorons la maniere dont l'E'tendue & la Solidité s'unissent ensemble.

Il est vrai encore que le Mouvement pourroit n'ètre point un Etre physique. Mais, quoiqu'il faille convenir de tout cela, il ne s'ensuit point du tout qu'il en soit de la Force de penser & de celle d'agir comme il en est des Forces dont nous venons de parler. Ces Forces ont des rapports certains & constans avec les Qualités de la Matiere. La Force d'inertie est toujours proportionnelle à la quantité des parties: elle ne peut diminuer ni augmenter dans le même sujet : elle agit en tout sens & en tout lieu. La Pesanteur suit aussi la raison des masses; elle suit encore celle des distances ; mais elle n'agit point horisontalement. Le Mouvement se mesure & se compare : nous prédisons à coup sûr ce qui doit arriver dans le choc de deux Corps, soit de même nature soit de nature différente : nous déterminons de même la direction que prendra un Corps poussé par différentes Forces, &c. La Pensée & la Liberté ne nous offrent rien de semblable. Non seulement nous ne voyons pas la moindre relation entre ces Facultés & les Propriétés du Corps, mais tout ce que nous pouvons affirmer de celles-ci nous pouvons le nier de celles-là.

On insiste, & on objecte en second lieu, que nous ne connoissons que l'Essence *nominale* du Corps; d'où l'on infere qu'il peut y avoir dans l'Essence *réelle* un Principe, à nous inconnu, de la Pensée & de la Liberté.

Réponse: les Attributs qui constituent l'Essence nominale du Corps ont leur fondement dans l'Essence réelle. Ils sont les rapports nécessaires sous lesquels le Corps se montre à nous. D'autres Intelligences le voient sous d'autres rapports; & tous ces rapports sont réels. Mais, quel que soit leur fondement, quels que soient le nombre & la nature des Attributs du Corps qui nous sont inconnus, il demeure toujours incontestable que ces Attributs ne peuvent être le moins du monde opposés à ceux que nous connoissons. La Pensée & la Liberté ne découlent donc pas des Attributs du Corps qui nous sont inconnus.

On fait un dernier effort, & on objecte en troisieme lieu, que c'est borner la Puissance Divine que d'oser soutenir qu'Elle ne peut pas donner au Corps la Faculté de penser.

Réponse: on ne borne point la Puissance Divine en avançant qu'Elle ne peut changer

la nature des Chofes. Si l'Effence du Corps eft telle qu'elle foit incompatible avec la Penfée, DIEU ne fauroit lui accorder cette Faculté fans détruire fon Effence.

C'EST ainfi que nous fommes conduits à chercher hors du Corps le Principe de nos Facultés. Ce Principe actif, fimple, un, immatériel eft l'*Ame humaine* unie à un Corps organifé.

L'ESSENCE réelle de l'Ame nous eft auffi inconnue que celle du Corps. Nous ne connoiffons l'Ame que par fes Facultés; comme nous ne connoiffons le Corps que par fes Attributs. Ce que l'E'tendue, la Solidité & la Force d'inertie font au Corps, l'Entendement, la Volonté & la Liberté le font à l'Ame. Autrefois on cherchoit ce que les Chofes font en elles-mêmes, & on difoit orgueilleufement de favantes fottifes. Aujourd'hui on cherche ce que les Chofes font par rapport à nous, & on dit modeftement de grandes vérités.

NOUS fommes donc formés de deux Subftances qui, fans avoir entr'elles rien de commun, agiffent pourtant ou paroiffent agir réciproquement l'une fur l'autre; & ce compofé eft un des plus furprenans, & des plus impénétrables de la Création.

CHAPITRE XXXVII.

De la queſtion ſi l'Ame eſt purement paſſive lorſqu'elle apperçoit ou qu'elle ſent.

CETTE queſtion me paroît ſe réduire à celles-ci: conçoit-on de l'action où il n'y a point du tout de réaction? quelle idée peut-on ſe faire de l'impreſſion d'un Etre actif ſur un Etre abſolument paſſif? Mais l'Ame ne réagit pas ſur le Corps comme un Corps réagit ſur un autre Corps. A l'occaſion des mouvemens du Cerveau l'Activité de l'Ame ſe déploie d'une certaine maniere, & l'effet qui en réſulte néceſſairement eſt la formation de l'idée ou de la ſenſation. Comment s'opere cette formation? arrêtons-nous ici, une épaiſſe nuit nous enveloppe: nous touchons à l'abîme de l'Union.



CHAPITRE XXXVIII.

Examen de la question si l'Ame a plusieurs idées présentes à la fois ou dans le même instant indivisible.

J'AI supposé que l'Ame a plusieurs idées présentes à la fois ; qu'elle excite dans le même instant indivisible plusieurs mouvemens différens. Cette supposition ne répugne-t-elle point à la simplicité de l'Ame & à la maniere dont elle acquiert des idées & dont elle les met au jour ? En effet, une idée est une modification de l'Ame & cette modification n'est que l'Ame elle-même existant dans un certain état. Conçoit-on que l'Ame puisse subir à la fois plusieurs modifications différentes, éprouver dans le même instant plusieurs sentimens contraires ? Les moyens par lesquels l'Ame acquiert des idées & ceux par lesquels elle les manifeste prouvent, non la simultanéité des idées, mais leur succession. Ces moyens sont des mots, des images, des mouvemens qui ne sauroient être prononcés ou excités à la fois, mais qui ne peuvent se succéder dans l'Ame avec une rapidité équivalente à la simultanéité. D'ailleurs, l'Ame a le sentiment de

toutes ses modifications ; elle reconnoît que l'une n'est pas l'autre. Les jugemens qu'elle porte sur ces idées ou sur les diverses sensations qu'elle éprouve se réduiroient-ils donc au simple sentiment du passage d'une modification à une autre modification ? Ainsi quand l'Ame passe de la modification représentée par le terme de *meurtre* à la modification réprésentée par le terme de *crime*, elle sent qu'elle n'a presque pas changé d'état, d'où elle infere le rapport des deux modifications, ce qui forme un jugement affirmatif. Le contraire a lieu dans les jugemens négatifs. Et comme il n'est point de modification qui ne tienne à d'autres modifications par des rapports naturels, la modification actuelle réveille à l'instant toutes celles avec lesquelles elle est enchaînée : la modification de meurtre réveille la modification de *crime*; la modification de crime excite celle de *juste défense*, &c.

Je ne fais ici qu'indiquer les principes généraux d'une hypothese ingénieuse. Analysons cette hypothese, & tâchons de démontrer que l'Ame a nécessairement plusieurs idées présentes à la fois.

La décision de cette question, l'Ame n'a-t-elle qu'une seule idée présente à la fois ou

en peut-elle avoir plusieurs? me semble dépendre du sens qu'on attache à ces deux mots *une* & *présente.*

Nos idées étant ou simples ou composées, à parler exactement, il n'y a que les premieres qui soient unes. Toute idée composée est l'assemblage de plusieurs autres. Ainsi, quand on a une idée composée, on a plusieurs idées à la fois. Quand je vois une boule d'or ou quand je pense à cette boule, j'ai en même tems l'idée de sa rondeur & celle de sa couleur.

Ces idées ne sont pas successives dans l'Ame. Je ne pense pas d'abord à la rondeur, puis à la couleur : car je ne saurois penser à une boule que mon imagination ne lui prête quelque couleur. L'idée de la rondeur sans couleur est une idée abstraite qu'on n'acquiert que par quelque effort d'Esprit, & que peut-être le commun des Hommes ne se forme jamais par cette abstraction que les Philosophes supposent.

Une idée composée renferme plusieurs jugemens. Quand je pense à la Terre, je me figure un grand Globe composé de Terres & de Mers, couvert d'Habitans, &c, & j'ai par là même une image de toutes ces Propositions, la Terre est

ronde, la Terre est habitée, la Terre est composée de Mers, d'Isles & de Continens, &c. C'est ce que les Scholastiques appelloient *Thema complexum propositionis.* En ce sens, tout ce qui occupe à chaque instant un Esprit n'est qu'une idée; mais fort composée ou, si l'on veut, une grande multitude d'idées.

On ne sauroit expliquer les jugemens par le sentiment du passage d'une modification à une autre : 1°. parce que le jugement affirmatif n'est pas toujours la perception de l'identité de deux idées ; le nombre des propositions identiques étant fort petit ; mais la perception que toutes les idées partielles de l'Attribut sont comprises dans l'idée du Sujet : 2°. parce que le jugement négatif n'est pas non plus la perception que deux idées n'ont rien de commun, mais la connoissance qu'il y a dans l'Attribut quelque idée qui n'est pas comprise dans celle du Sujet : 3°. parce que pour s'appercevoir qu'on passe d'une idée à une autre, il faut, quand on a la suivante, conserver quelque sentiment de la précédente. Sans cela, on ne sauroit dire si on a changé d'idée, ou si on a conservé la premiere. Pour m'appercevoir qu'on ne me tient *plus* la main, il faut me rappeller & me représenter qu'on me la tenoit un mo-

ment auparavant : autrement je pourrois bien m'appercevoir qu'on ne me tient *pas* la main, mais non qu'on ne me la tient *plus*.

Ainsi, pour ſavoir ſi en penſant à *meurtre* je ſuis modifié de la même maniere qu'en penſant à *crime*, il faut que j'aie eu deux modifications enſemble : car comment ſavoir qu'elles ſont les mêmes ou différentes, ſi lorſque j'ai l'une, je n'ai pas l'autre ? non plus que je ne pourrois dire qu'un Portrait reſſemble à ſon Original, ſi on ſuppoſe qu'en voyant le Portrait il ne me reſte plus d'idée de l'Original, & qu'en jettant les yeux ſur l'Original je perds totalement l'idée du Portrait.

Si l'on réfléchit ſur la Mémoire, on ſe perſuadera facilement que toute idée qui eſt une fois entrée dans le Cerveau, s'y conſerve toujours, quoiqu'avec plus ou moins de diſtinction, enſorte que le Cerveau ou, ſi l'on veut, l'Eſprit d'un Homme d'un certain âge & d'une certaine éducation, eſt l'aſſemblage ou le réſervoir d'un nombre prodigieux d'idées, qu'on pourroit nommer une idée prodigieuſement complexe.

En effet, ſi l'idée du Roi de France étoit

abſolument hors de mon Eſprit lorſque je crois n'y point penſer, elle me ſeroit auſſi étrangere que celle du Roi de Siam. Ainſi, quand je viendrois à voir ces deux Princes, je ſerois affecté de l'idée de l'un, comme de l'idée de l'autre : au lieu qu'il eſt ſûr que je reconnoîtrois fort bien l'idée du Roi de France pour une idée que j'ai eue & celle du Roi de Siam pour une idée que je n'ai jamais eue.

Lors donc que je dis que je ne penſe pas au Roi de France ou que ſon idée ne m'eſt pas préſente à l'Eſprit, cela veut dire ſeulement que j'y penſe ſi foiblement que je n'en ai pas ce ſentiment diſtinct qu'on appelle *conſcience*; que cette idée eſt, dans ce moment là, offuſquée, pour ainſi dire, par d'autres idées plus vives, plus fortes, de ſorte que je ne l'apperçois pas aſſez pour me dire à moi-même, dans ce moment, je penſe au Roi de France.

Cette Faculté de rendre une idée que nous avons, aſſez vive pour qu'elle ſe diſtingue des autres que nous avons auſſi, ſe nomme l'*Attention*. Et l'uſage fondé ſur ce que nous ne penſons guere qu'à ce qui nous frappe vivement, veut qu'on diſe qu'une idée n'eſt préſente

ſente à l'Eſprit, que quand on lui donne attention.

L'ATTENTION eſt plus ou moins forte ; elle a ſes degrés qui ſont infinis. Si donc on demandoit à combien d'idées nous pouvons faire attention à la fois ? cette queſtion ne ſauroit avoir de réponſe : 1°. parce qu'elle n'exprime pas le degré d'attention dont on veut parler : 2°. parce qu'il y a des Eſprits capables d'une plus grande attention les uns que les autres.

PRENONS un exemple du Sens de la Vue : je jette les yeux ſur un Païſage, & ſi je les tiens fixés ſur un point ou ſur un Objet, il eſt vu plus diſtinctement que les autres : ceux qui en ſont à une petite diſtance ſe voient encore avec aſſez de diſtinction, mais elle diminue pour les objets qui s'éloignent du centre du Tableau, & n'eſt plus que confuſion pour ceux dont la diſtance eſt de 45 degrés : les Opticiens, fondés ſur l'expérience, diſent que l'étendue d'un coup d'œil eſt bornée à l'angle droit. J'ai donc à la fois l'idée de quantité d'objets, mais avec une dégradation de clarté ou de netteté plus aiſée à concevoir qu'à exprimer.

Il en eſt de même de la vue de l'Eſprit. Une démonſtration contient une ſuite de propoſitions qu'on doit avoir préſentes à l'Eſprit toutes la fois, mais non pas avec une égale diſtinction. L'Ame parcourt cette ſuite, comme l'œil parcourt le Païſage, fixant ſa plus grande attention ſucceſſivement aux différentes parties de la démonſtration, & ainſi elle s'aſſure par dégrés de la certitude de chaque conſéquence. Mais dans le moment qu'elle s'occupe le plus d'une d'entr'elles, elle doit avoir un ſentiment, moins diſtinct à la vérité, de toutes les précédentes. Cela ſe remarque ſur-tout lorſqu'on trouve par ſoi-même la démonſtration; ſans cela on n'y viendroit que par hazard ou après un nombre infini de tentatives inutiles. Quiconque ſe rendra attentif à ce qui ſe paſſe au dedans de lui, lorſqu'il cherche une démonſtration, verra qu'il ne perd jamais entierement de vue la conſéquence finale à laquelle il veut arriver & qu'il l'a toujours eue préſente à l'Eſprit dès les premiers pas qu'il a faits.

J'ai ſouvent cherché à connoître combien d'idées je puis avoir à la fois avec aſſez de diſtinction pour pouvoir l'appeller *conſcience* ou *apperception.* Je trouve à cet égard aſſez de variété, mais en général ce nombre ne paſſe pas

cinq ou ſix. Je tâche, par exemple, à me repréſenter une figure de cinq ou ſix côtés ou ſimplement cinq ou ſix points : je vois que j'en imagine diſtinctement cinq : j'ai peine à aller à ſix. Il eſt pourtant vrai qu'une poſition réguliere de ces lignes ou de ces points ſoulage beaucoup l'Imagination & l'aide à aller plus loin.

L'AME a ſi eſſentiellement pluſieurs idées préſentes à la fois, que c'eſt du ſentiment des rapports de ſon état préſent avec ſes états antécédens que découle la Perſonnalité.

AU reſte; loin que la multitude d'idées que l'Ame peut avoir à la fois forme une difficulté contre ſa ſimplicité, elle la prouve, au contraire, avec bien de la force, comme je l'ai fait voir dans les Chap. XXXV & XXXVI. LEIBNITZ dit que la perception eſt la repréſentation de la multitude dans l'unité, définition plus vraie que claire.

JE ne voudrois pas dire que l'Ame eſt modifiée de pluſieurs manieres différentes à la fois, mais que ſa modification eſt complexe & renferme pluſieurs déterminations à la fois, à peu près comme le Feu eſt en même tems

chaud & lumineux, comme un mouvement eſt enſemble uniforme, vîte, horizontal, d'Orient en Occident, comme un ſon eſt tout à la fois grave, fort, doux & plein.

CHAPITRE XXXIX.

Des mouvemens qui paroiſſent purement machinaux & qui dépendent néanmoins du bon plaiſir de l'Ame.

LES mouvemens qui paroiſſent purement machinaux le ſont-ils en effet? Si nous conſultons là-deſſus l'expérience elle nous offrira une foule de faits qui ſembleront décider affirmativement cette queſtion. Combien d'actions que nous faiſons, pour ainſi dire, machinalement, ſans la moindre apparence d'attention, de réflexion! Notre condition préſente eſt même telle que le nombre de ces actions machinales ſurpaſſe celui des actions réfléchies. Nous marchons, nous mangeons, nous écrivons, nous jouons ſans penſer aux mouvemens des jambes, des mâchoires, des mains, des doigts. Ce mouvement ſi naturel, mais ſi admirable, par lequel nous écartons le bras droit quand le Corps

penche du côté gauche, ne le faiſons-nous pas ſans nous en appercevoir? N'en eſt-il pas de même du mouvement par lequel nous fermons l'œil à l'approche imprévue d'un Objet? Combien de mouvemens très-compaſſés, très-ordonnés, très-variés tout enſemble un Muſicien, un Danſeur, un Voltigeur n'exécutent-ils pas ſans réflexion! Que n'aurions-nous point à dire de tant de diſtractions qui ſurprennent? Combien de MÉNALQUES qu'on diroit n'être que des Automates ſpirituels! Que ne nous fourniroient point les Somnambules, plus Automates encore? Que ne puiſerions-nous point dans les ſonges? Nous lions en dormant de longues converſations: nous adreſſons des queſtions; on nous répond; & nous ne nous appercevons point que c'eſt nous qui dictons les réponſes. Que dis-je! nous parlons, nous raiſonnons, nous méditons dans la veille ſans réfléchir le moins du monde à tout cela. Bien plus encore; il eſt des mouvemens que nous ſommes tellement appellés à faire machinalement, que ſi nous nous aviſons de vouloir y apporter quelque attention, nous les exécutons mal, & même nous ne les exécutons point du tout. Si on cherche ſur le Violon un air qu'on a ſu, mais qu'on a oublié en grande partie, on le trouvera plus promp-

tememt en laiſſant aller ſans réflexion les doigts ſur l'Inſtrument qu'en y donnant beaucoup d'attention.

Cependant, il eſt certain que toutes les actions que nous venons d'indiquer ſont volontaires dans leur origine. Toutes reconnoiſſent l'Ame pour Principe. C'eſt elle qui, ſelon qu'elle eſt déterminée par le plaiſir, le beſoin, la convenance ou par quelque autre motif diſtinct ou confus, imprime au Corps différens mouvemens appropriés à chaque circonſtance. Nous ne marchons, nous ne mangeons, nous ne jouons qu'en vertu de la volonté que nous avons de faire ces choſes. Les organes qui les exécutent ne continuent à ſe mouvoir qu'autant de tems que cette volonté demeure la même. Vient-elle à changer? les mouvemens des organes changent pareillement. Le ſommeil ne détruit point les Facultés de l'Ame; il ne fait qu'en modifier plus ou moins l'exercice. L'Ame ne veut pas moins en ſonge que dans la veille; elle ne deſire pas moins de perſévérer dans un certain état ou d'en ſortir.

Mais, lorſque l'Ame imprime au Corps une ſuite déterminée de mouvemens, n'intervient-il pour la produire qu'une ſeule volonté, pour

ainſi dire, générale; ou chaque mouvement eſt-il l'effet d'une volonté particuliere, d'un Acte ſpécial de l'Ame? Lorſqu'un Muſicien joue un air ſa liberté ne s'exerce-t-elle que dans le choix de cet air; ou préſide-t-elle à la formation de chaque note? Voilà préciſément le nœud de la queſtion. Tâchons de le délier.

Un Philoſophe abîmé dans une profonde méditation enfile un ſentier long & tortueux. Ce ſentier le conduit à un Bois; le Bois à une Prairie. Il les parcourt: un obſtacle ſe préſente; il ſe détourne. Il hâte, retarde, interrompt ſa marche ſuivant que les circonſtances l'exigent. Il regagne le ſentier; rentre chez lui, & n'a rien vu: encore moins ſon Ame s'eſt-elle apperçue des divers mouvemens qu'elle a imprimés à ſon Corps. Cependant, qui pourroit nier qu'elle n'en ait été la Cauſe immédiate? Comment admettre ſans la plus grande abſurdité, que le Corps, une fois déterminé à ſe mouvoir, ait décrit ſeul toute cette longue courbe? Quel méchaniſme a pu changer tout-à-coup ſa direction à la rencontre d'un obſtacle & le ramener dans le bon chemin? Prenons y garde; ce n'eſt point ici un de ces phénomenes de l'Habitude, qu'on pourroit entreprendre d'expliquer par la ſucceſſion réitérée des mêmes

mouvemens. Il s'agit d'une ſuite toute nouvelle de mouvemens communiquée à la Machine. Dans une ſemblable ſuite les mouvemens ſubſéquens ne ſont point déterminés par les mouvemens antécédens. Le premier pas n'eſt point cauſe néceſſaire du ſecond, le ſecond du troiſieme, &c. Il faut que le Principe ſoi-mouvant détermine & dirige chaque mouvement en conſéquence de certaines impreſſions. L'Ame agit donc ſans ſavoir qu'elle agit? ne précipitons point notre jugement.

Notre Philoſophe s'eſt promené & n'a rien vu, avons-nous dit : cela eſt-il exactement vrai? quoi! les Haies, les Arbres, la Verdure, les Pierres; les Ruiſſeaux, les Montagnes, le Ciel qui s'offroient à lui de toutes parts il ne les a point apperçus? tous ces Objets ont été par rapport à lui comme non exiſtans? ils ne l'ont pas été au moins par rapport à ſon Corps : l'œil n'a ceſſé d'en recevoir les impreſſions & de les tranſmettre au Cerveau. L'Ame n'auroit-elle ſenti aucune de ces impreſſions? Nous ſommes déja certains qu'elle a apperçu les Objets qui l'ont obligée de ſe détourner. Comment la vue de ces Objets a-t-elle produit cet effet? ç'a été enſuite du jugement que l'Ame a porté ſur la diſconvenance de cet

endroit de ſa promenade avec ſon bien-être. Elle avoit donc porté un jugement contraire ſur les endroits qui avoient précédé? elle a donc comparé ces endroits avec celui dont il s'agit? elle avoit donc apperçu les Objets qui bordoient ſa route & qui en faiſoient partie?

Que conclurons-nous de là? que l'Ame eſt affectée à la fois de perceptions vives & de perceptions foibles, & qu'elle proportionne ſon attention au degré de force ou d'intérêt de chacune. Les idées que la méditation fourniſſoit à notre Philoſophe pendant ſa promenade l'occupoient preſque tout entier : ſon attention y étoit concentrée. Les perceptions des Objets environnans n'ayant aucun rapport avec le ſujet de ſa méditation & n'apportant aucun changement à l'état actuel de l'Ame, ne faiſoient, pour ainſi dire, que gliſſer à ſa ſurface. L'Ame ne les diſtinguoit point les unes des autres; elles étoient toutes par rapport à elles au même niveau d'intenſité ou plutôt de foibleſſe. Il n'en a pas été de même des perceptions des Objets qui faiſoient obſtacle : ces perceptions touchant au bien-être de l'Individu, ont fait ſur l'Ame une impreſſion un peu plus ſenſible; elles ont ſailli au-deſſus des perceptions des autres Objets; l'attention que

l'Ame donnoit à ſes réflexions en a été un peu partagée : l'effet néceſſaire de ce partage a été de changer la direction du mouvement de la Machine.

C'EST ainſi qu'en liſant, nous ne ſommes frappés que du ſens des mots, & preſque point des lettres qui les compoſent. Nous avons pourtant la perception de celles-ci; puiſque de cette perception dépendent néceſſairement & la perception des mots & celle des idées qui leur ſont attachées. Mais la perception des lettres eſt de la claſſe des perceptions foibles, & la perception des idées attachées aux mots eſt de la claſſe des perceptions vives. La perception des lettres devient une perception vive lorſqu'il ſe rencontre dans un mot une lettre mal conformée ou hors de ſa place. Ce défaut ou ce dérangement donne à cette lettre une ſorte de relief qui la fait ſaillir au-deſſus des autres lettres du même mot.

IL n'eſt preſque point de momens dans notre exiſtence où nous n'ayions un grand nombre de perceptions foibles. Le ſeul état du Corps, ſa poſition, ſon attitude, la ſanté, la maladie, &c. en fourniſſent une multitude. Et quand on dit qu'on ne penſe à rien, c'eſt préciſément

alors qu'on n'eſt affecté que de ces idées foibles qui ne donnent aucun exercice à l'attention & qui laiſſent l'Ame dans une ſorte d'inaction ou de repos.

Un état de l'Ame oppoſé à celui dont nous parlons eſt l'état où elle ſe trouve lorſqu'elle ſe fixe ſur une même idée & qu'elle y concentre, pour ainſi dire, toutes ſes forces. Cette contention produit une eſpece d'inertie qui ne ceſſe que par la diminution des forces ou par le changement d'Objet.



CHAPITRE XL.

Continuation du même sujet.

Application de quelques principes à divers cas.

APPLIQUONS ces principes aux faits que nous avons indiqués. Nous reconnoîtrons qu'ils sont des preuves très-équivoques de cette proposition que l'Ame meut sans savoir qu'elle meut. En effet, le sentiment ou la perception que l'Ame a des mouvemens qu'elle communique à son Corps est par sa nature au rang des perceptions les plus foibles. L'état actuel de l'Homme le comportoit ainsi. Ses idées, je veux dire, les impressions qu'il reçoit du dehors par le ministere des Sens, les réflexions qu'il fait sur ces idées, leurs comparaisons, leur arranment étoient & devoient être le principal objet de son Attention. Cette Attention est une Force très-limitée, parce qu'elle réside dans un Sujet qui est fort borné. Le partage l'affoiblit, l'exercice la fatigue. Si elle se dirige vers un Objet particulier, c'est toujours en diminution de l'impression que les autres Objets font sur l'Ame. Mais tout a

été ſagement ordonné : l'Attention ſe proportionne à l'importance des Objets & aux rapports plus ou moins grands qu'ils ſoutiennent avec la conſervation ou le bien-être de l'Individu. Tant que les mouvemens du Corps ne ſe rapportent pas directement à cette double fin, l'Ame n'y fait aucune attention, parce qu'ils n'en exigent aucune. Elle n'a que le ſimple ſentiment de ces mouvemens, & ce ſentiment l'aſſure que ſon état demeure le même, qu'il ne change point en mal. Cela lui ſuffit. Tel eſt le cas d'un Homme qui ſe promene dans un chemin uni en ſuivant le fil d'une méditation. Rien ne détourne ſon Attention. Sa marche eſt facile, négligée, uniforme. S'il arrive qu'elle ſoit tantôt plus vîte, tantôt plus lente, quelquefois interrompue, ce n'eſt point l'effet de l'impreſſion des Objets extérieurs ſur ſon Ame, elle ne s'en occupe point & ne ſauroit s'en occuper : c'eſt l'effet de la ſucceſſion plus ou moins rapide des idées qui s'offrent dans l'intérieur. L'influence de ces idées ſur les mouvemens de la Machine avec leſquels elle n'ont aucun rapport, prouve que l'Ame agit à chaque inſtant pour produire ces mouvemens ; puiſqu'il n'y a que l'Ame qui puiſſe être affectée de ces idées.

Passons à un autre cas. Un danger imprévu vient tout-à-coup menacer le Corps : l'Activité de l'Ame se porte à l'inſtant de ce côté là : un mouvement intervient ; le Corps eſt préſervé. Tel eſt le cas de l'équilibre. Or, je dis que dans ce cas-là même l'Ame a le ſentiment de ſon action ; & je crois pouvoir le démontrer. Il eſt évident que l'Ame a le ſentiment du danger : elle ne peut avoir le ſentiment du danger ſans ſouhaiter de l'éviter : elle ne ſauroit ſouhaiter de l'éviter ſans agir en conſéquence : elle ne ſauroit agir en conſéquence ſans le ſentir, puiſque l'action eſt un moyen pour parvenir à une fin que l'Ame connoît & qu'elle deſire : le moyen eſt néceſſairement lié à la fin. Mais dans ces ſortes de cas, l'Ame voit, juge, & agit avec tant de promptitude, que tout cela ſe confond, & qu'il n'y a de diſtinct que le jeu de la Machine. Il faut y regarder de bien près & décompoſer cette ſenſation pour s'aſſurer du vrai. Mais l'Ame devoit-elle juger de ces ſenſations comme elle juge d'un Théoreme ou d'un Fait de Phyſique ?

Nous avons cité l'exemple d'un Muſicien comme un des plus propres à éclaircir la queſtion qui nous occupe : nous voyons à préſent ce qu'il faut penſer de cet exemple. Les Notes

ſont dans la Muſique ce que les mots ſont dans le diſcours. Le ton que repréſente une Note eſt l'idée attachée à un mot. L'Ame a la perception de l'un comme elle a la perception de l'autre. Elle ſait quelle corde & quel point de cette corde répond préciſément à tel ou tel ton. Elle connoît la valeur propre à chaque note & le coup d'Archet qui peut l'exprimer. C'eſt ſur cette connoiſſance qu'elle dirige les mouvemens des doigts, & ceux du poignet. L'Ame eſt donc auſſi conſciente de tous ces mouvemens qu'elle l'eſt des perceptions qui les déterminent. L'habitude en rendant ces mouvemens plus faciles, moins dépendans de l'attention, affoiblit, il eſt vrai, le ſentiment que l'Ame a que c'eſt elle-même qui les produit, mais elle ne le détruit pas. La perception des notes & le ſentiment des mouvemens qui les expriment ſont deux idées liées eſſentiellement l'une à l'autre & qui ſe confondent. Une idée eſt une modification de l'Ame ; & qu'eſt-ce autre choſe que cette modification ſinon l'Ame elle-même modifiée ou exiſtant d'une certaine maniere? Eſt-il un ſentiment qui doive être plus préſent à l'Ame que celui de ſa propre exiſtence? Mais l'exiſtence eſt néceſſairement déterminée dans tous ſes points : on n'exiſte point indéterminément : le ſentiment de ces

déterminations s'identifie donc avec celui de l'exiſtence ou plutôt ce n'eſt qu'un même ſentiment.

La diſtraction n'eſt pas toujours l'effet d'une profonde méditation; elle eſt plus ſouvent le fruit de la légéreté & de l'étourderie. Un diſtrait de cette eſpece n'a point l'uſage de l'Attention. Emporté par un torrent rapide d'idées frivoles, il eſt incapable de ſe fixer ſur quoi que ce ſoit. Le ſentiment tient lieu chez lui de notions, l'apparence, de la réalité. Il voit confuſément la premiere ſurface des choſes, & il ſe trompe toujours ſur le fond. Son Ame ſait qu'elle agit, & qu'elle agit en vue d'une certaine fin, mais elle ſe méprend ſans ceſſe ſur cette fin. L'action n'eſt preſque jamais d'accord avec la penſée. L'Ame veut un Objet, elle en prend un autre. Son inattention perpétuelle aux perceptions qu'elle reçoit du dehors affoiblit tellement en elle l'impreſſion de ces perceptions qu'elle les ſent à peine. Tout ſe confond à ſes yeux. Les Objets les plus diſſemblables s'identifient; les plus diſcordans ſe rapprochent. Il n'eſt point pour elle de nuances: les teintes les plus fortes lui échappent ou ne l'affectent que légérement.

Sans

Sans être livré à la méditation & sans être étourdi il n'est Personne qui n'ait en sa vie bien des distractions. Combien de fois n'arrive-t-il pas qu'on a sous les yeux des Objets de la présence desquels on ne paroît pas s'appercevoir ! Si pourtant on est acheminé à penser à ces Objets on s'en retracera l'idée dans un assez grand détail : preuve incontestable que la distraction ne détruit pas le sentiment des impressions qu'on reçoit du dehors & qu'elle ne fait que le rendre moins vif.

Le Somnambule n'est point un Automate. Tous ses mouvemens sont dirigés par une Ame qui voit très-clair : mais sa vue est toute intérieure : elle se porte uniquement sur les Objets que l'Imagination lui retrace avec autant de force que d'exactitude. La vivacité & la vérité de ces images, l'impossibilité où l'Ame se trouve par l'assoupissement des Sens de juger de ces perceptions intérieures par comparaison à celles du dehors, la jettent dans une illusion dont l'effet est nécessairement de lui persuader qu'elle veille. Elle agit donc conséquemment aux idées qui l'affectent si fortement : elle exécute en dormant ce qu'elle exécutoit en veillant. Elle imprime au Corps une suite de mouvemens qui correspond à celle que la vue des

Objets occaſionoit pendant la veille. Semblable au Pilote qui gouverne ſon Vaiſſeau ſur l'inſpection d'une Carte, l'Ame dirige ſon Corps ſur l'inſpection de la Peinture que l'Imagination lui offre. Et comme cette Peinture eſt d'une grande fidélité ; on obſerve dans les mouvemens la même régularité, la même juſteſſe, les mêmes fins, les mêmes rapports aux Objets extérieurs qu'on obſerveroit dans ceux d'un Homme qui feroit uſage de ſes Sens & qui ſe trouveroit placé dans les mêmes circonſtances. Si quelquefois l'Ame commet des mépriſes, c'eſt moins dans la direction des mouvemens que dans le choix des Objets ; c'eſt moins dans la fin que dans le moyen. Ordinairement ces mépriſes dérivent de l'inaction totale des Sens, qui ne permet pas à l'Ame de juger de la nature des Objets extérieurs & de leur diſconvenance au but ou à l'ordre des perceptions intérieures qui reglent ſes mouvemens. Mais quelquefois ces mépriſes ont une origine contraire : les Sens à demi aſſoupis font paſſer juſqu'à l'Ame des impreſſions foibles, qui ſe mêlent avec les perceptions du dedans & en troublent la ſuite & la liaiſon.

Tous les mouvemens qui demandent à être exécutés avec promptitude, ſont rallentis, trou-

blés ou interrompus lorſque l'Ame leur donne une certaine attention. C'eſt que l'attention devient alors diſtraction. L'Ame conſidere dans chaque mouvement plus de choſes qu'il n'en faut conſidérer. Cela la détourne de l'Objet principal, & lui fait manquer l'ordre ou la ſucceſſion préciſe des mouvemens. Si à cet excès d'attention ſe joint la crainte de mal réuſſir, le dérangement eſt extrême.

CHAPITRE XLI.

De la Faculté de ſentir & de celle de mouvoir. Que ces deux Facultés ſont très-diſtinctes l'une de l'autre.

SENTIR & agir ſont deux choſes diſtinctes. Avoir une multitude de perceptions confuſes à l'occaſion des mouvemens qu'un Objet excite dans le Cerveau, c'eſt *ſentir*. Imprimer au Cerveau de pareils mouvemens, c'eſt *agir*. Le mouvement qui occaſione un ſentiment n'eſt point ce ſentiment. Tout ſentiment eſt une idée ou une collection d'idées. Toute idée tient à la Faculté de connoître. Tout mouvement tient à la Faculté de mouvoir. La Faculté de vouloir ſup-

poſe néceſſairement la Faculté de connoître. On ne veut point ce qu'on ne connoît point. Mais la Faculté de vouloir ne ſuppoſe pas toujours la Faculté de mouvoir. On peut vouloir des choſes auxquelles la ſphere d'activité de l'Ame ne s'étend point. Prenons garde à ceci : l'Ame toujours préſente à elle-même, s'ignore elle-même. Elle agit à chaque inſtant ſur différentes Parties : elle exerce cette action le voulant & le ſachant ; & elle ne connoît point la maniere dont elle l'exerce. Elle eſt unie de la maniere la plus intime à toutes les Parties de ſon Corps, & elle n'a pas le moindre ſentiment de leur méchanique & de leur jeu. Seroit-ce donc heurter de front nos Connoiſſances certaines que d'avancer, que la Force motrice n'a été ſoumiſe à la direction de la Volonté que juſques à un certain point & relativement à un certain ordre de mouvemens ? y auroit-il de la contradiction à penſer que la Force motrice déploie ſon activité ſur certaines Parties en vertu d'une Loi ſecrete, qui la rend indépendante à cet égard de toute Volonté & de tout Sentiment ? Cela répugneroit-il davantage à notre maniere de concevoir, que n'y répugne l'Union de deux Subſtances qui n'ont entr'elles aucun rapport? non aſſurément. Mais, nous ſommes forcés par de bons raiſonnemens d'ad-

mettre cette Union ; & rien ne nous force d'admettre cette Loi ſecrete. Si cependant on aimoit à la réaliſer, comme l'ont fait quelques Philoſophes pour expliquer par là plus facilement tous les Phénomenes de l'E'conomie Animale, les Ames ſeroient dans les Corps organiſés ce que les poids, les reſſorts & les autres puiſſances ſont dans les Machines. Les Ames préſideroient aux mouvemens admirables de la digeſtion, de la circulation, des ſécrétions, de l'accroiſſement, des reproductions, &c. comme un Enfant préſide aux merveilles qu'enfante le Métier que ſa main ignorante fait mouvoir.

Je m'explique plus métaphyſiquement. Les Sens ſont l'origine de toute connoiſſance. Les idées les plus ſpirituelles ſortent des idées ſenſibles comme de leur matrice. Liée aux Sens par les nœuds les plus étroits, l'Ame ignoreroit pourtant à jamais leur exiſtence ſi l'action des Objets extérieurs ne venoit la lui découvrir. Elle ignoreroit de même la Faculté qu'elle a de mouvoir, ſi le plaiſir & la douleur ne l'en inſtruiſoient par le miniſtere des Sens. L'Ame ſent qu'elle meut ſon bras, par la réaction du bras ſur le cerveau. Cette réaction affectant quelqu'un des Sens, produit dans l'Ame un ſentiment, une idée. De cette idée ſenſible ou

directe l'Ame peut déduire avec le fecours du Langage les notions réfléchies d'Exiftence, de Sentiment, de Volonté, d'Activité, d'Organe, de Mouvement, de Corps, de Subftance, &c. Afin donc qu'un mouvement foit apperçu de l'Ame, il ne fuffit pas qu'elle l'exécute : ce mouvement n'eft point lui-même une idée; or, il n'y a qu'une idée qui puiffe être l'objet de la Faculté de fentir. Il ne peut devenir cet objet qu'autant qu'il eft réfléchi fur l'Organe du Sentiment. Mais les mouvemens qui operent les reproductions, l'accroiffement, les fécrétions, &c. ne réagiffent point fur le Siege du Sentiment, puifque l'Ame n'en a pas la moindre idée. Ils pourroient donc être l'effet de la Force motrice fans que l'Ame en eût le plus léger fentiment; la Force motrice différant autant de la Force repréfentatrice ou de la Faculté d'appercevoir, qu'un mouvement differe d'une perception.

Par une conféquence naturelle du même principe, l'Ame n'a point le fentiment de la méchanique & du jeu des Organes fur lefquels elle agit librement, par cela même qu'elle agit fur ces Organes. Cette action n'eft point une idée: c'eft un mouvement communiqué, un degré de Force tranfmis. Tout ce que l'Ame en connoît

& que l'expérience lui enſeigne, c'eſt le point du *Senſorium* vers lequel elle doit diriger ſon action.

L'ACTION des Sens ſur l'Ame ne ſauroit non plus lui donner le ſentiment de leur ſtructure & de leur maniere d'opérer. Dans l'ordre établi l'effet néceſſaire de cette action eſt la perception d'un Objet extérieur au Sens qui en rend à l'Ame les impreſſions. Ce n'eſt que par cette perception que l'action dont nous parlons affecte la Faculté de ſentir. Mais cette perception n'a rien de commun avec le mouvement qui en eſt la cauſe occaſionelle. Ce qu'un mot eſt à l'idée qu'il repréſente, ce mouvement l'eſt, pour ainſi dire, à la perception qu'il fait naître. Il eſt une eſpece de ſigne employé par le CRÉATEUR pour exciter dans l'Ame une certaine perception & pour n'y exciter que cette perception. Il ſeroit contradictoire à la nature & à la fin de ce ſigne qu'il excitât à la fois & de la même maniere deux perceptions qui non ſeulement n'auroient entr'elles aucun rapport, mais qui s'excluroient encore mutuellement. Comment le mouvement qui donneroit à l'Ame l'idée d'une couleur qui eſt une idée ſimple, lui donneroit-il en même tems & préciſément par la même voie l'idée très-compoſée de l'Organe & de ſon opération? Il faudroit à l'Ame un autre Sens qui

traduisît en perceptions, ſi je puis m'exprimer ainſi, cette méchanique & ce jeu.

C'EST encore par la même raiſon que l'Ame ne ſe connoît point elle-même. L'Ame ne connoît que par l'intervention des Sens. Les Sens n'ont de rapport qu'à ce qui tient au Corps: l'Ame n'eſt rien de ce qui tient au Corps.

CHAPITRE XLII.

De la Liberté en général.

CETTE Force motrice de l'Ame, cette Activité qu'elle exerce à ſon gré ſur ſes Organes eſt la *Liberté.*

LE Sentiment intérieur nous démontre que nous ſommes doués de cette Force, comme il nous démontre que nous ſommes doués de la Faculté de penſer. Nous ſentons que nous pouvons mouvoir la main ou le pied, conſidérer un Objet ou nous en éloigner, continuer une action ou la ſuſpendre. Prétendre infirmer cette déciſion du Sentiment, c'eſt renoncer à toute évidence, c'eſt dénaturer notre Etre.

Mais cette Force motrice de l'Ame est de sa nature *indéterminée* : c'est un simple Pouvoir d'agir. Comment ce Pouvoir est-il réduit en acte ?

CHAPITRE XLIII.

Des déterminations de la Liberté en général. De la Volonté & de l'Entendement. Des Affections.

La raison qui détermine l'Ame à agir est la vue du meilleur.

Le meilleur est ici tout ce que l'Ame juge être tel, soit qu'elle se trompe dans son jugement, soit qu'elle ne se trompe point. Le meilleur apparent a la même efficace que le meilleur réel : tout ce que l'Ame croit lui convenir la détermine.

La Faculté en vertu de laquelle l'Ame embrasse le meilleur est la Volonté.

L'Ame veut essentiellement le meilleur. L'indifférence au bien seroit une contradiction dans la Nature des Etres sentans.

Les idées que l'Ame a du meilleur ſont la regle des jugemens qu'elle forme ſur le meilleur.

La Faculté en vertu de laquelle l'Ame a des idées, compare ces idées entr'elles & voit leurs rapports & leurs oppoſitions, eſt l'Entendement.

Le Penchant naturel qui entraîne l'Ame vers certains Objets, qui la porte à rechercher certains plaiſirs eſt le principe général des Affections, & ce principe tire ſon origine du Tempérament, de l'Habitude, du Genre de vie, de l'Éducation.

Les idées & les Affections de l'Ame ſont donc la ſource de ſes déterminations.



CHAPITRE XLIV.

De la Liberté d'indifférence.

DANS la ſuppoſition qu'une Ame fût dégagée de ſon Corps & placée entre deux Objets qui lui paroîtroient parfaitement ſemblables, elle demeureroit en équilibre entre ces deux Objets, & ne pourroit ſe déterminer pour l'un plutôt que pour l'autre. Cette propoſition eſt facile à démontrer. Il n'eſt point d'effet ſans une raiſon capable de le produire. Quelle ſeroit ici la raiſon qui opéreroit la détermination de l'Ame ? Elle ne ſauroit être dans la nature des Objets propoſés, puiſqu'on les ſuppoſe parfaitement ſemblables. Elle ne ſauroit être non plus dans la nature de la Volonté, puiſque la Volonté ne s'exerce que ſur le meilleur, & qu'il n'eſt point ici de meilleur. Enfin, cette raiſon ne ſauroit être dans la nature de la Liberté, puiſque la Liberté n'eſt que le pouvoir d'agir & que ce pouvoir eſt indéterminé.

MAIS l'Ame eſt unie à un Corps : elle en éprouve à chaque inſtant les impreſſions ; quoique toutes ces impreſſions ne lui ſoient pas

également ſenſibles. De là il arrive aſſez ſouvent que l'Ame croit agir indifféremment, bien qu'elle ſoit mue par une raiſon; mais cette raiſon eſt alors dans une certaine diſpoſition du Corps dont l'Ame ne s'apperçoit pas clairement.

Enfin, dans les cas qu'on nomme d'*indifférence* l'Ame eſt dans une eſpece d'équilibre que la moindre Force ou la moindre raiſon eſt capable de rompre: & cette raiſon eſt ordinairement ſi petite que l'Ame n'en eſt pas affectée d'une maniere bien ſenſible. Je dis d'une maniere bien ſenſible, parce que je crois que l'Ame apperçoit toujours cette raiſon, mais plus ou moins diſtinctement, à proportion de l'attention que l'Ame apporte à la conſidérer. Quelques degrés de plus d'attention dans l'inſtant où l'Ame s'eſt déterminée auroient transformé ces raiſons ſourdes en raiſons diſtinctes: c'eſt ce que tout Homme qui penſe peut éprouver chaque jour.

De là découle une maxime importante: puiſque des raiſons ſourdes ſont capables de nous déterminer, & qu'elles peuvent devenir d'autant plus efficaces que nous nous en défions moins, il eſt d'un Homme ſage de ne ſouffrir

chez lui que le moins de ces raiſons qu'il eſt poſſible. E'tudions-nous donc avec ſoin : rendons-nous attentifs aux moindres principes de nos actions ; & tâchons de ne nous déterminer dans les cas moraux que ſur des raiſons diſtinctes.

CHAPITRE XLV.

Que l'expérience prouve qu'il faut à l'Ame des motifs pour la déterminer.

L'EXPE'RIENCE prouve ſi bien que l'Ame ne ſauroit ſe déterminer ſans motif, que lorſque les Objets propoſés n'en fourniſſent aucun, nous voyons les petits Eſprits en chercher dans des choſes abſolument étrangeres au ſujet, par exemple, dans un certain genre de ſort. Et ſi vous leur faites voir que ce ſort n'a aucune liaiſon avec les partis propoſés, ils ne manqueront pas de recourir à quelqu'autre ſort ou à d'autres expédiens auſſi peu raiſonnables. Faites ſur ces nouveaux moyens de détermination les mêmes réflexions que vous avez faites ſur le premier, vous les menerez ainſi pendant quelque tems de ſorts en ſorts, d'expédiens en expédiens, ſans qu'ils parviennent à ſe déter-

miner. Ce jeu durera d'autant plus que les partis proposés seront plus considérables.

Dans ces cas là que sera le Philosophe? il laissera agir la Machine : il s'en remettra à la disposition actuelle de son Corps : il dira *pair* ou *non*, suivant que sa bouche se trouvera disposée pour dire l'un ou pour dire l'autre.

La marche du Philosophe différera encore plus de celle du Peuple dans les cas importans ou composés. Souvent dans ces sortes de cas le Peuple cherche hors des partis proposés des motifs à ses déterminations. Quoique ces différens partis n'aient qu'un air de ressemblance, il suffit pour opérer sur son esprit l'effet d'une parfaite égalité. Le Philosophe, au contraire, tourne & retourne plusieurs fois les mêmes Objets : il veut les voir sous toutes leurs faces. Il pese toutes les probabilités, compare toutes les convenances, estime tous les avantages, & par ce sage examen il parvient à découvrir lequel de tous ces partis est le plus conforme à ses vrais intérêts.



CHAPITRE XLVI.

Explication de ces paroles, Video meliora, proboque, deteriora ſequor.

DANS cette ſituation l'Ame porte alternativement ſa vue ſur différens motifs. Le vrai bien & le bien apparent s'offrent à elle tour à tour. La Raiſon lui conſeille d'embraſſer celui-là: la Paſſion lui perſuade d'embraſſer celui-ci. La Raiſon expoſe à l'Ame tous les avantages du parti qu'elle lui conſeille & tous les inconvéniens de celui que la Paſſion voudroit qu'elle embraſſât. La Paſſion vient enſuite, & par des Raiſonnemens ſubtils & artificieux elle tâche d'affoiblir ceux de la Raiſon & de faire prendre au bien apparent la forme du vrai bien. Pour cet effet, elle avoue que le parti que la Raiſon propoſe eſt le meilleur à parler en général: mais elle inſinue adroitement que dans le cas particulier où l'Ame ſe trouve, le parti oppoſé peut être préféré. La Raiſon entreprend auſſitôt de diſſiper l'illuſion & de faire reprendre au bien apparent ſa véritable forme. Mais la Paſſion redouble à l'inſtant ſes efforts, & aidée des Sens & de mille raiſons ſourdes, elle prend

insensiblement le dessus. La Raison commence à plier ; ses forces diminuent de moment en moment, & sa voix foible & mourante parvient à peine jusqu'à l'Ame. Enfin, la victoire se déclare entiérement : la Passion triomphe ; & le bien apparent devient le meilleur.

Mais le triomphe de la Passion dure peu ; & bientôt l'Ame revenue à elle-même reconnoît qu'elle a été trompée. Elle retourne donc sur ses pas pour tâcher de découvrir la source de sa détermination. Et comme elle ne sauroit se placer précisément dans les mêmes circonstances où elle étoit au moment de l'action, elle se rappelle seulement qu'elle a vu distinctement le vrai meilleur, & le jeu de la Passion lui échappe en tout ou en partie. Elle vient ainsi à penser qu'elle s'est déterminée contre la vue distincte du bien ; quoiqu'il soit certain qu'au moment où elle a agi le vrai meilleur avoit disparu & fait place à l'Objet de la Passion. Un Philosophe qui se trouveroit en pareil cas s'assureroit aisément de la vérité du fait : mais un vrai Philosophe pourroit-il se trouver dans ce cas ?

L'Ame se détermine donc toujours pour ce

qui

qui lui paroît le meilleur, & jamais elle n'embrasse le pire reconnu pour pire.

TELLE est l'Union de l'Ame avec le Corps, qu'à l'occasion de certaines idées qui s'offrent à l'Ame, il s'excite dans le Corps certains mouvemens qui rendent ces idées plus vives. Celles-ci, devenues telles, augmentent à leur tour la force des mouvemens ; & de cette espece d'action & de réaction résulte la Passion qui augmente sans cesse. Les appétits sensuels se rendent plus actifs & plus pressans : le sens-froid nécessaire à la Raison pour discerner le vrai disparoît entiérement & fait place au tumulte & à l'agitation. L'Ame cede à la force qui l'entraîne & devient la proie de la Passion.

VOULEZ-VOUS donc éviter d'être subjugués ? allez à la source du mal : écartez soigneusement ces idées qui ont tant de force pour émouvoir les Sens : aussi-tôt qu'elles se présentent à vous, détournez-en la vue. Si vous les considérez un instant, si vous écoutez un moment ces dangereuses Syrenes, vous risquez de périr. Fuyez donc, je vous conjure, fuyez & ne vous arrêtez point.

ADMIRABLES effets de l'E'VANGILE DE

GRACE ! en éclairant l'Etendement ſur les biens, il ſe rend maître des Affections & ne laiſſe à la Volonté que des deſirs légitimes.

CHAPITRE XLVII.

Des fondemens de la prévision.

LA chaîne des idées qu'offrent l'Entendement, les penchans, les goûts, les inclinations, & tout ce qui eſt renfermé dans le terme général d'*Affections* conſtitue proprement ce qu'on peut nommer le *Caractere de l'Ame.*

LE Caractere de l'Ame étant donné, la diſpoſition actuelle du Corps étant déterminée, & deux ou pluſieurs partis étant propoſés, on prédira à coup ſûr quel ſera celui des partis que l'Ame embraſſera.

LA prudence humaine, & cette prudence plus relevée qu'on nomme la *Politique*, n'ont pas d'autre fondement.

L'INTELLIGENCE ADORABLE qui par des nœuds ſecrets a uni l'Ame au Corps, qui voit

les Effets dans les Causes, les Causes dans les Effets, qui connoît jusqu'à la moindre idée de l'Entendement & *qui sonde les cœurs & les reins*; cette INTELLIGENCE n'auroit-ELLE point prévu toutes les actions des Hommes ?

CHAPITRE XLVIII.

De la question si les déterminations de la Liberté sont certaines ou nécessaires.

TOUTES nos déterminations sont-elles donc nécessaires ? De grands Philosophes distinguent ici le certain du nécessaire. Ils nomment certain, *ce qui est & qui pourroit ne pas être ou être autrement. Le* nécessaire *est ce qui est & qui ne pourroit pas ne pas être ou être autrement.* Ils distinguent ensuite trois sortes de nécessités; la nécessité *mathématique*, la nécessité *physique* & la nécessité *morale*. Que la ligne droite soit la plus courte qu'on puisse mener d'un point à un autre, c'est d'une nécessité mathématique : qu'une Pierre laissée à elle-même tombe, c'est d'une nécessité physique : qu'un Homme de bon sens ne se jette pas par la fenêtre, c'est d'une nécessité morale. Les deux dernieres especes de

néceſſités ſont, ſelon ces Philoſophes, des néceſſités *hypothétiques*, qui ne ſont telles qu'en vertu de l'ordre qu'il a plu à DIEU d'établir. Enfin, la néceſſité morale n'eſt pas proprement, ſelon eux, une *néceſſité*, mais une parfaite *certitude*. Il eſt certain que l'Ivrogne boira le vin que vous lui préſentez; mais il n'eſt pas néceſſaire qu'il le boive.

CEPENDANT, ſi l'on prouvoit que dans toutes nos déterminations le certain coïncide avec le néceſſaire, on détruiroit cette ingénieuſe & ſubtile diſtinction, & l'on reviendroit à quelque choſe de plus ſimple.

JE demande donc; tout ce qui dérive de la nature d'un Etre ne doit-il pas être dit en dériver néceſſairement? Je prends cet Etre tel qu'il eſt, & je n'examine point s'il pouvoit être conſtitué d'une autre maniere.

OR, ce qui conſtitue la nature de l'Ame ce ne ſont pas ſeulement ſes Facultés, ce ſont auſſi ſes idées & ces idées ſont elle-même. Et comme les déterminations de l'Ame ſont toujours relatives à ſes idées ou à ſa nature, il ſuit de là que les déterminations de l'Ame ſont toujours néceſſaires.

Tout Agent agit d'une maniere conforme à sa nature, c'est-à-dire, necessairement ; mais comme il y a différentes especes d'Agens, il y a aussi différentes especes de nécessités ; & l'Ame n'agit pas par la même nécessité qui fait tomber une Pierre laissée à elle-même ; le Principe de l'action est différent ; mais l'effet est également sûr ou déterminé.

Je ne fais pas difficulté de le dire : la nécessité mathématique ou absolue, la nécessité physique & la nécessité morale me paroissent toutes se réduire à la nécessité hypothétique.

Supposez une figure formée de trois lignes droites : une suite nécessaire de cette supposition sera que les trois angles de cette figure seront égaux à deux droits. Voilà la nécessité mathématique ou absolue.

Supposez un Corps pressé par deux Forces égales, en sens différens, mais non pas opposés : une suite nécessaire de cette supposition séra que le Corps se prêtera également à l'impression de ces deux Forces & qu'il se mouvra suivant la diagonale d'un quarré. Voilà la nécessité physique.

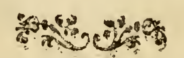
Supposez un Homme fort enclin à la co-

lere placé dans des circonſtances propres à émouvoir ſa bile : une ſuite néceſſaire de cette ſuppoſition ſera que cet Homme ſe livrera auſſitôt à la colere. Voilà la néceſſité morale.

Je ſoutiens donc que le contraire de ces trois néceſſités eſt également impoſſible. Je crois qu'il eſt auſſi impoſſible que l'Homme colere ne ſe livre pas à la colere, qu'il l'eſt que les trois angles d'un triangle n'en égalent pas deux droits.

Et ne dites pas que l'Homme colere peut devenir doux : vous venez de ſuppoſer un triangle, & vous ſuppoſez maintenant un quarré.

Parce que nous ne voyons pas tout l'enchaînement des Cauſes & des Effets & la relation de cet enchaînement avec la Cause Premiere, nous diſons qu'un événement eſt ſeulement certain, quoiqu'il ſoit néceſſaire. Nous définiſſons donc *le certain*, *ce qui eſt & qui pourroit ne pas être ou être autrement* ; & nous ne conſidérons pas que ce qui eſt, eſt en vertu d'un Ordre établi ; Ordre néceſſaire ; production d'une Cause Ne'cessaire.



CHAPITRE XLIX.

Que la néceſſité ne détruit point la Liberté.

QUOI donc, me direz-vous, le Sentiment intérieur ne me perſuade-t-il pas, que dans chaque cas particulier je pouvois agir autrement que je n'ai fait? Ne ſens-je pas que je pourrois mettre ma main dans le Feu ſi je le voulois? N'eſt-ce pas là une preuve que je ne ſuis pas néceſſité?

OUI, vous êtes libre. Le Sentiment intérieur vous convainc de votre Liberté; & ce Sentiment eſt au-deſſus de toute contradiction. Mais cette voix ſi claire, ce cri de la Nature, qu'expriment-ils? *j'ai le pouvoir d'agir*; *je fais ce que je veux*: *ſi je voulois autrement, j'agirois autrement.* Rien de plus vrai que cette expreſſion. Mais pourquoi, je vous prie, ne *voulez-vous pas autrement?* Vous ſentez que vous pourriez mettre la main au Feu? ſans doute, vous le pouvez: mais pourquoi ne le faites-vous pas? vous voulez le meilleur; & il eſt impoſſible que cela vous paroiſſe le meilleur dans l'état actuel de votre Ame. Vous ſentez que vous pouviez

agir autrement que vous n'avez fait dans tel ou tel cas particulier ? cela eſt encore très-vrai ; mais quand vous vous êtes déterminé, ne vous êtes-vous pas déterminé pour ce qui vous paroiſſoit le meilleur ? vous avez donc agi *librement*, puiſque vous avez fait uſage du pouvoir que vous aviez d'agir.

LE Sentiment de la Liberté eſt *la Conſcience que nous nous ſommes déterminés volontairement, ſans contrainte, en vue du meilleur.*

NOUS ſommes donc *libres* toutes les fois que nous uſons à notre gré du Pouvoir que nous avons d'agir.

NOUS ſommes *contraints* quand nous ſommes privés de l'exercice de ce Pouvoir.

MAIS, nous ne ſommes pas proprement contraints lorſque par des menaces on nous oblige d'agir d'une maniere contraire à celle dont nous aurions agi ſi nous euſſions été laiſſés à nous-mêmes : car dans ce cas la Volonté ne fait que changer d'Objet : ſon meilleur actuel eſt alors d'éviter l'effet des menaces.

LES déterminations libres de l'Ame viennent

entiérement de son propre fonds. C'est l'Ame elle-même qui se détermine sur certains motifs : mais elle n'est point determinée ou *nécessitée* par ces motifs, comme un Corps est déterminé ou *nécessité* à se mouvoir par la Force qui agit sur lui. L'Ame juge du rapport des Objets avec son état présent, & elle se détermine sur la perception de ce rapport.

La Volonté ne sauroit être contrainte ; parce qu'il feroit contradictoire à la nature de l'Être intelligent qu'il voulût ce qui ne lui paroîtroit pas le meilleur. C'est ce qu'on rend en d'autres termes lorsqu'on dit, que l'Ame veut toujours avec *Spontanéité* ou de plein gré.

CHAPITRE L.

De la Liberté considérée en DIEU.

LA Liberté est essentiellement la même dans tous les Etres intelligens. C'est chez tous une Force active, un Pouvoir d'agir inhérent à leur nature, mais ce Pouvoir est plus étendu dans les uns & plus resserré dans les autres. Ainsi, j'ose dire, que la LIBERTE' DIVINE, prise dans

ce ſens, eſt du même genre que la nôtre. Mais notre Liberté eſt infiniment bornée ; & la LIBERTE' DIVINE ne reconnoît point d'autres bornes que les bornes des *Poſſibles*. Notre Liberté s'exerce ſouvent ſur le bien apparent : la LIBERTE' DIVINE s'exerce toujours ſur le vrai bien.

CHAPITRE LI.

Queſtion ; ſi les Bêtes ſont douées de Liberté.

LA Liberté eſt la Faculté d'agir : ſi les actions des Bêtes procedent d'un Principe immatériel capable de connoiſſance, les Bêtes ſont douées de Liberté. Mais cette Liberté eſt très-imparfaite, puiſqu'elle eſt reſſerrée dans les bornes étroites de l'Entendement qui la dirige.

CET Entendement, maintenant ſi reſſerré, s'étendra peut-être quelque jour. Vouloir que l'Ame des Bêtes ſoit mortelle, préciſément parce que la Bête n'eſt pas Homme ; ce ſeroit vouloir que l'Ame de l'Homme fût mortelle préciſément parce que l'Homme n'eſt pas Ange.

L'AME des Bètes & l'Ame de l'Homme font également indeftructibles par les Caufes fecondes. Il faut un Acte auffi pofitif de la DIVINITE' pour anéantir l'Ame du Ver que pour anéantir celle du Philofophe. Mais quelles preuves nous donne-t-on de l'anéantiffement de l'Ame des Bètes? On nous dit qu'elles ne font pas des *Etres moraux*. N'y a-t-il donc que les Etres moraux qui foient capables de bonheur? Les Etres qui ne font point moraux ne fauroient-ils le devenir? A quoi tient cette *moralité?* à l'ufage des termes: à quoi tient cet ufage? probablement à une certaine Organifation. Faites paffer l'Ame d'une Brute dans le Cerveau d'un Homme, je ne fais fi elle ne parviendroit pas à y univerfalifer fes idées. Je ne prononce point: il peut y avoir entre les Ames des différences relatives à celles qu'on obferve entre les Corps. Voyez cependant, quelle diverfité le phyfique met entre les Ames humaines.

POURQUOI bornez-vous le cours de la BONTE' DIVINE? ELLE veut faire le plus d'Heureux qu'il eft poffible. Souffrez qu'ELLE éleve par degrés l'Ame de l'Huitre à la fphere de celle du Singe; l'Ame du Singe à la fphere de celle de l'Homme.

CHAPITRE LII.

De la perfection de l'Ame en général.

Nous l'avons vu : la Volonté ſuit les déciſions de l'Entendement. L'Ame ne veut que ſur les idées qu'elle a des Choſes, & l'action ſuit toujours le dernier jugement de l'Ame.

La perfection de l'Ame conſiſte donc dans la perfection de l'Entendement.

La perfection de l'Entendement conſiſte en général dans le nombre, la variété & l'univerſalité des idées & dans la conformité de ces idées avec l'état des Choſes.



CHAPITRE LIII.

De l'Ordre.

CHAQUE Chofe a fes qualités, fes déterminations particulieres qui font qu'elle eft ce qu'elle eft.

CES qualités donnent naiffance aux rapports qu'on obferve entre les Chofes. Ces rapports conftituent l'Ordre.

L'ORDRE eft donc quelque chofe de très-réel, puifqu'il dérive de l'effence même des Etres, & que cette effence a fa Raifon dans l'ENTENDEMENT DIVIN, SOURCE ÉTERNELLE de toute Réalité.

AGIR d'une maniere conforme à l'Ordre, c'eft agir d'une maniere conforme aux rapports qui font entre les Chofes : c'eft en ufer à l'égard de chaque Etre relativement à fa nature ou à fon mérite. Traiter un Animal comme un Caillou, un Homme libre comme un Efclave, un MONTESQUIEU comme un SPINOSA, c'eft agir d'une maniere contraire à l'Ordre.

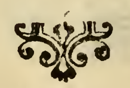
L'Ame a ſa nature, ſes Facultés d'où dérivent ſes rapports aux Etres environnans. La Loi Naturelle eſt l'effet de ces rapports.

L'Ame obſerve cette Loi, ou ce qui revient au même, l'Ordre, lorſqu'elle agit conformément à ſa nature ou à ſes rapports.

L'Ame a le ſentiment des rapports. Le Tempérament, l'E'ducation, l'Habitude le rendent plus ou moins vif. Ce que quelques Philoſophes ont nommé *Inſtinct moral* ne ſe réduiroit-il point à ce ſentiment?

Mais, pourquoi l'Ame éprouve-t-elle certains ſentimens à la préſence de certains Objets? telle eſt ſa nature: tels ſont les rapports qu'elle ſoutient avec ces Objets. L'Ame a ces ſentiment comme elle a la ſenſation de la chaleur.

Les idées de juſte & d'injuſte, d'honnête & de déshonnête, de vertu & de vice, de bien & de mal ſe réduiſent à celles d'Ordre & de déſordre.



CHAPITRE LIV.

Du Bonheur.

L'Amour de la Félicité eſt le Principe univerſel des actions humaines. La Raiſon l'éclaire. Il imprime à l'Ame le mouvement.

Tel eſt l'état des Choſes: l'obſervation de l'Ordre eſt ſource de *bien*; ſon inobſervation ſource de *mal*. La ſobriété conſerve la ſanté; l'intempérance la détruit.

Ces effets naturels de l'obſervation ou de l'inobſervation de l'Ordre ſont ce qu'on nomme ſa *Sanction*.

La Volonté la plus parfaite eſt celle qui obéit le plus fidellement à l'Ordre. Elle veut conſtamment le vrai bien, parce qu'elle veut conſtamment ce qui eſt conforme à ſa nature.

Le ſentiment de la Perfection eſt toujours accompagné de plaiſir: le ſentiment de l'imperfection eſt toujours ſuivi de déplaiſir.

Le plaisir qui naît de la perfection fait le bonheur moral : le déplaisir qui naît de l'imperfection fait le malheur moral : les remords en sont l'expression.

L'E'vangile est le Tableau le plus fini de la Perfection humaine : c'est que Celui qui a fait l'Homme a fait aussi ce Tableau.

En nous rappellant à l'Ordre, l'E'vangile nous rappelle à la Raison. Il nous dit ; faites bien, & vous serez heureux : semez, & vous recueillerez. C'est l'expression fidele du vrai, la relation de la Cause à l'Effet : une Graine mise en terre s'y développe.

Les Devoirs ne sont tels, que parce qu'ils sont une suite nécessaire de nos relations ou de notre nature. La Créature n'adorera-t-elle pas son Cre'ateur ? ne s'aimera-t-elle pas elle-même ? n'aimera-t-elle pas ses Semblables ? Assurément, l'Ame exprimera ses sentimens, parce qu'elle les a : elle les a parce qu'elle est faite pour le Bonheur & qu'ils en sont la principale branche. Quelle perfection ne suppose pas dans l'Ame la contemplation des Attributs Divins, l'Amour de soi-même bien ordonné, l'Amour du Prochain ! Quel bonheur naît de cette perfection !

La

La Morale, qui eſt le Syſtême des Devoirs ou du Bonheur, n'eſt donc pas arbitraire. Elle a ſon fondement dans la Nature. Ses maximes ſont vraies, puiſqu'elles découlent de rapports certains. Elles ſont utiles, puiſqu'elles conduiſent au Bonheur.

La Morale peut ſe corrompre, parce que le ſentiment des rapports peut s'altérer. l'Amour propre, ce puiſſant Mobile, ne ceſſe point d'agir : toujours il porte l'Ame à chercher ſon Bonheur ; mais ce Bonheur revêt toutes les formes que l'E'ducation. la Coutume, le Préjugé lui impriment. Ici l'Humanité tend vers la Nature Angélique ; là, elle deſcend au niveau de la Brute.

On peut diſputer ſur les mots ; les Choſes demeurent ce qu'elles ſont. L'Amour de la Félicité ne differe point de l'Amour propre : s'aimer ſoi-même, c'eſt vouloir ſon Bonheur. La Bienveuillance univerſelle n'eſt que l'Amour propre le plus parfait. Cet Amour ſe complait dans le ſentiment d'une Perfection qui le porte à regarder les autres comme lui-même.

Une Doctrine qui preſcrit d'aimer ſon Prochain comme ſoi-même, & qui nomme *Pro-*

chain tous les Enfans d'ADAM, eſt au moins la plus belle DOCTRINE. Son AUTEUR a été, ſans doute, l'Ami le plus zélé du Genre humain. Il l'a été en effet; il eſt mort pour le Genre humain.

UNE Doctrine qui preſcrit de ne regarder comme notre Prochain que ceux qui profeſſent notre Croyance, eſt au moins une Doctrine anti-ſociable. Ses Partiſans ſont, ſans doute, ennemis du Genre humain : ils le ſont en effet; ils le perſécutent.

LES degrés de la perfection morale ou du Bonheur moral varient comme les circonſtances qui concourent à leur formation. Et comme il ne naît pas deux Etres préciſément dans les mêmes circonſtances, il n'eſt pas deux Etres qui aient préciſément le même degré de perfection ou de Bonheur. Le Monde Phyſique eſt ſi prodigieuſement nuancé! comment le Monde moral, qui lui eſt ſi étroitement uni, n'auroit-il pas ſes nuances?

LES degrés de la perfection ou du Bonheur ſont donc indéfinis. L'E'chelle qu'ils compoſent embraſſe toutes les Spheres. Elle s'éleve de l'Homme à l'ANGE, de l'ANGE au SE'RAPHIN, du SE'RAPHIN au VERBE.

CHAPITRE LV.

Réflexions sur l'Existence de DIEU.

SI l'Univers étoit le produit de la Matiere & du Mouvement, pourquoi cette liaison de l'Ordre avec le Bonheur? pourquoi cet Ordre? pourquoi le sentiment des rapports? pourquoi des Etres Intelligens? Admettez un DIEU CAUSE PREMIERE de tout; quel Océan de Lumiere se répand sur la Nature! Mais, cet Océan a ses E'cueils; sachez les éviter: il a ses Abîmes; n'entreprenez jamais de les sonder.

L'ATHÉISME de spéculation prend sa source dans cette Métaphysique présomptueuse qui ne s'arrêtant pas à la certitude des Choses, veut en pénétrer le comment. Cette Métaphysique insensée ne distinguant point en DIEU SA NATURE de SES ATTRIBUTS connus par par les Faits, entreprend de pénétrer jusques dans cette NATURE & de chercher la raison de la RAISON même. Esprits téméraires! la rencontre d'un Vermisseau vous confond, & vous voulez pénétrer la NATURE intime de l'ETRE DES ETRES.

Le vrai Philosophe sait s'arrêter où la Raison refuse de le suivre. Les preuves qui établissent la Nécessité d'une Premiere Cause ne lui paroissent point affoiblies par l'obscurité impénétrable qui environne l'Essence de cette Cause. Il se contente de voir clairement que le Monde est successif & qu'une progression infinie de Causes est absurde; parce que chaque Cause individuelle ayant sa Cause hors de soi, la somme de toutes ces Causes, quelqu'infinie qu'on la suppose, a nécessairement sa Cause hors de soi. Il écoute dans les sentimens de l'admiration la plus vive & du respect le plus profond, cette Voix majestueuse qui répond à toutes les Intelligences, Je suis celui qui suis. Il se borne à apprendre de la contemplation des faits, que l'Etre existant par soi est nécessairement Puissant, Sage, Bon; c'est-à-dire, qu'il a toute la Puissance, toute la Sagesse, toute la Bonté possibles. Il voit jaillir de ces Attributs divins les sources intarissables de son Bonheur, & pénétré d'amour, de joie & de reconnoissance il adore la Bonté ineffable qui l'a créé.

Mais la curiosité du demi-Philosophe s'irrite facilement : elle est accoutumée à oser. Que faisoit l'Etre nécessaire avant qu'il créât?

comment a-t-IL créé? quelle eſt la nature de SA durée ? comment apperçoit-IL la ſucceſſion ? queſtions auſſi impertinentes que dangereuſes & qui n'occuperont jamais un Sage.

L'ATHÉE qui nous reproche que pour expliquer le Monde, nous recourons à un Etre beaucoup plus merveilleux ou plus incompréhenſible que le Monde, a-t-il oublié que le Cerveau de l'Horloger eſt beaucoup plus incompréhenſible que la Montre ? Mais une Montre qui ſe formeroit par le mouvemenr fortuit de quelques morceaux d'Acier ou de Cuivre, ſeroit-elle plus facile à concevoir que le Cerveau de l'Horloger? Nous avons dans l'Horloger la Cauſe naturelle de l'exiſtence de la Montre. Il eſt vrai que cette Cauſe a ſes obſcurités : en eſt-elle moins certaine ? Et où eſt la Cauſe dont nous concevions nettement l'action, la nature ? Niera-t-on pour cela qu'il y ait des Cauſes ? ce ſeroit nier ſa propre action. Nous n'accumulons point les Merveilles : il n'eſt proprement ici qu'une MERVEILLE, mais qui abſorbe toute conception. La réalité de l'Univers n'a rien ajouté à l'idée de l'Univers : s'il nous étoit permis de voir dans l'ENTENDEMENT de l'OUVRIER, nous ne regarderions pas l'Ouvrage.

CHAPITRE LVI.

Du Systême général.

LA CAUSE PREMIERE est UNE ; SON Effet est UN, & ne peut être qu'UN : l'Univers est cet Effet.

DIEU a agi ; IL a agi en DIEU. SA VOLONTÉ EFFICACE a réalisé tout ce qui pouvoit l'être. Un seul Acte de cette VOLONTE' a produit l'Univers : le même Acte le conserve. La VOLONTÉ DIVINE est permanente, invariable : DIEU est constant à SOI ; IL est ce qu'IL est.

L'ENTENDEMENT DIVIN n'a point vu plusieurs Univers prétendre à l'existence : la SAGESSE n'a point choisi. Le choix est le partage d'une Nature bornée ; l'INTELLIGENCE SANS BORNES a vu le Bien absolu & l'a fait. IL étoit SA PENSÉE, & cette PENSÉE étoit cette INTELLIGENCE.

L'UNIVERS a donc toute la perfection qu'il pouvoit recevoir d'une CAUSE INFINIMENT

PARFAITE : ne dites pas il eſt le meilleur ; il ne pouvoit y en avoir d'autre.

CHAQUE Choſe eſt donc comme elle devoit être & où elle devoit être. Tout eſt bien, & ne pouvoit être autrement.

IL eſt une liaiſon univerſelle. L'Univers eſt l'Aſſemblage des Etres créés. Si dans cet Aſſemblage il y avoit quelque choſe qui ne tînt abſolument à rien, quelle ſeroit la raiſon de l'exiſtence de cette Choſe ?

NOUS ſuivons à l'œil la liaiſon qui eſt entre toutes les Parties de la Nature. Cette liaiſon s'étend à meſure que les obſervations ſe multiplient. Chaque Etre eſt un Syſtème particulier qui tient à un autre Syſtème particulier, une Roue qui s'engrene dans une autre Roue. L'Aſſemblage de tous les Syſtêmes particuliers, de toutes les Roues compoſe le Syſtème général, la grande Machine de l'Univers.

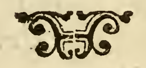
LA raiſon de chaque Individu eſt donc dans le Syſtème général, la raiſon du Syſtème général dans la RAISON ÉTERNELLE.

N'ALLEZ pas au-delà ; vous tomberiez dans

l'abſurde progreſſion des Cauſes à l'infini. Ne vous arrêtez pas à l'Univers; il n'a que les Caracteres d'Effet.

Le Caractere ou l'Eſſence propre de chaque Ame étoit donc déterminée par la place que cette Ame devoit occuper dans le Syſtême. Placée par la MAIN même de DIEU ſur l'Échelon qu'elle occupe, il ne dépendoit pas d'elle d'ajouter ou de retrancher à ſa perfection originelle.

CHERCHEZ-vous la raiſon du cruel NÉRON, de l'aimable TITE, du ſage ANTONIN? demandez-vous pourquoi le François eſt policé, l'Hottentot barbare? regardez vers le Plan général?



CHAPITRE LVII.

Que le système de la nécessité ne détruit point la Moralité des actions.

ICI je vois les Théologiens s'élever contre moi. Quoi ! s'écrient-ils, plus de mérite & de démérite, plus de moralité, plus d'imputation, plus de peines ni de récompenses, plus de Religion !

SUSPENDEZ votre jugement, je vous supplie, & daignez m'écouter.

ÊTES-VOUS les Auteurs des avantages corporels dont vous jouissez ? vous êtes-vous donné ces yeux vifs & perçans, ces oreilles fines & délicates, ce corps vigoureux & bien proportionné ? non, ces dons précieux ne sont point votre ouvrage. En êtes-vous moins sensibles cependant au plaisir de les posséder ? ces faveurs du TOUT-PUISSANT vous en paroissent-elles moins estimables ?

EH bien ; à cette Machine si admirable DIEU a joint une Ame capable de penser ; & il a

placé cette Ame dans de telles circonſtances qu'elle eſt un SOCRATE ou un NEWTON. En eſtimerez-vous moins la vertu du Sage & le ſavoir du Géometre? nullement ; la vertu & le ſavoir demeureront toujours tels aux yeux de la Raiſon.

L'HOMME naît libre ; il agit ſans contrainte & ſe détermine pour ce qui lui paroît le meilleur. Il peut donc être regardé à juſte titre comme l'Auteur de ſes actions ; ces actions peuvent lui être imputées comme à la Cauſe immédiate qui les produit. Il eſt vrai qu'il n'eſt pas l'Auteur des principes de ſes déterminations ; mais dans quel Syſtême prouve-t-on qu'il le ſoit? Il uſe du pouvoir qu'il a reçu d'agir ; il en uſe avec plaiſir & connoiſſance ; c'en eſt aſſez.

INTERROGEZ les Partiſans les plus zélés de la *Liberté d'indifférence* ; ils conviendront tous que les cas où cette Liberté s'exerce ſont très-rares & peu importans ; & que l'Homme eſt preſque toujours mû par des raiſons. Faites un pas en avant ; & demandez d'où proviennent ces raiſons? vous obtiendrez bientôt des réponſes qui vous prouveront que vos Adverſaires ont dans l'Eſprit les mêmes idées que vous.

Mais, n'allez point aux Philosophes : interrogez le Peuple. Demandez-lui pourquoi Adraste aime mieux céder à ses passions que de les combattre? il vous répondra, Adraste n'a point eu d'éducation ; il s'est toujours trouvé dans de mauvaises Compagnies. Mais pourquoi Adraste n'a-t-il point eu d'éducation? pourquoi ces mauvaises Compagnies? le Peuple ne va pas jusqu'à ces pourquoi ; & combien de Philosophes qui sont ici Peuple !

Adraste aime mieux céder à ses passions que de les combattre, parce que son Entendement manque du degré de perfection nécessaire pour lui faire distinguer le vrai bien du bien apparent, & que ses affections & la disposition naturelle de son Corps favorisent la décision de l'Entendement.

Mais, pourquoi cette imperfection de l'Entendement, ces affections, cette disposition naturelle du corps?

Le manque d'éducation, le genre de vie, les préjugés & mille autres circonstances ont concouru à ces effets.

Mais, toutes ces circonstances sont exté-

rieures & ne dépendent point originairement du fait d'ADRASTE. Elles dérivent d'un enchaînement infini de Caufes & d'effets, & cet enchaînement tient au Syftême général.

L'HOMME vertueux eft celui qui fe conforme à l'Ordre ; l'Homme vicieux eft celui qui trouble l'Ordre. Nous eftimons l'un, nous méfeftimons l'autre : nous ferrons le Diamant, nous jetons le Caillou.

LE mérite eft vertu ou perfection : le démérite eft vice ou imperfection.

CHAPITRE LVIII.

Des Loix Divines & Humaines confidérées dans le Syftême de la néceffité.

LES différentes efpeces de Loix qui font prefcrites aux Hommes font différentes fources de déterminations.

LE but de la RÉVÉLATION eft de nous fournir les plus puiffans motifs pour nous porter au bien.

MAIS, pourquoi ce Divin Flambeau n'éclaire-t-il pas tous les Hommes? pourquoi la crasse ignorance, l'idolâtrie monstrueuse, la folle superstition regnent-elles sur de très-grandes parties du Genre humain?

VOUS l'avez appris : le Systême général renfermoit cette diversité de perfection dont vous cherchez l'origine. Les Mœurs, les Coutumes, le Gouvernement, la Religion, le Climat, &c. sont les Causes naturelles & prochaines de ces différences. DIEU a prévu ces Causes & IL a approuvé qu'elles eussent leur effet, parce qu'IL a vu que le Monde où cela entroit étoit *bon*. Par une suite du même Plan DIEU a voulu que la RÉVE'LATION CHRE'TIENNE fût le moyen qui portât une partie du Genre humain au plus haut degré de perfection morale où l'Humanité puisse parvenir.

QU'ON ne me demande donc point si la RÉVE'LATION est *nécessaire* ou simplement *utile* : elle est absolument nécessaire pour porter les Hommes au plus grand degré de la Perfection ou du Bonheur. Mais il est une infinité de dégrés de Perfection ou de Bonheur au-dessous de celui-là.

HE'ROS Chrétiens réjouiſſez-vous ! faites retentir les airs de chants d'allégreſſe ! célébrez l'AUTEUR de l'Univers. Vous êtes au ſommet de la Perfection.

HE'ROS Chrétiens, ne vous enorgueilliſſez point ! *qu'avez-vous que vous ne l'ayiez reçu ? & ſi vous l'avez reçu. pourquoi vous en glorifieriez-vous comme ſi vous ne l'aviez point reçu ?*

CHAPITRE LIX.

De la Priere, dans le ſyſtême de la Néceſſité.

SI tout a été arrangé dès le commencement ; ſi les événemens naiſſent les uns des autres par une génération néceſſaire ; ſi l'Univers ſe développe comme un grand Arbre ; pourquoi lever les mains & les yeux vers le Ciel ; pourquoi adreſſer à la SAGESSE ÉTERNELLE des Prieres également indiſcretes & ſuperflues ?

CE langage n'eſt point du tout celui de la Philoſophie dont j'expoſe ici les grands principes. La Priere eſt l'hommage naturel que la

Créature doit à son CRÉATEUR. La Priere a été prévue. Elle entroit dans le Plan général : elle y entroit comme moyen de Graces & de Sanctification. Elle y entroit encore comme un lien de Charité, destiné à rappeller aux Hommes des besoins & un PERE communs.

CHAPITRE LX.

Des Peines & des Récompenses de la Vie à venir, dans le Systême de la nécessité.

QU'ENTENDS-JE! Les plaintes ameres, les cris perçans que pousse vers le Ciel une multitude de Scélérats ou de Malheureux qui n'ont été, qui ne sont, & qui ne seront tels qu'en vertu de l'Ordre préétabli.

NON ; ces cris ne m'allarment point. De cette Vallée de misere je m'élance dans le séjour de l'Eternité. Là, je vois tous les Hommes jouir du Bonheur, mais dans une proportion relative au degré de perfection morale qu'ils ont eu ici bas. Tous avancent sans cesse de perfection en perfection. Tous sont contens

de la place qu'ils occupent, parce que tous voient distinctement que c'étoit celle qui leur convenoit, & que où qu'ils eussent été placés ils auroient pu toujours ambitionner des places plus relevées; la distance du fini à l'infini étant infinie. En un mot; les moins Heureux s'écrient qu'ils préferent infiniment leur état à la non-existence.

Il est des Récompenses & des Peines: il est un Bonheur & un Malheur à venir. Les Récompenses, suites naturelles de la vertu, iront sans cesse en augmentant, parce que l'Ame se perfectionnera sans cesse. Les Peines, suites naturelles du vice, iront sans cesse en diminuant, parce qu'elles rapprocheront sans cesse le vicieux de l'Ordre & que Dieu veut essentiellement le Bonheur de toutes ses Créatures: la Justice est dans cet Etre adorable la Bonté dirigée par la Sagesse.

Nous serons jugés, non sur ce qu'on suppose qne nous aurions pu faire & que nous n'aurons pas fait, mais uniquement sur ce que nous aurons fait. Et ce Jugement ou cette Imputation consistera à traiter chaque Homme relativement au degré de perfection ou d'excellence qui se trouvera en lui.

Celui

CELUI-LA ſera jugé le plus vertueux dont la vertu aura été plus habituelle. La vertu ne conſiſte pas dans un trait : elle ſe forme de l'aſſemblage d'une multitude de traits dont la variété, la beauté & l'accord compoſent une Vie.

TACHEZ donc de contracter l'habitude de la Vertu : fortifiez en vous cette habitude, & votre nature ſera d'être vertueux.

CHAPITRE LXI.

De l'Habitude en général.

LES mouvemens que les Objets impriment au Cerveau l'Ame les reproduit ; & plus elle les reproduit, plus elle acquiert de facilité à les reproduire.

SI deux ou pluſieurs mouvemens ont été excités à la fois, & que l'Ame veuille reproduire un de ces mouvemens, il arrivera preſque toujours que les autres mouvemens ſe reproduiront en même tems.

VOILA l'Habitude. Comment ſe forme-t-

elle? queſtion infiniment intéreſſante, & dont l'éclairciſſement répandroit le plus grand jour ſur toutes les opérations de notre Ame. Que ſont, en effet, ces opérations, ſinon des mouvemens & des répétitions de mouvemens?

L'HABITUDE naît dans l'Enfance: elle ſe fortifie dans la Jeuneſſe: elle s'enracine de plus en plus dans l'Age viril: elle eſt indeſtructible dans la Vieilleſſe.

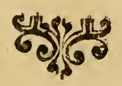
L'HABITUDE tient donc à l'état des fibres. Elle ſe forme pendant qu'elles ſont aſſez ſouples pour ſe prêter aux impreſſions qu'elles reçoivent. Elle ſe fortifie à meſure que les actes ſe réiterent & que les fibres acquierent plus de ſolidité.



CHAPITRE LXII.

De la maniere dont l'Habitude se forme.

LA répétition fréquente du même mouvement dans la même fibre change jusqu'à un certain point l'état primitif de cette fibre. Les molécules dont elle est composée se disposent les unes à l'égard des autres dans un nouvel ordre relatif au genre & au degré de l'impression reçue. Par ce nouvel arrangement des molécules la fibre devient plus facile à mouvoir dans un sens que dans tout autre. Les sucs nourriciers se conformant à la position actuelle de ces molécules, se placent en conséquence. La fibre croît; sa solidité augmente, la disposition contractée se fortifie, s'enracine, & la fibre devient de jour en jour moins susceptible d'impressions nouvelles.



CHAPITRE LXIII.

Comment l'Habitude s'affoiblit & se fortifie.

SI le mouvement imprimé à une fibre n'y eſt pas répété ou qu'il ne le ſoit qu'au bout d'un fort long eſpace de tems, l'efficace de la diſpoſition primitive & des mouvemens inteſtins, ſouvent contraires, effacera peu à peu dans cette fibre le pli qui avoit commencé à s'y former, & l'Habitude ne ſe contractera point.

IL en ſera de même ſi la fibre éprouve ſucceſſivement un grand nombre d'impreſſions différentes. Ces impreſſions ſe détruiront mutuellement, & la fibre ne retiendra aucune détermination particuliere,

EXCEPTEZ de ces cas celui où une fibre reçoit une ſi forte impreſſion que l'effet en eſt permanent & atteint juſqu'à la Vieilleſſe. Il eſt un terme au-delà duquel les molécules élémentaires ne ſauroient changer de ſituation. La Force qui agit ſur les élémens des Corps a ſes loix. Ces loix ſont les réſultats néceſſaires des rapports qu'a le Sujet de cette Force avec le

Sujet de la Matiere. Mais l'un & l'autre nous ſont inconnus.

PLUS une fibre a de force originelle, plus elle a de capacité à retenir les impreſſions qu'elle a contractées. Les molécules une fois diſpoſées dans un certain ordre, prennent plus difficilement de nouvelles poſitions.

CE que je viens de dire d'une fibre doit s'appliquer à un Organe, à un Membre, au Corps.

CHAPITRE LXIV.

L'Habitude, ſource des goûts, des penchans, des inclinations, des mœurs, du Caractere.

LA facilité avec laquelle les fibres encore tendres ſe prêtent aux premieres impreſſions qu'elles reçoivent, la réſiſtance qu'elles apportent à contracter de nouveaux plis dès qu'elles ſe ſont endurcies juſqu'à un certain point, ſont la vraie ſource des goûts, des penchans, des inclinations, des mœurs, du Caractere, &c.

L'AME eſt un Etre qui agit par l'interven-

tion d'un autre Etre. Les Facultés de l'Ame sont modifiées par l'état du Corps.

L'ETAT du Corps est déterminé par la naissance & par les impressions du dehors.

LE Corps est une Production organique qui résulte du concours de deux Productions organiques de même genre. Il participe aux qualités de l'une & de l'autre dans une certaine proportion.

LE degré d'activité de chaque Individu conspirant fixe cette proportion.

LE Corps apporte donc en naissant des déterminations particulieres, en vertu desquelles il est plus ou moins susceptible de certaines impressions.

LES mêmes Objets ne produisent donc pas les mêmes effets sur tous les Cerveaux. Chaque Cerveau a dès la naissance un ton, des rapports qui le distinguent de tout autre.

LE changement d'état que subit un Cerveau immédiatement après la naissance par l'impression des Objets, est toujours en raison

composée de l'activité de ces Objets & de la disposition primitive des fibres.

TOUT mouvement qui affecte le Siege de l'Ame change la maniere d'exister de l'Ame, & ce changement est une perception ou une sensation.

LA diversité des perceptions & des sensations dépend donc de la diversité des mouvemens que les Objets excitent dans le Siege de l'Ame.

TOUT changement dans l'existence de l'Ame lui est agréable, désagréable ou indifférent.

TOUTE maniere d'exister dont l'Ame desire la continuation est plaisir.

TOUTE maniere d'exister dont l'Ame desire la cessation est déplaisir.

TOUTE maniere d'exister dont l'Ame ne desire ni la continuation ni la cessation lui est indifférente.

LE plaisir & la douleur sont les effets nécessaires d'une loi qui veut qu'à un certain

état du Cerveau réponde conſtamment dans l'Ame une certaine modification.

Le ſentiment qui accompagne cette modification, le deſir qu'elle excite, l'acte qui le ſuit ſont des réſultats néceſſaires de la nature de l'Ame.

Comme Etre ſentant, l'Ame ſe porte néceſſairement vers les Objets qui ſont propres à lui procurer du plaiſir, & ſe détourne néceſſairement de ceux qui ſont propres à lui cauſer de la douleur.

Comme Etre mouvant, l'Ame agit plus facilement ſur des fibres encore ſouples, que ſur des fibres déja endurcies, ſur des fibres douées d'une certaine tendance au mouvement que l'Ame veut leur imprimer, que ſur des fibres douées d'une tendance oppoſée ou différente.

L'Ame ſe plait dans l'exercice facile de ſes Forces.



CHAPITRE LXV.

Du plaisir & de la douleur.

LE plaisir & la douleur sont de trois genres.

IL est des plaisirs & des douleurs purement physiques ou corporels, qui n'affectent que la Partie inférieure & grossiere de l'Ame, la Faculté sensitive.

IL est des plaisirs & des douleurs spirituels, qui affectent principalement la partie supérieure de l'Ame, l'Entendement & la Réflexion.

IL est des plaisirs & des douleurs qu'on peut nommer *mixtes*, parce qu'ils tiennent le milieu entre ceux-là, qu'ils participent à la nature des uns & des autres. Les plaisirs & les douleurs de l'Imagination sont la plupart de ce genre.

LES plaisirs & les douleurs du premier genre sont le partage de l'Enfance. Ceux du troisieme genre affectent sur-tout la premiere Jeunesse.

Ceux du ſecond genre ſont l'appanage de la Raiſon.

Nous ignorons quelle eſpece de mouvement produit telle ou telle eſpece de plaiſir, telle ou telle eſpece de douleur phyſique.

Mais nous ſavons que tout mouvement eſt ſuſceptible d'augmentation, & que le même mouvement qui, dans un certain degré nous a cauſé du plaiſir, commence à nous cauſer de la douleur dès qu'il paſſe ce degré & qu'il tend à déſunir les molécules des fibres.

L'intensite' de la douleur eſt proportionnelle au nombre des molécules déſunies & au tems employé à les déſunir. Un tems plus court ſuppoſe un plus grand effort.

Le plaiſir phyſique conſiſtera donc en général dans une douce agitation, dans un léger ébranlement, dans de petites & de très-promptes vibrations des molécules.

De cette douce agitation au mouvement qui opere la déſunion il y a bien des degrés. Tous ces degrés ne compoſent qu'une même chaîne.

CHAPITRE LXVI.

Des effets qui résultent de l'impreſſion des Objets ſur les Sens de l'Enfant.

LE plaiſir étant attaché de ſa nature à un certain mouvement, le penchant que l'Ame témoigne ſouvent dès l'Enfance pour certains Objets, réſulte du mouvement que ces Objets impriment à un ou pluſieurs Sens ou à différentes parties du même Sens.

L'E'LOIGNEMENT de l'Ame pour d'autres Objets dérive d'une impreſſion contraire.

L'APTITUDE ou l'inaptitude à un mouvement ſuit de la Génération.

UN Enfant recherche certains alimens, il ſe plait à certains tons, il ſe déclare pour certaines couleurs; c'eſt que les papilles de ſa Langue ont avec certains Sels ou certains mélanges des rapports qu'elles n'ont pas avec d'autres Sels & d'autres mêlanges : c'eſt que les mouvemens des fibres de l'Ouïe & de celles de la Vue deſtinées à tranſmettre à l'Ame cer-

taines vibrations de l'Air & de la Lumiere sont plus dans la proportion néceſſaire au plaiſir, que ceux des autres fibres.

Les premieres impreſſions de plaiſir que l'Ame éprouve à la préſence d'un Objet déterminent ſa maniere de penſer à l'égard de cet Objet & de tous ceux qui ont avec lui quelque rapport.

La maniere de penſer détermine la maniere d'agir.

L'Ame recherchera donc ces Objets dans leur rapport à ſes penchans les plus décidés.

La fréquence des actes décide le penchant. Elle augmente la diſpoſition au mouvement. Plus de mobilité facilite plus le rappel & rend les images plus vives. Plus de vivacité dans les images met plus d'activité dans les deſirs.



CHAPITRE LXVII.

De l'Éducation considérée dans ses effets les plus généraux.

LA force de l'E'ducation modifie la force du Naturel. L'E'ducation est une seconde naissance qui imprime au Cerveau de nouvelles déterminations.

EN offrant aux Sens dans un certain ordre une suite variée d'Objets, elle diversifie les mouvemens des Organes. Par là elle développe & perfectionne différentes Facultés, elle fait germer divers Talens, elle met en jeu différentes Affections.

CES Facultés, ces Talens, ces Affections sont différentes manieres de goûter l'existence, différentes sources de plaisir.

LES modifications de l'existence sont ce qui la caractérise & fixe sa valeur.

L'E'DUCATION ne crée rien; mais elle met

en œuvre ce qui eſt créé. Elle reçoit des mains de la Nature une Machine admirable dans ſa compoſition, & qui, ſelon qu'elle eſt maniée, produit la toile la plus groſſiere ou un Chef-d'œuvre des Gobelins.

CHAPITRE LXVIII.

De ce qui conſtitue la perfection de l'Éducation.

LA perfection de l'E'ducation conſiſte à multiplier les mouvemens du *Senſorium* le plus qu'il eſt poſſible ; à combiner ces mouvemens de toutes les façons aſſignables & conformes à la deſtination de l'Individu ; à établir entre ces mouvemens une liaiſon en vertu de laquelle ils ſe ſuccedent dans le meilleur ordre ; enfin, à rendre habituel tout cela.



CHAPITRE LXIX.

Que le Naturel modifie le effets de l'Éducation

MAIS comme l'E'ducation ne forme point le Naturel, elle ne le détruit point non plus. Le Naturel modifie donc à ſon tour l'E'ducation ; & c'eſt à bien connoître la Force du Naturel que conſiſte principalement le grand Art de diriger l'Homme.

ARATOR plante des Chênes dans un terrein léger & graveleux : ils languiſſent ; leurs jets ſont foibles, pâles, en petit nombre. ARATOR ! vous vous méprenez : le Chêne mâle & vigoureux ne ſe plait que dans une terre compacte & nourriſſante : mais la Vigne ſaura trouver dans ce terrein aride des ſucs proportionnés à la fineſſe & à la volatilité de ſon nectar.



CHAPITRE LXX.

Des dispositions naturelles de l'Esprit.

LE matériel de la Mémoire, de l'Imagination, de l'Attention, de la Réflexion, du Génie est une certaine nature de fibres, une certaine disposition du Cerveau.

LE spirituel de ces Facultés est un certain exercice de la Force motrice de l'Ame, d'où naissent différentes idées & différentes combinaisons d'idées ; ou pour parler plus exactement, c'est l'Ame elle-même en tant qu'elle agit sur différens points du *Sensorium* & qu'elle modifie différemment son action.

LE degré de perfection de chaque Faculté répond donc à l'état des fibres qui sont les instrumens de cette Faculté.

L'EXPE'RIENCE seule manifeste cet état. Elle apprend quels sont les Objets qui agissent sur le Cerveau avec le plus de force ; quels sont les mouvemens que les fibres contractent avec le plus de facilité.

LES

Les idées attachées à ces mouvemens feront celles que l'Ame aimera le plus à reproduire & à combiner, parce qu'elle le fera avec moins de travail.

Il en eft des fibres qui fervent aux opérations méchaniques, comme de celles qui fervent aux opérations intellectuelles. Elles ont, ainfi que ces dernieres, leurs déterminations primitives, que l'expérience découvre, & en vertu defquelles le Corps eft plus ou moins propre à certains mouvemens & à certaines fuites de mouvemens.

Du commerce mutuel de ces deux ordres de fibres naît l'harmonie qui regne entre les Sens & les Membres.

L'effet de cette harmonie eft un tel accord entre les impreffions d'un ou de plufieurs Sens & les mouvemens d'un ou de plufieurs Membres, que les uns répondent aux autres.

Le plus ou le moins de jufteffe d'un ou de plufieurs Sens, leur accord plus ou moins parfait avec un ou plufieurs Membres, la foupleffe plus ou moins grande de ces derniers décident

du plus ou du moins de disposition à certaines Professions, ou à certains Arts.

L'EXTREME justesse de l'Oreille, son accord parfait avec l'Organe de la Voix, la grande flexibilité de cet Organe forment une disposition naturelle pour le Chant. Un coup d'Oeil sûr & prompt, une Imagination qui saisit & retrace avec force & justesse les images qui se peignent au fond de l'Oeil, l'aptitude de la main à exprimer par ses mouvemens les traits de ces images sont des dispositions naturelles pour le Dessin.

UNE heureuse Mémoire conduit à l'E'tude des Faits. Un grand fonds d'imagination & un penchant marqué pour l'Harmonie sont le Germe du Poëte. Une Attention soutenue & beaucoup de cette sorte d'Imagination qui saisit les Propriétés d'une Figure, les rapports & les combinaisons des nombres & des grandeurs annoncent le Géometre.



CHAPITRE LXXI.

En quoi consiste principalement la sagesse de l'Education dans la maniere dont elle démêle les dispositions naturelles de l'Esprit & dont elle les met en œuvre.

LA sage E'ducation démêle ces dispositions naturelles & s'y conforme. Elle fait imaginer les expériences propres à les lui faire connoître. Comme ULYSSE elle fait découvrir ACHILLE & le rendre à sa véritable destination. Fidele à suivre la Nature, industrieuse à la seconder elle met chaque Cerveau à sa place, & donne à chaque Talent l'exercice qui lui convient. Persuadée qu'il n'est point de Tète si disgraciée qui ne puisse figurer dans le Monde moral, elle ne se rebute point, & le mauvais succès de ses premieres épreuves ne fait que l'exciter à en tenter de nouvelles. Raisonnable dans ses desirs, parce qu'elle est fort éclairée, elle n'a point la sotte ambition de vouloir monter tous les Cerveaux sur les tons les plus élevés. Elle sait se borner quand la Nature le demande & renoncer sans chagrin à faire un Artiste, quand il n'y a de la matiere que pour faire un La-

boureur. Elle ne cherche point la pêche fondante ſur l'E'pine, le muſcat parfumé ſur la Ronce. Inſtruite de l'utilité de chaque Production, elle n'en mépriſe aucune. Le déſordre ſeul lui déplait. Une heureuſe diſpoſition laiſſée ſans culture, un Talent déplacé, voilà ce qui la choque. Elle veut que tout Etre tende à la plus grande perfection qui convient à ſa nature, & elle préfere ſagement l'excellence dans un Genre inférieur à la médiocrité dans un Genre ſupérieur. Elle croit que la maſſe du bonheur départi au Genre humain ſe forme par la réunion des ſervices particuliers de tous les Individus. Elle n'oublie point qu'il falloit ſur la Terre des Mouſſes, des Vers, des Limaçons, comme il y falloit des Pommiers, des Bœufs, des Chameaux.

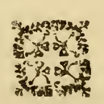
CHAPITRE LXXII.

Des diſpoſitions naturelles du Cœur.

LA Vertu, comme les Talens, tient beaucoup au Phyſique. Elle ſe façonne dans la matrice comme l'Oeil, l'Oreille, la Main. On naît tempérant, humain, courageux, comme

on naît Muſicien, Deſſinateur, Poëte. Le Cœur a comme l'Eſprit ſes fibres, ſes humeurs, ſon méchaniſme.

Des fibres douées d'une grande élaſticité, un ſang bouillant & qui ſe porte avec impétuoſité dans le cœur donnent à l'Homme un certain ſentiment de ſes Forces, qui eſt inſéparable de la confiance en ces Forces, & cette confiance eſt le principe du courage. Des Papilles médiocrement ſenſibles, un Eſtomac qui demande peu ſont la cauſe naturelle de la ſobriété. Un genre nerveux délicat, une Imagination qui peint avec aſſez de force pour faire reſſentir à l'Ame quelque choſe d'analogue à ce qu'eprouvent les Malheureux conſtituent le matériel de la pitié. Des ſolides d'une élaſticité tempérée, des humeurs difficiles à émouvoir, une bile peu abondante, ſont le phyſique de la douceur.



CHAPITRE LXXIII.

Comment l'E'ducation cultive & ennoblit les dispositions naturelles du Cœur.

L'E'DUCATION ennoblit ces Dons de la Nature & les éleve par degrés au rang des Vertus morales. Elle transplante dans ses Jardins ces Plantes sauvages : la culture qu'elles y reçoivent les perfectionne, les multiplie ; donne des graces à leur port, augmente la vivacité & la variété de leurs couleurs, releve le goût & le parfum de leurs Fruits. La Nature aidée par cette Main habile s'empresse de répondre à ses soins.

PAR un sage régime l'E'ducation prévient des excès dangereux. Elle retient la Vertu dans les bornes de l'utile, & en l'unissant inséparablement à la Raison, elle lui donne son véritable lustre.

L'E'DUCATION modere la trop grande énergie d'un tempérament vertueux en le dirigeant sans cesse vers sa fin naturelle. Les idées d'ordre, de beauté, de convenance qu'elle fait

entrer dans l'Entendement inſtruiſent l'Ame du rapport qu'a un certain exercice de la Vertu avec ſon Bonheur ; & l'heureuſe expérience qu'elle fait de cet exercice fortifie en elle le goût de la Vertu.

CHAPITRE LXXIV.

Du régime de l'E'ducation à l'égard des Tempéramens vicieux.

LA Nature eſt ſouvent vicieuſe. Les plus mauvaiſes diſpoſitions ſont un préſent de la naiſſance comme les diſpoſitions les plus heureuſes. Il eſt des vices de tempérament comme il eſt des vertus de tempérament. La même Main a formé le Lion courageux & le Daim timide, le Porc glouton & l'Ane ſobre, le Léopard farouche & le Chien docile, le Loup cruel & l'innocent Agneau.

L'E'DUCATION prudente n'attaque point de front un Tempérament vicieux ; elle ne le combat point à force ouverte. Les coups qu'elle lui porteroit pourroient atteindre au principe de la Vie. Elle ſe conduit avec plus d'art. Au

lieu d'oppoſer au Torrent l'inflexibilité de la roche, elle ne lui oppoſe que la ſoupleſſe de l'oſier. Elle ſe laiſſe pénétrer juſqu'à un certain point; elle cede avec meſure : elle prend un peu du mouvement afin d'en faire perdre. Elle détourne à propos tout ce qui pourroit augmenter l'effort du courant & groſſir ſes eaux. Elle parvient ainſi peu-à-peu à ſurmonter ſa violence, à empêcher ſes débordemens, à modérer ſa pente, à changer la direction. Ce Torrent qui menaçoit les Campagnes, ne coule plus que pour les embellir & les fertiliſer. Ses eaux terribles maniées par cet excellent Ingénieur vont rendre à la Société des ſervices de tout genre. Elles vont remplacer une multitude de Bras, animer une infinité de Machines.

Ce n'eſt donc pas tant à détruire le Tempérament vicieux, qu'à le contenir dans certaines limites & à faire une juſte application de cette Force, que l'E'ducation déploie ſon Génie. Elle veut du mouvement : il eſt l'Ame du Monde. Elle redoute un repos, une inaction qui conduiroit à une funeſte Léthargie. Mais, elle ne redoute pas moins un trop grand mouvement, un mouvement qui tendroit à pervertir, à détruire l'Individu. Elle écartera donc avec le plus grand ſoin tout ce qui pourroit

exciter un ſemblable mouvement dans des fibres diſpoſées à le recevoir. L'effet qu'il y produiroit ne ſeroit pas abſolument momentané. L'état actuel des molécules élémentaires des fibres, leur arrangement, leur poſition reſpective s'en reſſentiroient plus ou moins ; & ce changement, quelque léger qu'il fût, ſeroit toujours un nouveau degré de propenſion ajouté à ceux que les fibres poſſéderoient déja.

Cet effet ſeroit encore plus dangereux s'il étoit accompagné de ſenſations agréables & un peu vives. L'Imagination s'y trouveroit intéreſſée. Elle reproduiroit ces ſenſations ; & en les reproduiſant elle augmenteroit la diſpoſition des organes à les tranſmettre. Elles acquerroient ainſi plus de vivacité & ſolliciteroient l'Ame plus fortement.



CHAPITRE LXXV.

De la liaison qui est entre les Talens & de celle qui est entre les Vertus. Que l'E'ducation s'applique à connoître ces liaisons, à les fortifier, à les étendre.

UN Talent se lie à un autre Talent, une Vertu à une autre Vertu, une Habitude à une autre Habitude. Il n'est rien d'absolument isolé. Une même chaîne réunit tout; pénetre le Physique & le Moral; embrasse tous les mouvemens du Corps, toutes les Idées de l'Esprit, tous les sentimens du Cœur.

L'E'DUCATION suit le fil de cette chaîne: ses yeux perçans le démêlent lorsqu'il est presqu'imperceptible: ils découvrent des liaisons qui échappent au commun des Hommes. L'E'ducation s'applique à fortifier ces liaisons, à les étendre, à les multiplier. Elle voit quels Talens, quelles Vertus peuvent germer du Talent dominant, de la Vertu principale; & c'est à procurer le développement de ces Boutons précieux qu'elle met ses soins.

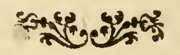
Elle hâte lentement cet important ouvrage. Scrupuleuſe imitatrice de la ſage Nature, elle ne va point par ſauts. Elle ne précipite point ſon œuvre. Elle n'entreprend point de faire développer un nouveau Bouton que le Rameau qui doit le nourrir n'ait acquis une certaine conſiſtance.

Elle ne multiplie point les Branches aux dépens du Tronc. La conſervation & l'accroiſſement de celui-ci forment toujours le grand objet de ſon travail; & elle eſt auſſi ſévere à retrancher tout ce qui pourroit l'épuiſer, qu'intelligente à cultiver ſes Productions les plus utiles. En cherchant à multiplier les Talens dans le même Individu, à y développer de nouvelles Qualités, elle ſe donne bien de garde d'affoiblir le Talent dominant, la Vertu diſtinctive. Elle ſait que c'eſt dans ce Talent, dans cette Vertu que ſe trouve la plus grande perfection du Sujet, la ſource la plus ſûre & la plus féconde des ſervices que la Société peut en retirer. L'E'ducation eſt donc très-attentive à conſerver au Sujet ce qui conſtitue, en quelque ſorte, ſon Eſſence morale. Elle travaille à renforcer de plus en plus les traits qui le caractériſent, à les rendre ineffaçables.

CHAPITRE LXXVI.

De l'univerſalité des Talens.

IL apparoît de tems en tems de ces Cerveaux heureux, de ces Prodiges du Monde moral qui offrent aux yeux étonnés des ſemences de preſque tous les Talens. La Nature ſemble s'être plûe à leur à leur prodiguer ſes Dons les plus rares, à y concentrer des Richeſſes qu'elle a coutume de partager très-inégalement entre un grand nombre d'Individus. Mémoire, Imagination, Jugement, Attention, Génie, perfection des Sens, diſpoſition des Organes, tout paroît concourir à rendre ces Cerveaux des Inſtrumens univerſels des Sciences & des Arts. L'Ame qui poſſede un tel Cerveau peut habiter indifféremment toutes les Régions du vaſte Empire des Sciences. Elle a les Qualités, l'eſpece de Tempérament qui conviennent à chaque Climat.



CHAPITRE LXXVII.

De la conduite de l'E'ducation à l'égard de l'universalité des Talens.

CETTE abondance extraordinaire, cette étonnante profusion n'exige pas moins d'art dans l'E'ducation qu'une triste stérilité. Ces Talens n'ont pas tous la même énergie: ils ne tendent pas tous avec la même force à se développer. Ils sont les résultats nécessaires d'une Organisation très-compliquée: dans une semblable Organisation une parfaite égalité de tendance seroit presqu'impossible. L'E'ducation s'attachera donc à découvrir de quel côté la Nature incline le plus, afin de fortifier ces penchans naissans. Un Jardinier expérimenté & intelligent sait démêler les Boutons qui promettent le plus & leur conserver l'avantage qu'ils tiennent de la Nature. Il détermine habilement la seve à se porter vers eux en plus grande abondance. Il prévient à tems des dérivations qui pourroient leur dérober une nourriture nécessaire à l'entretien & à l'augmentation de leurs forces.

La Démocratie dans les Talens n'eſt pas ſujette à de moindres imperfections que celles qui l'accompagnent dans l'E'tat civil. Une Monarchie bien réglée a conſtamment plus d'activité, de nerf, de vigueur. Elle tend plus directement à ſon but, & ce but eſt une gloire plus ſolide. Elle penſe plus fortement & plus en grand. Elle exécute avec plus de ſûreté & de promptitude. Elle favoriſe plus efficacement le Commerce, les Sciences, les Arts. Elle ne pouſſe pas néanmoins également toutes les Branches de ſon Commerce ; elle ne cultive pas avec le même ſoin toutes les Sciences & tous les Arts. Cela ne la conduiroit qu'à une certaine médiocrité en tout genre. Mais elle étend davantage les Branches de ſon Commerce dont elle a lieu d'eſpérer de plus ſûrs profits, des richeſſes plus durables : elle donne de plus puiſſans encouragemens aux Sciences & aux Arts auxquels ſes Sujets ſont le plus propres. Par là elle atteint dans certains Genres à une perfection qui lui acquiert ſur ſes Voiſins un empire plus glorieux que celui qui naît de la conquête.

L'Activité de l'Ame eſt bornée : c'eſt un Feu qui ne peut embraſer qu'une certaine quantité de matiere. Le trop diviſer, c'eſt l'af-

foiblir; le concentrer ſur un petit nombre de corps, c'eſt l'entretenir & l'augmenter. Réuniſſez donc ces rayons trop divergens, & ils produiront les plus grands effets. Ils jetteront au loin la plus vive lumiere. Ils pénétreront les tiſſus les plus ſerrés, décompoſeront les corps les plus durs.

Mais, ſi l'E'ducation ne ſe laiſſe point entraîner aux appas ſéduiſans de l'univerſalité des Talens, d'un autre côté elle eſt éloignée d'étouffer des diſpoſitions qui peuvent être cultivées avec avantage. Telles ſont celles qui par leur liaiſon avec le Talent dominant tendent à lui donner plus de luſtre, à l'élever à une plus grande perfection. Ces Talens ſecondaires ſont chers à l'E'ducation. Ce ſont de petits Ruiſſeaux deſtinés à groſſir une Source, de petites Forces qui conſpirent avec la Force principale. Les rapports qui lient ces Talens rendent leur développement plus facile. La nourriture que reçoit une Branche ſe communique bientôt aux autres. La germination de tous ces petits Talens répand dans le Cerveau une variété féconde en grands effets. Pour former d'agréables accords, le ton principal doit être accompagné de tous ſes harmoniques.

CHAPITRE LXXVIII.

Des Talens purement curieux, & de l'art avec lequel l'E'ducation sait les rendre utiles.

IL eſt des Talens, il eſt des Goûts purement curieux, & qu'on admire à-peu-près comme certains Inſectes à cauſe de leur ſingularité ou de leur induſtrie. L'E'ducation, qui ramene tout à l'utile, imite ces Phyſiciens ingénieux & zélés pour le Bien public, qui en étudiant ces Inſectes cherchent à y découvrir quelque utilité cachée.

BON, attiré par l'éclat & la variété des couleurs de certaines Araignées, fixe ſur elles des regards curieux. Il obſerve qu'elles renferment leurs œufs dans une eſpece de Bourſe ou de Coque d'une ſoie très-fine & très-luſtrée. Il contemple avec un ſecret plaiſir la maniere induſtrieuſe dont cette Coque eſt conſtruite, arrêtée, défendue. Mais il n'en demeure pas là : le curieux eſt entre les mains du Sage le fil qui conduit à l'utile : BON imagine de faire travailler ces araignées pour l'uſage de l'Homme. Il raſſemble un grand nombre de ces Inſectes ; il

il recueille avec ſoin leurs Coques juſques là inconnues ou négligées, & après avoir donné à la ſoie qui les compoſe les préparations convenables, il en forme des Tiſſus d'une beauté parfaite, des Tiſſus ſupérieurs à tout ce qu'on voit en ce genre. Il entreprend encore de tirer de cette ſoie des Gouttes pareilles à celles que la Chymie fait extraire de la ſoie des Vers, & le mérite des nouvelles Gouttes l'emporte à quelques égards ſur celui des anciennes.

RE'AUMUR ſuivant avec ſa ſagacité ordinaire les Teignes domeſtiques, admire la façon ingénieuſe de leurs Fourreaux, l'art avec lequel elles ſavent les fixer, les alonger, les élargir. La même matiere qui ſert à vêtir l'Inſecte ſert à le nourrir. RE'AUMUR obſerve avec ſurpriſe que les excrémens des Teignes ont préciſément la couleur du drap qu'elles ont rongé. L'action de leur eſtomac n'a altéré en rien la vivacité de la teinte. Cette obſervation qui ſeroit demeurée ſtérile dans tout autre Cerveau, prend dans celui de RE'AUMUR une forme utile. Il lui vient en penſée de propoſer aux Peintres de s'aſſortir de poudres colorées auprès des Teignes, en leur faiſant ronger des draps de toutes couleurs & de toutes nuances de couleur.

Le jeune Ornithophile eſt paſſionné des Oiſeaux & ſur-tout des Oiſeaux de Proie. Il en remplit ſes appartemens, & il lui reſte à peine de la place pour loger ſa propre Perſonne. Il n'a de commerce qu'avec eux; ils lui tiennent lieu de tout. Il paſſe des journées entieres à contempler leur bec crochu, leurs ſerres tranchantes, leurs couleurs nuées, ondées, tranchées. Il ſait le nombre de leurs groſſes plumes, & il n'eſt pas une écaille de leurs jambes qui ne l'ait occupé quelques heures. Le feu de leurs yeux, la fierté de leur contenance, leur force, leur rapacité l'enchantent, le tranſportent. Il treſſaille de joie quand ils accourent au leurre & qu'ils déchirent la viande qu'il leur préſente. Il déplore alors le ſort de ceux qui ſont inſenſibles à ces plaiſirs; leur indifférence l'étonne, & il ne conçoit pas qu'on puiſſe vivre heureux ſans quelque connoiſſance des Oiſeaux de Proie. L'E'ducation ſourit de l'enthouſiaſme d'Ornithophile, & appercevant ſous cette écorce ſinguliere les germes d'un Obſervateur & d'un Naturaliſte, elle projette de les développer. Elle conduit Ornithophile dans une Bibliotheque. Là, elle lui met en mains un Traité d'Ornithologie, où elle lui montre ſes chers Favoris peints d'après le naturel. Ornithophile, qui a l'Imagination pleine des Originaux, découvre

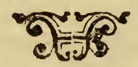
bientôt des défauts dans les Copies : ici, c'eſt un bec trop recourbé ; là, c'eſt un œil qui n'eſt pas aſſez ouvert ou une tête trop applatie : ailleurs, c'eſt un Corſage trop effilé, des couleurs mal rendues, une queue trop courte ou trop fermée, des doigts mal proportionnés, &c. Toutes ces remarques ſont juſtes, & l'E'ducation ne manque point de les approuver. Elle propoſe enſuite à ORNITHOPHILE de jeter un coup d'œil ſur l'Hiſtoire particuliere de chaque Oiſeau. Il n'en trouve pas les deſcriptions moins défectueuſes que les Figures, & il indique bien des particularités qu'il a obſervées & qui ont été omiſes. L'E'ducation applaudit au Naturaliſte naiſſant, & flattant adroitement ſon Amour propre, elle l'invite à écrire ſes obſervations & à les perfectionner, afin de les communiquer aux Maîtres de l'Art. ORNITHOPHILE ſe laiſſe aiſément perſuader : il ſe met à écrire ; les découvertes ſe multiplient ; l'Eſprit d'obſervation ſe développe, & l'E'ducation n'a plus qu'à le porter ſur d'autres ſujets d'Hiſtoire naturelle ou de Phyſique.

PHIDIAS a un talent particulier pour imiter en pâte tout ce qu'il voit. L'E'ducation ſubſtitue à cette pâte une Pierre molle ; elle arme

les mains de PHIDIAS d'un Ciseau ; elle en fait un Sculpteur.

ARCHYTAS, encore Enfant, ne peut détacher ses yeux de dessus un Moulin ; & il a à peine l'usage bien libre des doigts qu'il se met à contrefaire la Machine. L'E'ducation feint d'admirer beaucoup sa petite invention ; & en lui indiquant cependant d'une maniere indirecte les défauts les plus sensibles, elle l'invite à la corriger. Encouragé par ces éloges, excité par son goût naturel ARCHYTAS construit un grand nombre de Moulins, & le dernier construit a toujours quelque degré de supériorité sur le précédent. ARCHYTAS acquiert ainsi une certaine adresse des doigts, un certain sentiment des proportions méchaniques dont l'E'ducation prévoit assez les suites & qu'elle se propose de cultiver. Dans cette vue, elle offre successivement aux yeux d'ARCHYTAS des Moulins de différentes constructions plus composés les uns que les autres. Le jeune Artiste surpris de cette variété à laquelle il ne s'attendoit pas, sent redoubler en lui le goût de l'imitation. A ces Moulins l'E'ducation fait succéder les Machines qui s'en rapprochent le plus, à celles-ci d'autres Machines plus composées & plus curieuses. ARCHYTAS que ces nouveautés enflam-

ment de plus en plus, atteint en peu de tems à une dextérité ſinguliere & à un degré d'intelligence peu commun à ſon âge. Il eſt déja Méchanicien par goût & par pratique : mais la Théorie lui manque, & ſans elle il ne ſauroit aller bien loin. L'E'ducation, qui connoît ſes beſoins, travaille inceſſamment à lui inculquer les principes d'une Science pour laquelle il témoigne tant de vocation. Elle ſuit dans ſes inſtructions Théorétiques la même méthode qu'elle a à ſuivre dans les inſtructions pratiques: elle conduit ARCHYTAS du ſimple au composé, du connu à l'inconnu. Elle irrite ſa curioſité; elle aiguiſe ſa pénetration. Enfin, elle lui dévoile les myſteres les plus profonds de cette belle Science. Par ces ſoins éclairés, par cette heureuſe culture ARCHYTAS devient le plus célebre Méchanicien de ſon Siecle. Il a commencé par des imitations groſſieres des Machines les plus communes; il finit par l'invention de Mêtiers qui exécutent ſeuls les plus belles E'toffes.



CHAPITRE LXXIX.

Du ſoin qu'a l'Education d'exercer agréablement les Forces de l'Eſprit.

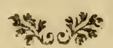
QUELLE que ſoit la nature du plaiſir, il eſt certain qu'il ne ſe trouve point dans un exercice trop pénible des Facultés. Il faut toujours qu'il y ait une proportion entre la puiſſance & la réſiſtance, entre la dépenſe que l'Ame fait de ſes Forces & l'acquiſition qui réſulte de cette dépenſe.

Si la réſiſtance ſurmonte trop la puiſſance ; ſi l'Ame dépenſe beaucoup pour ne rien acquérir ou pour acquérir très-peu, elle ne ſentira que les efforts, & ce ſentiment ſera un ſentiment déſagréable, une pure fatigue.

Si, au contraire, la réſiſtance eſt telle qu'elle cede graduellement aux efforts de la puiſſance, l'Ame aura du plaiſir, & elle en aura d'autant plus, que ces richeſſes croîtront davantage dans un tems donné, & qu'elle pourra juger de ſes progrès par une comparaiſon plus exacte & plus ſuivie.

E'TUDIEZ donc la portée actuelle des Esprits, des Talens, des Facultés ; & vous entretiendrez constamment entre la puissance & la résistance cette proportion admirable qui tend les ressorts de l'Ame sans les affoiblir. Ces ressorts une fois faussés par une résistance trop opiniâtre, perdroient leur activité, qu'il seroit ensuite difficile de rétablir.

E'CARTEZ le dégoût : il est inséparable de la paresse qui éteint toutes les Facultés. Imitez la nature : elle parvient par la voie du plaisir à une fin nécessaire. Elle a attaché la conservation de l'Individu & celle de l'Espece à des sensations très-agréables. Quand vous conduirez l'Ame à la perfection par la route du plaisir, vous la conduirez sûrement. Combien de Génies qu'une méthode contraire a fait avorter ! combien de Talens étouffés ou dégénérés dès leur naissance par une culture mal entendue ! Non ; les irruptions des Barbares n'ont pas fait à la Société des maux plus réels que ceux qu'elle éprouve chaque jour d'une semblable culture.



CHAPITRE LXXX.

Des progrès de l'Esprit ou de la gradation qu'on observe dans l'acquisition de ses Connoissances.

L'ESPRIT végete comme le Corps. Il est une gradation nécessaire dans l'acquisition de nos Connoissances & dans le développement de nos Talens, comme il en est une dans l'accroissement de nos Membres. Il n'est point en notre pouvoir de doubler, de tripler dans un instant le degré d'un Talent; de passer sans milieu d'une vérité d'un genre à une vérité d'un autre genre; de découvrir du premier coup tout ce que renferme un sujet.

CELA est d'une évidence parfaite. Les moyens par lesquels nous acquérons des idées & ceux par lesquels nous opérons entraînent par eux-mêmes la succession. L'œil, l'oreille, la main sont des instrumens qui n'agissent que successivement. Le cerveau ne reçoit que de la même maniere leurs impressions. La lecture, la conversation, l'expérience, la méditation sont inséparables de la succession. L'Ame ne sauroit

ſaiſir tout d'un coup les rapports qui lient deux vérités un peu éloignées. Elle n'y parvient que par l'intervention d'idées moyennes, & toute la Théorie du Raiſonnement repoſe ſur ce principe. Les Génies les plus pénétrans, les plus profonds ne ſe diſtinguent des autres Hommes que parce qu'ils emploient un plus petit nombre de milieux. Leur vue plus étendue ſaiſit des rapports plus éloignés. Ils ne marchent pas, ils volent; mais toujours leur vol eſt-il ſucceſſif.

PARCOUREZ toutes les Sciences & tous les Arts; ſuivez toutes les découvertes, toutes les inventions & vous verrez qu'il n'en eſt point qui n'ait ſon échelle, ſes gradations, ſon mouvement. Tantôt l'échelle ſe trouvera compoſée d'un très-grand nombre d'échelons diſtribués irréguliérement; tantôt le nombre des échelons ſera fort petit & leur diſtribution réguliere; tantôt la ligne parcourue ſera une ligne droite, tantôt ce ſera une courbe très-compoſée, très-biſarre. Les circonſtances, la nature du ſujet, la lenteur ou la rapidité des Eſprits, la diſette ou l'abondance des Génies détermineront ces variétés.

CE ſeroit aſſurément un Ouvrage bien inté-

reſſant que celui qui expoſeroit ſous nos yeux dans une ſuite de Tableaux les découvertes les plus utiles, les plus brillantes, & la véritable marche des Inventeurs. Un pareil Ouvrage ſeroit la meilleure Introduction à l'Hiſtoire de l'Eſprit humain. Les Mémoires que les Phyſiciens & les Naturaliſtes publient en ſeroient d'excellens Matériaux. L'Eſprit d'obſervation qui s'y montre par-tout eſt l'Eſprit univerſel des Sciences & des Arts. C'eſt cet Eſprit qui va à la découverte des Faits par la route la plus ſûre, & qui voit toujours naître ſous ſes pas des vérités nouvelles. Mais quelle eſt la Science où les progreſſions de cet Eſprit ſoient exprimées par une ſuite de degrés plus nombreuſe, plus étendue, plus liée que dans la Géométrie! Nous la voyons cette Science, aujourd'hui ſi ſublime, naître comme un Ver des fanges du Nil, tracer en rampant les bornes des Poſſeſſions, ſe fortifier peu à peu, prendre des ailes, s'élever au ſommet des Montagnes, meſurer d'un vol hardi les Plaines céleſtes, percer enfin dans la Région de l'Infini.

L'ÉDUCATION dreſſera donc ſon plan d'Inſtruction ſur la génération la plus naturelle des idées. Elle choiſira dans chaque ſujet celles qui ſeront les plus lumineuſes, les plus intéreſſan-

tes, les plus capitales. Elle les distribuera suivant leurs rapports les plus prochains. Elle en composera des suites qui représenteront fidellement la marche de l'Esprit dans la recherche du vrai. Elle conservera tous les milieux nécessaires, & ne supprimera que ceux qui pourroient causer de l'ennui & du dégoût. Elle tâchera de faire du Cerveau confié à ses soins un E'difice dont toutes les pieces communiquent les unes avec les autres dans un ordre commode, naturel, élégant. Elle y ménagera des avenues faciles, agréables. Elle suivra dans les proportions, les ornemens, les ameublemens la loi sévere que lui imposera la destination de l'E'difice. Elle ne confondra point l'économie d'un Temple avec celle d'un Palais, l'ordonnance d'un Théatre avec celle d'un Arsenal. Lorsqu'un mouvement conduit à un autre mouvement; lorsque les idées naissent les unes des autres, que les comparaisons, les images, les transitions ne servent qu'à y répandre plus de clarté, à lier plus fortement tous les chaînons de la chaîne, l'Ame retient mieux ce que l'on veut qu'elle retienne, elle exerce toutes ses Facultés avec une aisance, un agrément qui en assurent les progrès.

CHAPITRE LXXXI.

Réflexions générales ſur les Méthodes d'Inſtruction.

SI nous jugeons ſur les principes que nous venons de poſer du mérite des Ouvrages qui ont pour objet l'inſtruction de la Jeuneſſe, & qui s'annoncent ſous les différens Titres d'*Elémens*, d'*Introductions*, d'*Abrégés*, d'*Entretiens*, de *Catéchiſmes*, &c, quels ſeront les réſultats d'un ſemblable examen?

CET enchaînement naturel des vérités qui contribue tant à les graver dans la Mémoire y ſera-t-il bien obſervé? Les Forces de l'Ame y ſeront-elles ménagées avec cet art qui les entretient & les augmente? La Curioſité, toujours ſi agiſſante, y recevra-t-elle la nourriture propre à aiguiſer ſon appétit? L'agréable y conduira-t-il toujours à l'utile? Des fleurs, mêlangées & diſtribuées avec goût, y cacheront-elles des épines qu'il ſeroit dangereux de laiſſer appercevoir? L'Eſprit y embellira-t-il la Raiſon; la Raiſon y ennoblira-t-elle l'Eſprit? Au lieu de la vivacité, de la délicateſſe & du badinage léger du Dialogue, n'y éprou-

verons-nous point le froid, la peſanteur & le ſérieux d'une Diſſertation? N'y verrons-nous point avec ſurpriſe l'Architecture Gothique du onzieme Siecle miſe en œuvre dans des E'difices du dix-ſeptieme? N'y remarquerons-nous point des Colonnes énormes employées à ſoutenir un ſimple Dais, & de petits Pilaſtres appellés à porter le poids immenſe d'une Voûte? Les diſtributions n'y offriront-elles point d'embarras & d'obſcurité? Les Avenues n'y feront-elles point des Labyrinthes?

CHAPITRE LXXXII.

De la maniere d'enſeigner les premiers Principes de la Religion.

J'OUVRE un Catéchiſme à l'uſage des Enfans, qu'on dit fait par un habile Homme: j'y vois à la tête cette Queſtion; qu'eſt-ce que DIEU? La Réponſe eſt auſſi ſenſée que la Demande; DIEU eſt un Eſprit infini & tout parfait, éternel, tout puiſſant, préſent par-tout. Quoi donc! un ſeul de ces Attributs ſuffiroit pour abſorber le Philoſophe le plus profond, &

vous voulez en faire entrer toute la collection dans la Tête d'un Enfant ! Sans doute, que vous ne prétendez pas qu'il comprenne ces termes ? & pourquoi, je vous prie, chargez-vous si inutilement sa Mémoire ? Que diriez-vous d'un Traité de Géométrie Élémentaire qui commenceroit par les propriétés de la Parabole ou par les Suites infinies ? Si vous voulez parler de DIEU à l'Enfant, faites-LE lui connoître sous les images sensibles d'un Pere, d'un Ami, d'un Bienfaiteur absent qui lui envoie chaque jour de quoi fournir a ses besoins & à ses plaisirs.

JE continue à feuilleter ce Catéchisme ; & je trouve dès la seconde ou la troisieme Section la Doctrine des Anges fideles & des Anges rebelles ; Satan Esprit malin, orgueilleux, artificieux, tentateur de nos premiers Parens, ennemi naturel de l'Homme, &c. A quoi bon cela, je le demande ; qu'à jeter dans l'Ame de l'Enfant des terreurs paniques, que les discours d'un Domestique ignorant & superstitieux ne manqueront pas de fortifier ? Je confesse ingénument que je ne connois point l'utilité de ces instructions ; & je souhaiterois ardemment que toute cette Doctrine des Démons eût été reléguée pour toujours dans la Philosophie Orientale.

La maniere de préſenter les Dogmes de la Religion aux Enfans n'eſt guere moins abſurde. On diroit qu'on n'ait pour but que d'exercer leur Mémoire ou plutôt de l'accabler par cet aſſemblage de termes obſcurs, métaphyſiques & quelquefois contradictoires. Eſt-ce là cette Religion annoncée aux Simples & faite pour éclairer l'Entendement & toucher le Cœur? ou n'eſt-ce point plutôt un Extrait de Théologie Scholaſtique?

Que dirons-nous encore de la Morale, déja ſi ſeche par elle-même, & qu'on prend ſoin de rendre encore plus rebutante par cette ennuyeuſe cathégorie de vertus & de vices?

Pour moi, ſi j'avois à dire ma penſée ſur l'Inſtruction des Enfans, ſujet ſi important, ſi rebattu, mais ſur lequel on ne ſauroit trop rebattre, j'avouerois que tous nos Catéchliſmes me paroiſſent inutiles ou même nuiſibles à cette fin. Je voudrois ne parler de Dieu & de la Religion à l'Enfant que lorſque ſa Raiſon auroit atteint une certaine maturité. Il me ſemble que l'idée aſſez claire & toujours préſente du Pouvoir paternel ſuffit pour diriger cet âge tendre, ſans qu'il ſoit beſoin d'y faire intervenir la notion pſychologique d'un Eſprit Infini

vous voulez en faire entrer toute la collection dans la Tête d'un Enfant ! Sans doute, que vous ne prétendez pas qu'il comprenne ces termes ? & pourquoi, je vous prie, chargez-vous si inutilement sa Mémoire ? Que diriez-vous d'un Traité de Géométrie Élémentaire qui commenceroit par les propriétés de la Parabole ou par les Suites infinies ? Si vous voulez parler de DIEU à l'Enfant, faites-LE lui connoître sous les images sensibles d'un Pere, d'un Ami, d'un Bienfaiteur absent qui lui envoie chaque jour de quoi fournir a ses besoins & à ses plaisirs.

JE continue à feuilleter ce Catéchisme ; & je trouve dès la seconde ou la troisieme Section la Doctrine des Anges fideles & des Anges rebelles ; Satan Esprit malin, orgueilleux, artificieux, tentateur de nos premiers Parens, ennemi naturel de l'Homme, &c. A quoi bon cela, je le demande ; qu'à jeter dans l'Ame de l'Enfant des terreurs paniques, que les discours d'un Domestique ignorant & superstitieux ne manqueront pas de fortifier ? Je confesse ingénument que je ne connois point l'utilité de ces instructions ; & je souhaiterois ardemment que toute cette Doctrine des Démons eût été reléguée pour toujours dans la Philosophie Orientale.

La maniere de présenter les Dogmes de la Religion aux Enfans n'est guere moins absurde. On diroit qu'on n'ait pour but que d'exercer leur Mémoire ou plutôt de l'accabler par cet assemblage de termes obscurs, métaphysiques & quelquefois contradictoires. Est-ce là cette Religion annoncée aux Simples & faite pour éclairer l'Entendement & toucher le Cœur? ou n'est-ce point plutôt un Extrait de Théologie Scholastique?

Que dirons-nous encore de la Morale, déja si seche par elle-même, & qu'on prend soin de rendre encore plus rebutante par cette ennuyeuse cathégorie de vertus & de vices?

Pour moi, si j'avois à dire ma pensée sur l'Instruction des Enfans, sujet si important, si rebattu, mais sur lequel on ne sauroit trop rebattre, j'avouerois que tous nos Catéchlismes me paroissent inutiles ou même nuisibles à cette fin. Je voudrois ne parler de Dieu & de la Religion à l'Enfant que lorsque sa Raison auroit atteint une certaine maturité. Il me semble que l'idée assez claire & toujours présente du Pouvoir paternel suffit pour diriger cet âge tendre, sans qu'il soit besoin d'y faire intervenir la notion psychologique d'un Esprit Infini

le même amour, & s'il étoit poſſible un amour plus vif, que celui qu'il reſſentiroit pour ſes Parens les plus chers. Je me ferois une eſpece de devoir de ne parler jamais de DIEU qu'avec un air de recueillement & en accompagnant la prononciation de ce NOM auguſte de geſtes propres à faire ſur l'Eſprit de l'Enfant une impreſſion mêlée de joie & de reſpect. Je lui montrerois ce tendre PERE preſſé ſans ceſſe du ſoin de ſes Créatures, leur donnant à toutes la pâture, le vêtement & le domicile. Un Gâteau d'Abeilles, la Coque d'un Ver à ſoie, le Nid d'un Oiſeau ſeroient mes démonſtrations. Le ramenant enſuite à lui-même, je lui ferois remarquer le nombre & l'excellence des biens par leſquels DIEU a voulu diſtinguer l'Homme de tous les Animaux. Je lui découvrirois enfin dans la Rédemption le trait le plus touchant de la BONTÉ DIVINE. Je lui produirois JÉSUS-CHRIST ſous la relation ſimple & tout-à-fait intelligible d'un Envoyé, dont la Miſſion a pour objet principal d'annoncer le pardon au Pécheur qui ſe repent & de mettre en évidence la Vie & l'Immortalité. J'applanirois à ſes yeux la route du Salut. Je ferois des Loix du SEIGNEUR un *joug facile & un fardeau léger*. J'accoutumerois le jeune Homme à enviſager la Religion comme ce qui doit égayer toutes ſes occupations, aſſai-

fonner tous ses plaisirs, embellir autour de lui toute la Nature. Je voudrois que cette idée riante, *je serai éternellement heureux*, l'accompagnât par-tout, qu'elle assistât à son coucher & à son lever; qu'elle le suivît dans la compagnie & dans la solitude, qu'elle dissipât ou adoucît tous les chagrins qui pourroient s'élever dans son Ame. Je ferois souvent retentir à ses oreilles ce Chant d'allégresse, *paix sur la Terre & bonne Volonté envers les Hommes.*

CHAPITRE LXXXIII.

Du caractere.

QUAND un Talent s'est développé jusqu'à un certain point; quand une Vertu ou un Vice ont poussé des racines assez profondes, ils deviennent, pour ainsi dire, un centre d'attraction qui exerce sa puissance sur tout ce qui l'environne. Toutes les Facultés spirituelles & corporelles se ressentent plus ou moins de l'énergie de cette Force. Le Cerveau se modelant sur son impression, façonne en conséquence les sucs nourriciers, & leur donne un arrangement relatif au ton dominant.

De là naît le Caractere, qui n'eſt que l'enſemble ou le réſultat des diſpoſitions habituelles.

Chaque Talent, chaque Profeſſion, chaque E'tat a ſon Caractere que l'Obſervateur attentif découvre, que le Moraliſte étudie, que le Législateur conſulte.

La multiplicité des Talens, des Vertus ou des Vices dans le même Sujet rend le Caractere plus compliqué, d'une décompoſition plus difficile.

On a dit que c'eſt un Caractere bien fade que de n'en avoir aucun. Ces termes expriment aſſez bien cette extrême médiocrité en tout genre, ce parfait uniſſon de pluſieurs riens, de pluſieurs qualités manquées, qui laiſſent un Homme dans une indétermination ſi complete qu'on ne ſait à quelle claſſe il appartient ni quelle valeur lui aſſigner. Un tel Homme n'a proprement ni talent ni vertu ni vice. Il en eſt de ces Caracteres indéterminés, comme de ces Viſages qui n'ont point de phyſionomie, parce qu'ils n'ont aucun trait qui ſaille.

Il faut que l'Éducation s'induſtrie beaucoup

pour trouver dans un Fond aussi ingrat quelque disposition qui mérite d'être cultivée par préférence. Elle ne doit cependant pas désespérer de ses soins. Souvent la Nature se plait à cacher des Dons estimables sous des apparences qui promettent peu. Elle veut être sollicitée à se produire; & elle ne se découvre qu'à ceux qui savent l'interroger.

CHAPITRE LXXXIV.

Du pouvoir de l'E'ducation.

C'EST un grand pouvoir que celui de l'E'ducation : l'Univers est plein de ses effets. La Génération peut mettre entre les Habitans d'un même Lieu des différences marquées ; elle peut accorder aux uns des dispositions qu'elle refuse aux autres ; mais ces dispositions que deviendroient-elles si l'E'ducation ne s'en saisissoit pour les faire valoir ? C'est elle qui rend assez souvent les Membres d'une même Famille aussi différens entr'eux que le sont les Habitans de Climats éloignés. C'est elle qui fait fleurir aujourd'hui sur les bords de la Seine & sur ceux de la Tamise un Peuple de Savans, à la place

duquel on ne vit autrefois qu'une Nation de Barbares. C'eſt elle qui conſerve à la Chine depuis près de trois mille ans ſa Religion, ſes Loix, ſes Mœurs, ſes Sciences & ſes Arts. C'eſt elle enfin qui tranſportera quelque jour ſur les Rives ſauvages de l'Amazone les Sciences Européennes, & qui transformera l'Américain ſtupide en Métaphyſicien profond.

D'OU vient la diſtance énorme qui ſépare l'immortel NEWTON du Pâtre groſſier ? La Nature n'auroit-elle pas pêtri leurs Cerveaux du même limon ; auroit-elle mis dans l'un des parties qui ne ſe trouveroient point dans l'autre ; ou auroit-elle arrangé dans l'un certaines parties tout autrement qu'elle ne les auroit arrangées dans l'autre ? Non ; le Cerveau du Pâtre a eſſentiellement les mêmes organes, la même ſtructure, le même tiſſu que celui du Philoſophe ; & ſi ce dernier a quelque avantage qui n'ait pas été donné à l'autre, cet avantage n'eſt pas tel qu'il eût fait de NEWTON, placé dans les Orcades, le NEWTON qu'on a vu briller à Londres. L'Éducation a opéré ce prodige dont nous cherchons la cauſe prochaine : elle a élevé le Philoſophe au ſein de la Lumiere ; elle a laiſſé ramper le Pâtre dans l'épaiſſe nuit.

CHAPITRE LXXXV.

Continuation du même ſujet.

LE pouvoir de l'E'ducation ne ſe borne point à cette Vie : il perce au-delà du tombeau, & porte ſes heureuſes influences juſques dans l'E'ternité.

APRÈS s'être développé par degrés inſenſibles, l'Homme atteint l'âge de maturité. Dans cet âge il déploie toutes ſes Forces, il exerce toute ſon Activité, il goûte la plénitude de l'exiſtence. Mais ce Solſtice de la Vie humaine dure peu. Bientôt l'Homme déchoit; ſes Forces s'affoibliſſent; ſon Activité diminue; & cet affoibliſſement graduel le conduit inſenſiblement à la vieilleſſe, qui eſt ſuivie de la mort.

L'HOMME, cet Etre excellent, dans lequel nous découvrons tant de traits d'une origine céleſte, ne vivroit-il donc que la vie de l'E'phemere? Tant de vertus, tant de lumieres, tant de capacités à acquérir n'auroient-elles pour fin que d'embellir un inſtant le tableau

changeant de l'Humanité, en rendant à la Société des services néceſſaires?

La Raiſon peut élever ces doutes, parce qu'elle peut craindre d'être privée pour toujours d'un Bonheur qu'elle deſireroit qui ne finît point, & qu'ignorant le Plan de l'Univers, elle ignore ſi ce deſir s'accorde avec ce Plan. Mais lorſqu'elle réfléchit profondément ſur la ſimplicité de l'Ame & ſur les PERFECTIONS DIVINES, elle y découvre des motifs ſuffiſans pour ſe perſuader que l'Ame continuera d'exiſter après la deſtruction du Corps groſſier qu'elle anime aujourd'hui. S'il reſte là-deſſus quelques inquiétudes à la Raiſon, c'eſt ſur le beſoin que l'Ame a d'un Corps pour exercer ſes Facultés. La RÉVÉLATION vient diſſiper ces inquiétudes en enſeignant aux Hommes le Dogme important de la RÉSURRECTION, Dogme ſi conſolant, & en même tems ſi conforme aux notions les plus ſaines de la Philoſophie. La SOUVERAINE SAGESSE a donc de grandes vuës ſur l'Homme. ELLE a placé au-dedans de lui le Germe d'une Immortalité glorieuſe. ELLE a ſemé ſur la Terre le Grain qui renferme ce Germe précieux; ELLE a voulu qu'il y prît ſes premiers accroiſſemens, qu'il y portât ſes premiers fruits; & ELLE s'eſt propoſée de le tranſplanter un jour dans un

Terrein plus fertile, où il recevra la culture propre à donner à ses productions toute la perfection qu'elles sont capables d'acquérir.

L'ÉDUCATION commence ici bas ce grand ouvrage. Elle prépare le Cœur & l'Entendement pour cet État futur : elle les rend propres à habiter le Séjour de la Vertu & de la Lumiere.

MAIS, qu'est-ce que ce Germe qui doit se développer un jour avec tant d'éclat ? Un voile épais le dérobe à nos foibles yeux & ne laisse à notre curiosité avide que la ressource des conjectures. Ce Germe seroit-il un Corps organique de matiere éthérée ou d'une matiere analogue à celle de la Lumiere ? Seroit-il le véritable Siege de l'Ame ? Le Corps *calleux* n'en seroit-il que l'enveloppe grossiere ? Les esprits animaux, destinés à transmettre à ce Corps éthéré les ébranlemens des Objets, y produiroient-ils des impressions durables, source de la *Personnalité ?* Les esprits animaux eux-mêmes seroient-ils d'une nature analogue à celle de la Lumiere ou de la Matiere électrique ? L'action des Visceres n'auroit-elle pour but que de séparer ce Feu élémentaire des alimens dans lesquels on sait qu'il est renfermé ? Les nerfs ne seroient-ils que les cordons destinés à la transmission de

cette Matiere dont la rapidité eſt ſi merveilleuſe? Le Corps éthéré contiendroit-il en petit tous les Organes du Corps glorieux que la Foi eſpere & que S. PAUL nomme Corps *ſpirituel*, par oppoſition au Corps *animal*? La Réſurrection ne ſeroit-elle que le développement prodigieuſement accéléré de tous ces Organes? Une Lumiere céleſte, infiniment plus active que la liqueur qui opere le développement du Germe groſſier, opéreroit-elle le développement du Germe immortel?

TOUT n'eſt que changement & que développement. Contenus originairement en petit dans des Germes les Corps organiſés ne font que ſe développer, & l'inſtant où ce développement commence eſt ce que nous nommons improprement *Génération.* La Nature prépare de loin ſes Productions; elle les fait paſſer ſucceſſivement par différentes formes pour les élever enfin au dernier terme de leur perfection. Quelle diſtance entre la Plante renfermée encore dans la Graine & cette même Plante parvenue à ſon parfait accroiſſement! Quelle différence entre la Chenille & le Papillon qui en doit naître, entre ce Ver hériſſé de poils qui rampe peſamment ſur la terre & qui ne ſe nourrit que d'alimens groſſiers, & cet Animal paré des plus

riches couleurs, qui fend l'air d'un vol léger & qui ne vit que de rosée ! Cependant, la Chenille est un véritable Papillon sous une forme empruntée. La main savante & délicate d'un SWAMMERDAM ou d'un RÉAUMUR fait faire tomber ce Masque & produire à nos yeux surpris les parties propres au Papillon.

L'HOMME ne paroît point non plus ici bas sous sa véritable forme : ce n'est point lui que nous voyons ; ce n'est que cette Enveloppe terrestre qu'il doit rejeter. La mort, si redoutable au Vulgaire, n'est pour une Ame philosophique que la mue qui doit précéder une heureuse transformation.

FIN.

PRINCIPES PHILOSOPHIQUES SUR LA *CAUSE PREMIERE* ET SUR SON EFFET.

Et vidit DEUS cuncta quæ fecerat, & erant valdè bona.

Genes. I, v, 31.

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE

Sur l'utilité de la Métaphyſique & ſur ſon accord avec les Vérités eſſentielles de la RELIGION.

*TOUS les Etres ont leurs rapports. Les conſéquences de ces rapports ſont des Loix. La Métaphyſique conſidere ces rapports : elle en obſerve l'enchaînement & les effets. L'Homme, le plus parfait des Etres terreſtres, eſt auſſi celui dont les rapports ſont les plus étendus, les plus féconds, les plus variés. L'Homme tient à toute la Nature, & la Nature tient à l'*ETRE *des* ETRES.

L'UTILITÉ de la Métaphyſique eſt donc proportionnée à la grandeur des Objets dont elle s'occupe. Elle part modeſtement du fait : elle recherche ce qui eſt, & en généraliſant les idées, elle s'éleve par degrés à la PREMIERE RAISON *des Choſes.*

LA Métaphyſique voit la RELIGION *comme une maîtreſſe Roue dans une Machine. Les effets de cette Roue ſont déterminés par ſes rapports*

aux Pieces dans lesquelles elle s'engrene. La RELIGION *parle d'une* Alliance, *d'un* MÉDIATEUR, *de* récompenses *&* *de* peines à venir. *Ces termes puisés dans le langage des Hommes & pour des Hommes expriment figurément l'Ordre établi. Les rapports de l'état actuel de l'Humanité à un état futur sont des rapports certains. Ceux de la vertu au bonheur, du vice au malheur ne sont pas moins certains, & ils se manifestent déja ici bas.*

AINSI, soit que l'on admette une nécessité proprement dite dans les actions morales; soit que l'on nie cette nécessité, rien ne change: la Religion est toujours le Trésor de la Grace. La vertu & le vice demeurent ce qu'ils sont: leurs conséquences sont infaillibles; elles dérivent de la Nature des Choses.

DIEU voit l'Homme de bien & le Méchant comme IL *voit le Froment & l'Yvraie. Ce sont différens degrés de l'Échelle terrestre. DIEU a voulu l'existence de ces degrés parce qu'ils entroient dans la composition de ce Monde:* IL *a voulu l'existence de ce Monde, parce qu'il entroit dans la composition de l'Univers:* IL *a voulu l'Univers, parce que l'Univers étoit* Bon. *DIEU ne* récompense *donc point;* IL *ne* punit *point,*

à

à parler métaphysiquement : mais IL *a établi un Ordre en conséquence duquel la vertu est source du bien, le vice source du mal.*

CE seroit donc en vain que le Vicieux voudroit s'autoriser d'un Enchaînement nécessaire : il n'en sera pas moins vrai qu'il éprouvera un mal proportionné au degré de son imperfection. Mais le Vicieux peut cesser de l'être : il cessera de l'être dès qu'il le voudra : il le voudra dès qu'il aura été placé dans des circonstances propres à lui faire distinguer sûrement le meilleur réel du meilleur apparent.

TELLE est l'idée que la Raison se forme de la fin principale des peines : elles sont le moyen qui ramenera à l'Ordre tous les Etres qui auront eû le malheur de s'en écarter. L'Ame est une Force dirigée essentiellement *vers le bien : un degré de perfection acquis conduit à un autre degré.*

DANS ce Systême la difficulté se réduit donc à demander ; pourquoi DIEU *a créé un Monde dans lequel le mal devient pour un certain nombre d'Etres le véhicule au bien ? La solution de cette question est dans l'*ESSENCE *de l'*ENTEN-

DEMENT DIVIN. *La Métaphysique n'entreprend point de sonder ces profondeurs : elle se borne à découvrir que l'Univers est la Production de l'*ETRE SUFFISANT A SOI, *& dont les* PERFECTIONS *n'ont point d'autres bornes que* SA NATURE.

*EN approfondissant la Méchanique de notre Etre, la Métaphysique apperçoit dans l'*Amour-propre *le Principe de toutes nos Actions ; & ce Principe n'est pas plus opposé à la* RELIGION *que celui de la nécessité. L'Amour-propre est l'Amour du bonheur ; & qui pourroit douter que l'Amour du bonheur ne soit le ressort qui meut les Hommes ? La* RELIGION *en leur annonçant des récompenses & des peines, fait-elle autre chose que tendre davantage ce ressort ? L'Amour-propre est dans une belle Ame la source de la Bienveuillance universelle, parce que le sentiment de la perfection est inséparable de celui du bonheur. L'Entendement peut s'obscurcir & se méprendre dans le discernement des biens & des maux. Mais l'Amour-propre ne perd point de son activité : l'Homme ne cesse point de sentir & de vouloir son bonheur.*

ÉCLAIREZ donc l'Homme sur le bonheur ; en-

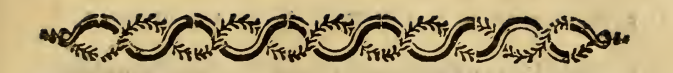
ſeignez-lui qu'il le trouvera dans celui de ſes Semblables & dans l'obſervation des rapports qu'il ſoutient avec eux; laiſſez à l'expérience à le convaincre de la vérité de ces principes, & vous en ferez un Agent moral.

JE l'ai dit dans ma Préface; je le répete ici: la RELIGION *conſidérée ſous ſon vrai point de vue, peut s'allier aux idées les plus philoſophiques: mais ceux qui manient la* RELIGION *n'ont pas toujours aſſez de Philoſophie dans l'Eſprit. Ils s'imaginent que tout eſt perdu lorſqu'on donne à un mot un ſens différent de celui qu'ils adoptent. Ils jugent d'un principe par ſes conſéquences; & au lieu de s'aſſurer de la vérité du principe, ils examinent ce qui en réſulteroit s'il étoit admis. C'eſt ainſi que ſans y penſer ils aſſerviſſent la raiſon à l'opinion, la* RELIGION *au préjugé, & qu'ils fourniſſent à l'incrédule les armes les plus dangereuſes.*

VOUS donc qui vous intéreſſez ſincérement aux progrès de la RELIGION, *qui eſt la Vérité, ne vous ſcandaliſez point lorſqu'un Philoſophe oſe vous dire que l'Homme eſt une Machine phyſico-morale conſtruite pour exécuter une certaine ſuite*

de mouvemens. Mais ſi vous êtes appellés par état à gouverner cette Machine, ſachez quel en eſt le Mobile; étudiez la maniere de le mettre en jeu, & vous dirigerez à votre gré les opérations de la Machine.





PRINCIPES

PHILOSOPHIQUES.

INTRODUCTION.

J'Ai donné dans les Confidérations précédentes des principes fur l'E'conomie de notre Etre: je reprends ici quelques-uns de ces principes: je les lie à d'autres principes plus généraux ou relatifs. Je tâche d'en compofer une fuite où ils foient expofés avec netteté & précifion. Je vais à ce qui me paroît le plus certain, & je ne me détermine point par les conféquences. Ce qui eft, eft. Les détails n'entrent point dans mon plan: je veux faifir les groffes Branches & non les Rameaux.

Philosophes qui êtes au-deffus du préjugé & qui recherchez le fond des Chofes! c'eft à vous que j'adreffe ces principes: jugez; & dites-moi fi je fuis dans l'erreur.

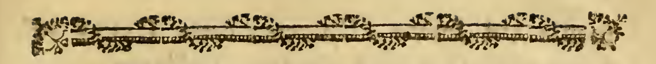
Peuple des Philofophes! Théologiens paf-

ſionnés ! je n'écris point pour vous : condamnez-moi ; votre improbation fera mon éloge.

ESPRITS juſtes ! Cœurs vertueux ! étudiez mes principes : ils vous rendront plus juſtes & plus vertueux encore.

ESPRITS faux ! Cœurs vicieux ! ne me liſez point : vous deviendriez plus faux & plus vicieux encore.

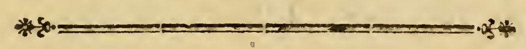




PREMIERE PARTIE.

DE LA

CAUSE PREMIERE.



CHAPITRE I.

Le Monde ſucceſſif, *preuve d'une* CAUSE NÉCESSAIRE.

LE Monde eſt ſucceſſif: ſon état actuel eſt l'effet immédiat de ſon état antécédent. Une Génération ſuccede à une autre Génération, une forme à une autre forme, un mouvement à un autre mouvement.

LA ſuite de ces états divers n'eſt pas infinie. Chaque état a néceſſairement ſa Cauſe hors de ſoi: la ſomme de toutes ces Cauſes individuelles a donc néceſſairement SA CAUSE hors de ſoi.

CETTE CAUSE extérieure à la Chaîne im-

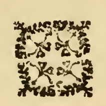
menſe qui forme l'Univers ; cette CAUSE qui a en SOI la raiſon de SON Exiſtence ; cette CAUSE ſans LAQUELLE rien n'exiſteroit eſt la CAUSE NÉCESSAIRE.

CHAPITRE II.

Des ATTRIBUTS *de la* CAUSE NÉCESSAIRE.

QUELS ſont les ATTRIBUTS de cette CAUSE ? ELLE a agi : obſervons SES Effets ; ils nous manifeſteront SES ATTRIBUTS.

L'UNIVERS exiſte : la CAUSE qui l'a produit eſt donc PUISSANTE. L'Univers eſt un Syſtême de rapports : la CAUSE qui l'a produit eſt donc INTELLIGENTE. L'Univers renferme des Etres heureux : la CAUSE qui l'a produit eſt donc BIENFAISANTE.



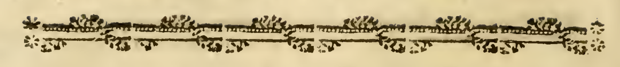
CHAPITRE III.

De l'illimitation des ATTRIBUTS DIVINS.

MAIS, ces ATTRIBUTS ADORABLES résident dans l'ETRE EXISTANT par SOI : ils n'ont donc aucune raison *extérieure* de limitation. Ils sont nécessairement ce qu'ILS sont. ILS ne le sont pas dans un certain degré : ILS le sont *absolument*.

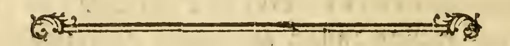
L'ETRE NÉCESSAIRE a donc toute la PUISSANCE, toute la SAGESSE, toute la BONTÉ possibles. IL est l'ETRE ABSOLUMENT PARFAIT.





SECONDE PARTIE.

L'UNIVERS UN ET BIEN.



CHAPITRE I.

De la Bonté de l'Univers.

L'Effet répond à ſa Cauſe. L'Univers eſt l'Effet de la Cause ne'cessairement parfaite: il a donc toute la perfection qu'il pouvoit recevoir. Il eſt bien.

CHAPITRE II.

De l'Unité de l'Univers.

L'Univers eſt un; parce qu'il eſt tout ce qui pouvoit être La Cause premiere a produit le plus grand effet poſſible. Dieu a voulu & a

voulu en DIEU. SA VOLONTE' efficace a rendu actuel tout ce qui étoit possible. DIEU continue à vouloir ce qu'IL a voulu, parce qu'IL est essentiellement ce qu'IL a été & ce qu'IL sera.

CHAPITRE III.

Continuation du même sujet.

L'UNIVERS est un encore dans les rapports des Parties au Tout & des moyens à la fin. Cette fin est le bonheur des Etres sentans & intelligens. Les moyens sont les rapports de ces Etres entr'eux & aux Objets environnans.

CHAPITRE IV.

Motif de la Création.

DIEU a créé parce qu'IL étoit DIEU. SES PERFECTIONS vouloient des Etres qui goûtassent l'existence. DIEU a créé ces Etres. En les créant, IL a satisfait à SOI. IL les aime, parce qu'IL s'aime LUI-MEME de l'Amour le plus parfait.

CHAPITRE V.

De la PROVIDENCE.

LA VOLONTE' qui a créé & qui conſerve eſt la PROVIDENCE.

DIEU eſt préſent à toutes les Parties de l'Univers : IL l'a fait. IL connoît les Loix des Etres matériels & des Etres intelligens : IL a ordonné ces Loix ; IL a formé ces Etres. IL ne prévoit pas ; IL voit. L'avenir eſt pour LUI comme le préſent, un Monde qui ſe développera comme ce Monde développé. Il découvre les Effets dans leurs Cauſes. Que dis-je ! il n'y a qu'une Cauſe, qu'un Effet ; DIEU, l'Univers.

CHAPITRE VI.

Un ſeul Univers étoit poſſible.

L'ENTENDEMENT DIVIN n'a point vu différens Univers aſpirer à l'exiſtence. La SAGESSE

n'a point choisi entre ces Univers le meilleur. Un seul Univers étoit possible : c'étoit celui dont DIEU a dit *qu'il étoit bon.* Il étoit bon, parce qu'il répondoit aux PERFECTIONS de la CAUSE. Il étoit le Plan de la SAGESSE, l'Objet de la PUISSANCE qui n'a point d'autres bornes que la Nature des Choses.

CHAPITRE VII.

De l'Origine du Mal.

LE Mal entroit-il donc comme Mal dans le Plan de l'Univers ? Il étoit l'Effet nécessaire des limites naturelles de la Création. L'Univers est aussi bon qu'il pouvoit l'être. Il n'est pas aussi bon que sa CAUSE : il n'est pas l'ETRE EXISTANT PAR SOI.

LES déterminations de chaque Etre ont leurs avantages & leurs inconvéniens. Un bien exclut un autre bien ; une propriété s'oppose à une autre propriété ; un arrangement répugne à un autre arrangement, une Force à une autre Force, un degré à un autre degré. Le DIVIN GÉOMETRE a vu le *maximum* & le *minimum* de

tout cela, & l'Univers eſt la ſolution d'un Problême digne de SA PROFONDE SAGESSE.

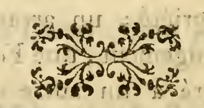
CHAPITRE VIII.

E'tat de la queſtion.

POURQUOI DIEU ne détruit-il pas le Mal à ſa naiſſance, la grêle dans la nuée?

DIEU agit par les Cauſes ſecondes. Il a voulu que ces Cauſes produiſiſſent leurs Effets, & que ces Effets devinſſent Cauſes à leur tour. Voilà le fait. Tel eſt le fondement le plus ſolide de nos jugemens ſur l'E'tat des Choſes & la ſuite des E'vénemens.

LA queſtion ſe réduit donc à celle-ci: pourquoi DIEU préfere-t-IL d'agir par les Cauſes ſecondes à agir immédiatement?



CHAPITRE IX.

Réponſe à la queſtion.

CETTE queſtion eſt irréſoluble : elle tient à des Connoiſſances qui ne ſont peut-être données à aucune Créature ; parce que ces Connoiſſances touchent à la NATURE intime de l'ETRE DES ETRES.

RENFERMONS-NOUS donc ſagement dans cette propoſition : DIEU agit par les Cauſes ſecondes : cela étoit conforme à SA SAGESSE ; cela étoit bon.



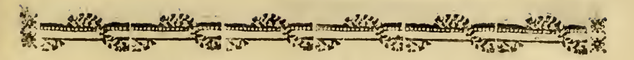
CHAPITRE X.

Des Miracles.

LORSQUE le cours de la Nature paroît tout à coup changé ou interrompu, on nomme cela un *Miracle*, & on croit qu'il est l'Effet de l'Action immédiate de DIEU. Ce jugement peut être faux & le Miracle ressortir encore des Causes secondes ou d'un arrangement préétabli. La grandeur du Bien qui devoit en résulter exigeoit cet arrangement ou cette exception aux Loix ordinaires Mais. s'il est des Miracles qui dépendent de l'Action immédiate de DIEU, cette Action entroit dans le Plan comme moyen nécessaire de bonheur. Dans l'un & l'autre cas l'effet est le même pour la Foi.



TROISIEME



TROISIEME PARTIE.



DES LOIX.

CHAPITRE I.

Notion générale des Loix.

LES Loix ſont les réſultats des rapports qui ſont entre les Etres.

CHAQUE Etre a ſon Eſſence qui le diſtingue de tout autre ; & cette Eſſence eſt le fondement de ſes rapports.

LES Loix ſe différencient donc comme les Etres. Chaque Etre a ſes Loix.

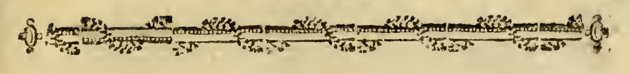


CHAPITRE II.

De l'invariabilité des Loix.

L'Essence des Etres eſt invariable : ils ſont ce qu'ils ſont.

Les Loix des Etres, fondées ſur leur Eſſence, ſont donc invariables. Le Fer ſe porte vers l'Aimant, le Tigre ſe jette ſur le Daim, le Voluptueux pourſuit le plaiſir, le Séraphin brûle pour Dieu de l'amour le plus ardent, en vertu des Loix établies. Ces Loix très-différentes entre elles ſont également conſtantes. Les Forces phyſiques & les Forces intellectuelles ſont également déterminées à produire leurs Effets. Ces Effets ſont néceſſaires : ils découlent de rapports immuables. Chaque Etre décrit ſa courbe : celle de l'Araignée, beaucoup moins compoſée que celle du Singe, l'eſt beaucoup plus que celle du Polype. Toutes ces courbes ne ſont que des portions infiniment petites de la Courbe prodigieuſement variée qui compoſe l'Univers. L'Intelligence suprême connoît seule l'équation de cette Courbe,



QUATRIEME PARTIE.

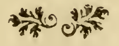
DES LOIX DE L'HOMME.

CHAPITRE I.

L'Homme, Etre mixte.

L'Homme eſt un Etre mixte. Il tient par ſon Corps aux Subſtances matérielles ; par ſon Ame aux Subſtances ſpirituelles.

L'Homme ſent qu'il exiſte, & la ſimplicité de ce ſentiment tout-à-fait inexplicable par les propriétés de la Matiere, nous conduit à penſer qu'il eſt une modification d'une Subſtance qui n'eſt point Matiere.



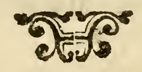
CHAPITRE II.

L'Homme, Etre corporel.

EN vertu des rapports que l'Homme soutient avec la Matiere, il est soumis aux Loix du Mouvement & à l'activité des Forces physiques.

IL se nourrit; il change en sa propre Substance des particules étrangeres: il croît par l'intussusception de ces particules: il engendre des Etres semblables à lui.

L'ACTION réciproque & continuée des Solides & des Fluides & l'impression variée des Élémens conservent, alterent ou détruisent cette admirable Machine dans le rapport de sa Constitution à l'activité des Causes qui agissent sur elle.



CHAPITRE III.

L'Homme, Etre ſpirituel.

COMME Etre ſpirituel l'Homme ſent, apperçoit, juge, veut, agit.

CES différentes opérations ſont l'effet de Facultés qui ont l'Ame pour Sujet. Elles ſont des manieres d'être de ce Sujet.

CHAPITRE IV.

De l'Union de l'Ame & du Corps.

CES modifications ont une Cauſe extérieure & prochaine: cette Cauſe eſt la Machine organiſée à laquelle l'Ame eſt unie par des nœuds qui ne ſont vraiſemblablement connus que de la SAGESSE QUI les a formés.

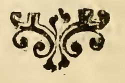
LA Loi fondamentale de cette union eſt qu'à l'occaſion des mouvemens qui s'excitent dans le Corps l'Ame eſt modifiée, & qu'à l'occaſion des modifications de l'Ame le Corps eſt mû.

CHAPITRE V.

Des déterminations & de la gradation du Sentiment.

Il n'eſt point de modification de l'Ame qui lui ſoit indifférente. Toutes ſont accompagnées de ſentimens agréables ou déſagréables. Les modifications de la Faculté de ſentir ſont déterminées comme celles de toute autre Faculté.

Il eſt une gradation dans les ſentimens comme il en eſt une dans toutes les Productions de la Nature. L'Inſtrument qui meſureroit les ſentimens auroit, comme celui qui meſure la chaleur, un point d'où l'on commenceroit à compter : au-deſſus de ce point ſeroient les degrés du plaiſir, au-deſſous ceux de la douleur.



CHAPITRE VI.

De l'Amour-propre.

L'AME se plait aux modifications agréables; elle se déplait aux modifications désagréables. Elle est un Etre sentant: elle veut le Bonheur: elle s'aime elle-même.

CET Amour est le Principe fécond des actions de l'Homme, la Loi suprême des volontés.

CHAPITRE VII.

L'utile, source de plaisir & des déterminations de l'Amour-propre.

L'AME apperçoit les rapports des Choses à son Bonheur; & cette perception produit un sentiment agréable.

L'UTILE est source de plaisir. Tout ce qui est source de plaisir modifie la faculté de sentir en mi-

composée du caractere de l'Ame & du nombre, de l'espece ou de l'intensité des plaisirs.

CHAPITRE VIII.

Des premiers Principes du Beau.

L'AME se plaît dans l'exercice facile de ses Facultés : elle est un Etre actif ; mais son Activité est bornée.

L'AME aime donc à saisir des rapports ; mais elle n'aime pas des rapports trop compliqués. Le Beau lui plait, parce qu'il est un & varié : il offre des rapports faciles à saisir. Le Beau paroîtra donc à l'Ame d'autant plus beau qu'il offrira un plus grand nombre de rapports & de rapports faciles à saisir, ou qu'il réveillera en elle un plus grand nombre de sentimens agréables ou des sentimens plus vifs. Les rapports des moyens à la fin sont une source de beauté. L'importance de la fin & la simplicité des moyens sont une plus grande beauté encore. L'Homme est beau : un Monde est plus beau : l'Univers est souverainement beau ; il est le Systême général du Bonheur.

CHAPITRE IX.

Du Caractere de l'Ame, & des sources de ses variétés.

L'Ame juge des rapports comme elle a été appellée à en juger. La place qu'elle occupe dans le Systême détermine sa maniere de penser : sa maniere de penser détermine ses volitions : ses volitions déterminent ses actions. L'Eskimaut raisonnera-t-il comme le François? Alexandre pouvoit-il penser comme Diogene, Mais il falloit des Eskimauts & des François, un Alexandre & un Diogene.

Le Caractere de l'Ame est ce qui la distingue. Les idées & les volontés le fixent. Il exprime la valeur de l'Ame.

Dans un Monde successif & varié il ne naît pas deux Etres précisément semblables. La Loi des développemens s'y opposeroit. Elle ne permet pas qu'un Corps organisé demeure le même un instant. Les effets d'une Cause toujours changeante sont nécessairement variés. La com-

binaiſon des Cauſes morales avec les Cauſes phyſiques augmente encore la variété.

CHAPITRE X.

De la Perfection morale.

LE Bonheur ſe diverſifie donc comme les Eſprits. L'échelle du Bonheur eſt celle des Etres ſentans & intelligens. Elle eſt celle de la Perfection.

A la tête de cette échelle eſt la Perfection morale. Elle conſiſte dans le nombre, la généralité & la vérité des notions & dans l'obſervation de l'Ordre ou des rapports.

CHAPITRE XI.

De l'origine du plaiſir attaché à la Perfection.

L'AME ſe complait d'autant plus dans la Perfection morale qu'elle ſaiſit plus fortement les rapports qui en ſont les fondemens.

Ces rapports ſont ceux que l'Homme ſoutient par ſa nature avec les Etres qui l'environnent.

CHAPITRE XII.

De la Loi Naturelle & des Maximes morales.

La Loi Naturelle eſt le réſultat de ces rapports. Les Maximes de la *Morale* en ſont l'expreſſion.

L'Ame juge de la beauté de ces Maximes par leur utilité. Elle les approuve comme des moyens de Bonheur. Elle acquiert d'autant plus de facilité à les pratiquer qu'elle les pratique plus ſouvent. L'habitude à s'y conformer la rend vertueuſe. La Vertu eſt cette habitude: elle eſt un Tempérament de l'Ame.

CHAPITRE XIII.

Du Tempérament vertueux.

L'Ame qui a ce Tempérament fait le bien ſans y réfléchir: elle ne ſauroit faire autrement:

ſa nature eſt de faire le bien : elle eſt un Automate bienfaiſant. Elle ne ſe détermine pas par la vue diſtincte des motifs ou des rapports : elle agit par ſentiment ; & ce ſentiment eſt le produit des perceptions diſtinctes qui l'ont ſouvent affectée. Il eſt, à proprement parler, une multitude de perceptions confuſes qui viennent frapper l'Ame ſubitement & à la fois, & qu'elle ne démêle point. La Réflexion analyſe le ſentiment : elle en découvre l'origine & la formation : elle eſt le priſme qui décompoſe ce faiſceau d'idées.

CHAPITRE XIV.

L'Amour propre, Principe des Devoirs.

LES Devoirs naiſſent de l'Amour propre comme de leur Tronc : ils en ſont les Branches & les Rameaux, ou plutôt c'eſt l'Ame elle même répandue dans le Tronc & juſques dans les moindres Rameaux. Et comme il y a plus de vie là où il y a plus de vaiſſeaux, le ſentiment eſt auſſi plus vif dans le Tronc que dans les Branches ; dans les Branches que dans les Rameaux. Les Devoirs dont l'obſer-

vation emporte une plus grande utilité ſont ceux qui excitent le plus l'Amour propre. Les principes qui ſuppoſent une plus grande perfection dans l'Intelligence qui les ſaiſit & qui les pratique ſont ceux qui agiſſent ſur l'Ame le plus fortement. Le plaiſir qui naît de la Perfection eſt proportionné au degré de la Perfection.

CHAPITRE XV.

Des Devoirs envers DIEU.

AINSI, la contemplation des ATTRIBUTS DIVINS émeut puiſſamment l'Ame qui s'en occupe. Les Devoirs qui découlent de cette contemplation lui paroiſſent les plus importans. L'Ame ne demeure pas froide à la vue des Biens particuliers ; la vue du SOUVERAIN BIEN ne l'embraſeroit-elle point ? L'Ame ſe complaît dans le ſentiment de ſon excellence : ce ſentiment n'eſt jamais plus vif que lorſqu'elle s'éleve le plus : elle ne s'éleve jamais plus que lorſqu'elle remonte de l'Univers à ſon AUTEUR.

CHAPITRE XVI.

Des Devoirs envers le Prochain.

L'Homme naît pour la Société. Ses Facultés corporelles & ſpirituelles ſont les moyens relatifs à cette fin. L'Homme trouvera donc ſon Bonheur dans l'application des moyens à la fin.

L'Homme aimera ſes Semblables parce qu'ils lui ſont utiles. Il les aimera d'autant plus qu'ils lui ſeront plus utiles. De ce principe découle la gradation des Devoirs.

CHAPITRE XVII.

L'Amour propre, ſource de la généroſité & de la bénéficence.

L'Homme n'agit qu'en vue de ſon Bonheur. Il ne ceſſe point de s'aimer; & il ne s'aime jamais plus que lorſqu'il fait les plus grands ſacrifices. Le plaiſir attaché à la bénéficence eſt

un plaisir réel. Il est d'autant plus plaisir que l'Ame qui le goûte est plus parfaite. Ressort admirable dans sa simplicité & dans ses effets ! Loi merveilleuse qui lie le Bien général au Bien particulier !

CHAPITRE XVIII.

Des Loix, Causes des déterminations de l'Amour propre.

LES Loix civiles & politiques sont différens moyens de modifier l'Amour propre. Leur but est de le diriger au Bien. Elles doivent donc être assorties au Caractere des Etres à diriger, aux circonstances où ils se trouvent placés, à la Nature des Choses.

LES Loix pénales ne sont donc telles, qu'autant qu'elles ont pour objet de corriger l'Amour propre ou d'en prévenir la corruption.

LA Loi parfaite est celle qui réunit tous ces avantages au plus haut degré. La Loi CHRÉTIENNE est cette Loi. Elle dirige sans cesse

l'Amour - propre vers ſa véritable fin, & cette fin eſt un Bonheur permanent.

CHAPITRE XIX.

De la Foi.

LA Raiſon juge du Moyen & de la Fin E'vangéliques. L'aſſentiment qu'elle leur donne conſtitue la Foi.

LA Foi eſt donc raiſonnable. C'eſt la Raiſon elle-même opérant ſur les VE'RITE'S SALUTAIRES, & la Raiſon eſt le bon uſage de nos Facultés.

LE mérite de la Foi ne conſiſte donc pas à croire; mais à rechercher ce qu'il faut croire. Il ne dépend pas de nous de voir rouge ce qui eſt bleu; mais il dépend de nous de diſtinguer le rouge du bleu.



CHAPITRE

CHAPITRE XX.

De la Vérité & du But de la RE'VE'LATION.

LA certitude de la RE'VE'LATION eſt fondée en dernier reſſort ſur ce qu'une multitude d'Hommes qui avoient des Yeux & des Oreilles, du bon Sens & un Cœur droit n'a pu ni tromper ni être trompée en matiere de Faits renfermés dans la ſphere des notions communes.

L'UTILITE' de la RE'VE'LATION n'eſt point une preuve de la Vérité: mais ſa Vérité prouveroit ſon Utilité, ſi la Raiſon avoit beſoin de preuves en ce genre.

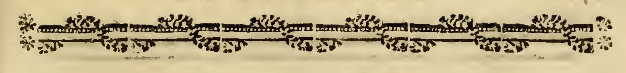
LES Martyrs prouvent ſimplement qu'il eſt des Ames capables de ſouffrir la mort en faveur d'une Opinion; mais ils ne prouvent point la vérité de cette Opinion. Quelle Opinion n'a pas eu ſes Martyrs? Quelle foule de prodiges n'offrent point en ce genre les bords du Gange ou du St. Laurent?

LE CHRISTIANISME exiſte : un HOMME qui ſe nommoit CHRIST le fonda, & cet HOMME reſſuſcitoit les Morts.

Le But de la Miſſion de cet Envoye' ce'leste eſt d'élever une Partie du Genre humain au plus haut degré de la Perfection ou du Bonheur. C'eſt ce que l'E'criture nomme en ſa langue le *Salut*. Mais Dieu ne veut pas que tous les Hommes parviennent à ce degré, comme il ne veut pas que tous les Hommes ſoient Philoſophes & que tous les Animaux ſoient Singes.

Ne dites donc pas, la Re've'lation eſt *néceſſaire* : le Fait vous démentiroit, & le Fait eſt l'expreſſion de la Volonte' divine. Elle laiſſe le Chinois ſacrifier à *Fohé*, le Canadien à *Michapous*. Le Chinois & le Canadien ſont heureux : ils le ſont moins que le Chrétien ; mais le Chrétien l'eſt moins que l'Ange, celui-ci moins que le Che'rubin. Dieu ne devoit-il donc créer que des Chérubins ! Mais il eſt encore des degrés entre les Chérubins : un Chérubin n'eſt pas tout autre Chérubin. Chacune de ces Intelligences a ſes déterminations, ſa maniere d'être.

Apprenez donc que la Nature des Choſes vouloit des Gradations, & que Dieu veut la Nature des Choſes.



CINQUIEME PARTIE.

DES LOIX DES ANIMAUX.



CHAPITRE I.

Les Animaux, Etres mixtes.

SI des Effets ſemblables ſuppoſent les mêmes Cauſes, les Animaux ſont des Etres mixtes. Ils tiennent, comme l'Homme, aux Subſtances corporelles & aux Subſtances ſpirituelles.

COMME l'Homme, ils ſe nourriſſent, ils croiſſent, ils multiplient.

COMME l'Homme, ils ſentent, ils apperçoivent, ils veulent, ils agiſſent.

CHAPITRE II.

Différence essentielle entre l'Homme & les Animaux.

MAIS, les Animaux ne jugent pas proprement : ils ne *généralisent* point leurs idées : ils n'ont que des notions particulieres, parce qu'ils ne sont point doués de la *Parole*; & c'est là ce qui paroît les distinguer essentiellement de l'Homme.

CHAPITRE III.

De l'Union des deux Substances dans les Animaux.

DANS l'Animal, comme dans l'Homme, l'Union de l'Ame & du Corps suit la même Loi fondamentale : le Corps mû par les Objets modifie l'Ame ; l'Ame modifiée meut le Corps.

CHAPITRE IV.

Des modifications de l'Ame de la Brute, de leurs Causes & de leurs effets.

LES modifications de l'Ame de la Brute lui ſont agréables ou déſagréables. Elle eſt un Etre ſentant.

TOUT ce qui eſt cauſe de modifications agréables détermine l'Activité de l'Animal en raiſon compoſée de ſa Nature & de l'efficace des Cauſes qui agiſſent ſur lui. L'Animal veut néceſſairement ſon Bien-être : il s'aime comme tous les Etres ſentans.

CHAPITRE V.

Des Sentimens dans la Brute & de leur rappel.

L'ANIMAL eſt affecté par les rapports des Choſes à ſon Bien-être, & cette impreſſion produit un Sentiment agréable.

Les Sentimens ſe réveillent les uns les autres dans l'Ame de la Brute. La loi de leur rappel eſt fondée ſur leur analogie & leur intenſité.

CHAPITRE VI.

De l'Inſtinct.

La Faculté en vertu de laquelle l'Animal ſaiſit ce qui convient à ſa nature eſt ce qu'on nomme ſon *Inſtinct*; & cet Inſtinct paroît n'être que le Sentiment qui naît des rapports établis.

La portée de l'Inſtinct ſe meſure par le nombre & la qualité des rapports que l'Animal ſoutient avec les Etres environnans. Les Sens ſont la principale Source de ces rapports.

L'E'ducation perfectionne l'Inſtinct comme elle perfectionne la Raiſon. En plaçant l'Animal dans des circonſtances où il n'eût point été placé par la Nature, elle alonge la chaine de ſes ſenſations, elle multiplie ſes rapports, elle lui imprime de nouveaux mouvemens. Elle a atteint ſon but lorſqu'elle a rendu tout cela

aussi propre à l'Animal que son caractere original.

CHAPITRE VII.

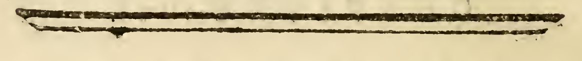
Du Principe des actions des Brutes.

UNE Loi secrete préside à la conservation de l'Animal, à celle de son Espece, à celle de ses Petits, à celle de la Société dont il est Membre. Cette Loi différeroit-elle de celle qui porte tout Etre sentant à vouloir son Bien-être? Est-il un Mobile plus puissant, un Principe d'action plus sûr?

L'ACTUALITE' des sensations & le degré de leur intensité décident des mouvemens de l'Animal. Il se plait dans l'exercice de ses Organes & dans un certain exercice. Ce plaisir est ordinairement fondé sur un besoin : ce besoin l'est sur la Machine. De là résultent des opérations que le Peuple admire & que le Philosophe observe.

TOUT paroît avoir été arrangé de façon que les Petits sont causes de modifications agréables

pour les Meres appellées à les nourrir & à les élever, & que les plaisirs ou les besoins d'un Individu d'une Société sont ceux de cette Société.



CHAPITRE VIII.

Réflexions. Exemples.

LES actions des Animaux présentent un texte assez obscur : on veut commenter ce texte ; & parce qu'on est Homme & qu'on raisonne, on fait raisonner les Animaux ; on leur prête de l'industrie, de l'intelligence, & ce qui est moins philosophique encore, des vues & de la prévoyance. Si cependant l'on cherchoit à se faire des principes sur cette matiere, l'on rameneroit tout aux sensations & à une méchanique qui ne seroit pas moins admirable que l'Intelligence qu'on voudroit lui substituer. Je dis admirable, parce qu'on aime beaucoup à admirer ; & on aime beaucoup à admirer, parce qu'on est fort ignorant. Des Intelligences élevées admirent peu, il en est peut-être de si élevées qu'elles n'admirent que la CAUSE PREMIERE.

Vous célébrez l'induftrie du Ver à foie dans la conftruction de fa Coque; vous célébrez une chimere. Le Ver à foie conftruit une Coque, parce que le befoin de filer le preffe. Il donne à cette Coque une figure ellyptique, parce que forcé de plier fon Corps tantôt en maniere d'anneau, tantôt en forme d'S, il eft ainfi l'efpece de Moule qui détermine méchaniqūement la figure & la proportion de la Coque.

Ne dites pas, les Abeilles amaffent des provifions pour l'Hyver; vous diriez une abfurdité. Mais, dites fimplement, les Abeilles recueillent du miel & de la cire, & vous direz un fait. Le Philofophe cherchera l'explication de ce fait dans les rapports qui font entre les fleurs & la Conftitution pfychophyfique des Abeilles. Attirées vers les fleurs par les corpufcules qui en émanent, les Abeilles trouvent du plaifir à y exercer leur Activité & à l'y exercer d'une certaine maniere. Ce plaifir ceffe lorfque l'Infecte eft autant chargé de cire ou de miel qu'il peut l'être. Un autre fentiment fuccede alors par une liaifon naturelle; ce fentiment eft celui de la Ruche. Les Abeilles y retournent donc & y portent leur récolte. D'autres fenfations qui nous font inconnues & qu'on pourroit effayer de deviner déterminent les Abeilles à dépofer

cette récolte dans les cellules. Les Abeilles continuent cet exercice aussi long-tems que la Saison le leur permet : l'Hyver arrive, & elles se trouvent approvisionnées sans avoir songé ni pu songer à faire des provisions. Ce ne sont pas les Abeilles qui ont prévu ; c'est l'AUTEUR des Abeilles. Par une suite de l'ordre que SA SAGESSE a établi, les Abeilles sont pourvues de nourritures lorsque la Campagne ne peut plus leur en fournir. L'Homme & quelques Animaux profitent du travail des Abeilles ; & cela entroit encore dans le Plan.

VOUS êtes touché de l'attachement de la Chienne pour ses Petits ; vous ennoblissez cet attachement & vous l'élevez au rang d'une tendresse réfléchie ; vous vous méprenez : la Chienne aime ses Petits, parce qu'elle s'aime elle-même. Ils contribuent à son bien-être actuel, soit en déchargeant ses mammelles d'un lait trop abondant, soit en excitant dans leurs parties nerveuses un chatouillement agréable.

LES Abeilles, les Fourmis, les Castors, &c. naissent en Société : ils y sont retenus par les plaisirs attachés à cet état. Ces plaisirs ont leur fondement dans la Constitution de l'Animal. Il les goûte dès qu'il est né : plus il les goûte &

plus les nœuds qui le lient à la Société se resserrent. De là, la conservation de cette Société. Le plaisir est la voix de la Nature : tout Etre sentant obéit à cette voix : c'est elle qui rappelle l'Abeille à sa Ruche, la Fourmi à sa Fourmilliere ; le Castor à sa Cabane.

CHAPITRE IX.

De la Mémoire des Animaux.

IL n'est pour les Animaux ni passé ni futur ; ils ne sentent que le présent ; les notions de passé & de futur tiennent à des comparaisons qui supposent évidemment l'usage des termes.

LES Animaux ont de la Mémoire : mais cette Mémoire differe essentiellement de la nôtre. Nous nous rappellons que nous avons existé dans un certain tems avec certaines idées : nous sentons que le Moi qui pensoit alors est le moi qui pense actuellement, & ce Sentiment constitue la *Personnalité*. Il n'est point de Moi, de Personnalité chez les Animaux. Leur Cerveau retient comme le nôtre, & peut-être mieux que le nôtre, les impressions des *Objets*. Les idées

ou les ſentimens attachés à ces impreſſions ſe réveillent les uns les autres par un enchaînement phyſique : mais leur rappel n'eſt point accompagné de *Réminiſcence.* Ils affectent l'Animal ſimplement comme actuels ; & c'eſt comme tels qu'ils déterminent ſes mouvemens.

Les careſſes que le Chien fait à ſon Maître après une abſence, ſont l'expreſſion du Rapport qui eſt entre l'Objet & les ſenſations agréables qu'il a fait éprouver au Chien. Le rappel de ces ſenſations par l'Objet monte la Machine ; elle joue. Nous nous plaiſons à trouver dans cette Scene les traits les plus touchans : nous ſubſtituons ſans y penſer l'Homme au Chien.

CHAPITRE X.

De l'Activité de l'Ame des Animaux.

Ces mouvemens qui s'excitent dans l'Animal à l'occaſion d'une ſenſation ou du rappel d'une ſenſation, dépendent-ils, comme je l'ai ſuppoſé, de l'action de l'Ame ſur les Membres ? ou ſont-ils l'effet d'une correſpondance ſecrete

qui soit entre le Siege du Sentiment & les Membres ?

DANS cette derniere supposition l'Ame seroit simple spectatrice des mouvemens de son Corps; mais non une spectatrice indifférente : son activité se borneroit à la perception, au sentiment. Nous ne sommes assurés qu'il n'en est pas de même de notre Ame, que par le Sentiment intérieur; ce Sentiment suffit à nous convaincre de notre Liberté. L'analogie conduit à attribuer la Liberté aux Animaux, mais une Liberté limitée par le nombre & le genre des sensations.

SPIRITUELLE, intelligente, libre, l'Ame humaine n'en a pas moins, comme le Corps, sa méchanique, & les actions où elle intervient avec le plus de connoissance peuvent être considérées comme physiques sans détruire leur moralité. Il est un sens dans lequel on peut dire que l'Homme est un *Automate moral*. La Brute est un *Automate sentant*. Son Activité ou sa Liberté se déploie par le ministere des sensations.

LES sensations résultent du rapport qui est entre les Objets & la Constitution animale.

Soumis à la direction des ſenſations, & uniquement à cette direction, l'Animal remplit ſa fin ſans s'égarer : la Nature eſt ſon guide, il en ſuit fidelement les Loix. Soumis à la direction des ſenſations & à celle des notions générales l'Homme s'égare ſouvent, mais ſes erreurs mêmes, il eſt vrai, ſervent à le ramener au but. L'Homme s'égare, parce qu'il eſt Animal raiſonnable ; l'Animal ne s'égare pas parce qu'il n'eſt qu'Animal.

Les ſenſations balancent les ſenſations : le repos naît de l'équilibre, l'action de la rupture de cet équilibre.

CHAPITRE XI.

Continuation du même ſujet.

Si l'organiſation ſeule ne ſuffit pas à entretenir la vie dans les Corps animés ; ſi cet effet dépend encore d'un Principe diſtinct du Corps, d'un Principe qui agiſſe à chaque inſtant ſur les reſſorts de la Machine & qui en modifie les mouvemens ſuivant les circonſtances, nous trouverons ce Principe dans l'Ame, & cette

ſorte d'Activité ſera commune à toutes les Ames unies à des Corps organiſés : cet exercice de la Force motrice des Ames ſera indépendant du Sentiment : elles agiront ſans ſavoir qu'elles agiſſent : elles ſeront les Mobiles des Syſtèmes vitaux, & elles l'ignoreront. Dans les mouvemens les plus volontaires l'Ame a-t-elle le moindre ſentiment du comment de ſon action ? C'eſt que mouvoir & ſentir ſont deux choſes eſſentiellement différentes.

CHAPITRE XII.

Du Travail des Animaux qui vivent en Société. De la durée de ces Sociétés.

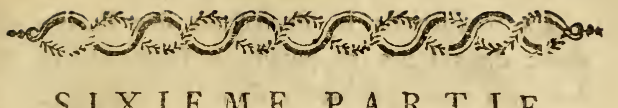
LE Travail de différentes Eſpeces d'Animaux qui vivent en Société ne prouve point qu'il y ait entre les Membres de ces Sociétés un accord proprement dit ; un ſemblable accord ſuppoſeroit des conventions qui n'entrent point dans la ſphere de l'Inſtinct des Animaux. Ce Travail prouve ſeulement que chaque Individu eſt une Machine montée pour exécuter certains mouvemens ou certaines ſuites de mouvemens,

& qui les exécute. L'Ouvrage ſe forme par le concours des mouvemens de toutes ces Machines : il eſt le réſultat de ces mouvemens, l'expreſſion de toutes ces Forces particulieres.

Ainsi, les Nids des Chenilles qui vivent en Société réſultent des fils que fournit chaque Individu. Il les fournit, parce que ſa Conſtitution le porte à filer & à filer ſouvent. Il file ſur tous les Corps qu'il parcourt : de tous ces fils ſe forme un ſentier de ſoie que les Chenilles ſuivent aſſez conſtamment, & qui les ramene à leur Nid lorſqu'elles s'en ſont le plus écartées. Pendant qu'elles ſont encore fort jeunes elles s'écartent peu : elles filent alors autour d'une feuille ou de l'extrémité d'une branche, & ces fils ſont le fondement du Nid. Les Chenilles ſont déterminées à ſe fixer ſur cette feuille ou ſur cette branche, parce que c'eſt là ou fort près de là que le Papillon avoit dépoſé les œufs dont elles ſont ſorties.

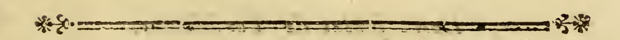
Les plaiſirs ou les beſoins qui tiennent pluſieurs Individus réunis en Société ſont ou à tems ou à vie ; de là des Sociétés à tems & des Sociétés à vie.

SIXIEME



SIXIEME PARTIE.

DE LA
LOI DES GRADATIONS
ET DE
L'ÉCHELLE DES ETRES.



CHAPITRE I.

Idée générale de la Perfection.

TOUT Etre eſt parfait en ſoi : il a ce qui convenoit à ſa fin.

CONSIDÉRÉ relativement à d'autres Etres ; tout Etre eſt plus ou moins parfait.

LORSQUE différentes Parties conſpirent au même but, on dit du Tout qu'elles forment qu'il eſt parfait.

La mesure de la Perfection des Parties est donc dans leurs rapports au Tout. Celles-là sont les plus parfaites, dont les rapports au Tout sont plus étendus ou plus variés.

La mesure de la Perfection du Tout est dans sa fin; celle de la fin dans le bien qu'elle renferme; celle du bien dans le nombre & la qualité des Etres qui en sont les Objets.

CHAPITRE II.

Deux sortes de Perfections.

IL est deux genres de Perfection; la Perfection qui est propre aux Corps; la Perfection qui est propre aux Ames.

CHAPITRE III.

Du plus haut degré de la Perfection corporelle.

LE plus haut degré de la Perfection corporelle est dans l'Organisation & dans une Organisation telle que d'un nombre de Parties

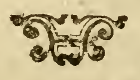
auſſi petit qu'il eſt poſſible réſulte un plus grand effet. Tel eſt entre les Etres terreſtres le Corps humain.

Un Organe eſt un aſſemblage de parties ſolides différemment conſtruites, qui concourent enſemble à produire un certain effet, ou c'eſt un Compoſé de différens vaiſſeaux qui contiennent, préparent ou font circuler une ou pluſieurs eſpeces de liqueurs.

CHAPITRE IV.

Du plus bas degré de la Perfection corporelle.

Le plus bas degré de la Perfection corporelle eſt de n'être pas compoſé. Telle eſt la Particule élémentaire.



CHAPITRE V.

Du plus haut degré de la Perfection ſpirituelle.

LE plus haut degré de la Perfection ſpirituelle eſt dans la généraliſation des idées. Tel eſt le caractere qui éleve l'Ame humaine au-deſſus de l'Ame des Brutes.

GÉNÉRALISER ſes idées, c'eſt abſtraire d'un ſujet ce qu'il a de commun avec d'autres.

DE ces abſtractions naiſſent les Attributs & les Modes, qui ne ſont que le Sujet conſidéré ſous différens rapports.

LES attributs auxquels l'idée du Sujet eſt attachée conſtituent ſon Eſſence *nominale.* Le Principe ou la Raiſon de ces Attributs eſt l'Eſſence *réelle* du Sujet.

AINSI, plus un Génie a de profondeur, plus il décompoſe un Sujet.

LE nombre de ces décompoſitions peut ſervir de principe à la graduation de l'Échelle des Intelligences.

L'INTELLIGENCE pour QUI la décompoſition ſe réduit à *l'Unité* eſt l'INTELLIGENCE CRÉATRICE.

CHAPITRE VI.

Du plus bas degré de la Perfection ſpirituelle.

LE plus bas degré de la Perfection ſpirituelle eſt dans le ſentiment confus de l'exiſtence ou des fonctions vitales. Telle eſt peut-être la Perfection de l'Ame de l'Huitre.

CHAPITRE VII.

De la Perfection mixte.

LA Perfection corporelle & la Perfection ſpirituelle ſont réunies dans chaque Sujet organiſé animé, & l'une répond à l'autre.

LA réunion des deux Perfections forme la Perfection mixte, & celle-ci répond à la Place que l'Etre occupe dans le Plan.

CHAPITRE VIII.

De la Vie.

DU jeu des Organes ou de leur action fur les liqueurs qu'ils renferment réfulte la Vie.

LA Nutrition & l'Accroiffement qui en eft l'effet, caractérifent la Vie.

CHAPITRE IX.

De la Nutrition.

LA Nutrition eft cette Opération par laquelle l'Etre organifé change en fa propre fubftance ou s'affimile les matieres étrangeres qu'il admet dans fon intérieur.

CETTE affimilation dérive en dernier reffort de l'arrangement & de la dégradation des vaiffeaux ou des filtres par lefquels les matieres alimentaires paffent fucceffivement.

CHAPITRE X.

De l'Accroissement.

L'ACCROISSEMENT est le développement ou l'extension graduelle des Parties en tout sens, produite par l'intromission des Sucs nourriciers dans les mailles de leur Tissu.

LA Loi du développement est renfermée dans cette proposition fondamentale, *la Nature ne va point par sauts*; & cette proposition revient à l'axiome, *il n'est point d'effet sans raison suffisante.*

L'E'TAT actuel d'un Corps organisé a nécessairement sa Raison dans l'état qui a précédé immédiatement.

ET comme dans un Corps organisé il regne un mouvement perpétuel, tantôt accéléré, tantôt retardé, d'où résulte un changement continuel dans ses parties; il suit qu'un Corps organisé ne demeure pas le même deux instans; mais qu'il passe à chaque instant d'un état à un autre état.

Nous ne ſaiſiſſons que les paſſages les plus frappans. L'imperfection de nos Inſtrumens & les bornes de nos Facultés ne nous permettent pas de ſuivre toute la ſucceſſion. Les Horloges groſſieres indiquent les Heures; des Horloges plus parfaites indiquent les Tierces.

CHAPITRE XI.

Métamorphoſes. Génération.

Il n'eſt donc point de Métamorphoſes proprement dites; mais des Parties qui étoient voilées ou emboîtées dans d'autres Parties commencent à paroître.

La Génération n'eſt donc point une Production; mais les Parties du Corps organiſé préexiſtantes en petit dans un Germe commencent à ſe développer ou à devenir ſenſibles.



CHAPITRE XII.

Des Germes.

L'EXISTENCE des Germes eſt fondée ſur l'impoſſibilité où nous ſommes d'expliquer méchaniquement la formation des Corps organiſés.

DIRE que cette formation eſt due à certaines *Forces* de *rapports*, en vertu deſquelles les élémens tendent à ſe rapprocher & à s'unir, c'eſt ſubſtituer des qualités occultes à des notions aſſez claires. Mais on aime à ſe paſſer de l'ETRE ORDINATEUR.

COMBATTRE l'exiſtence des Germes par des calculs ſans fin, c'eſt n'effrayer que l'Imagination. Les derniers termes de la diviſion de la Matiere nous ſont inconnus. Le Philoſophe mettra-t-il ici les Sens à la place de l'Entendement ? Oublieroit-il que DIEU a pu renfermer un Monde dans un Globule d'Air ?

CHAPITRE XIII.

Idées sur la Génération.

LA maniere de la Génération nous est inconnue : si cependant les Corps organisés existent originairement en petit dans des Germes, leur Génération apparente est l'effet d'une nutrition particuliere qui développe leurs Parties infiniment petites.

CETTE nutrition s'opere par une liqueur dont l'énergie, la subtilité & la composition sont relatives à la finesse des mailles du Germe & à la nature de leurs élémens.

CETTE liqueur fécondante imprime le mouvement aux Organes. Elle ouvre les mailles des fibres & les dispose à recevoir des nourritures plus fortes qui acheveront de les développer.

L'INCORPORATION des sucs nourriciers dans les fibres est due à une Force qui nous est inconnue, & qui a peut-être quelque analogie

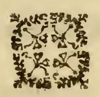
avec celle en vertu de laquelle divers Corps, ſoit liquides ſoit ſolides, tendent à s'unir ou à ſe pénétrer réciproquement.

Le degré de ductilité ou d'extenſibilité des fibres détermine la meſure de l'accroiſſement du Corps organiſé.

L'extensibilité des fibres eſt elle-même déterminée par la nature de leurs élémens & par l'activité des ſucs qui agiſſent ſur eux.

De la figure & de la combinaiſon des élémens réſultent l'eſpece du Corps organiſé & l'ordre dans lequel les atomes nourriciers s'incorporent à ſes Parties.

Le mouvement une fois imprimé à la Machine organique s'y conſerve, ſoit par la ſeule énergie de ſa conſtruction; ſoit par l'efficace du Principe immatériel qui lui eſt uni.



CHAPITRE XIV.

Trois ſortes de Vies dans les Etres terreſtres.

ON diſtingue dans les Etres terreſtres trois ſortes de Vies, la Vie végétative, la Vie ſenſitive, la Vie réfléchie.

LORSQUE dans un Etre organiſé l'action des Organes n'eſt point accompagnée du ſentiment de cette action, l'Etre n'a que la Vie végétative. Lorſque le ſentiment eſt joint à cette action, l'Etre poſſede la Vie ſenſitive. Lorſque la réflexion ſur le ſentiment accompagne le ſentiment, l'Etre poſſede la Vie réfléchie. Les Plantes poſſedent la premiere eſpece de Vie, les Animaux la ſeconde, l'Homme la troiſieme.

CHAPITRE XV.

Idées ſur le développement de l'Ame.

LE Principe du Sentiment & de la Réflexion eſt dans la Subſtance immatérielle qui anime

le Corps organisé. Celui-ci donne lieu à l'exercice de ce Principe. Il n'est pas lui-même ce Principe : le Sentiment est un ; le Corps est multiple.

L'Ame unie au Corps & agissant par lui, se développe donc comme lui.

Le physique de ce développement est dans la succession des mouvemens variés que les Objets excitent dans la Partie du Corps qui est le Siege immédiat des opérations de l'Ame.

Cette Partie, quelle qu'elle soit, tient à toute la Machine ; puisqu'il n'est aucun Point de cette Machine qui ne puisse devenir l'Organe d'un sentiment.

De l'impression des Objets sur le Siege de l'Ame résulte un *changement* dans l'état primitif de ses fibres.

De ce changement naît une tendance à certains mouvemens & à une certaine suite de mouvemens. De là l'Habitude.

Les sentimens s'excitent les uns les autres. Les fibres destinées à la production des sen-

timens communiquent donc les unes avec les autres. Le comment de cette communication nous eſt inconnu : nous n'en voyons que les effets.

L'Ame eſt douée d'Activité ; mais cette Activité eſt de ſa nature *indéterminée*. C'eſt une tendance à agir, & non une certaine action. L'Ame demeureroit donc dans un repos éternel, ſi une Cauſe extérieure ne venoit l'en tirer. Cette Cauſe eſt dans les mouvemens que les Objets impriment aux Organes des Sens.

La raiſon des déterminations de l'Activité de l'Ame eſt donc originairement dans les impreſſions du dehors.

En vertu de la méchanique de l'Union l'Ame reproduit les mouvemens qui l'ont une fois affectée , & avec eux les ſentimens qui en dérivent. Elle les combine : de là les notions réfléchies. Mais ces combinaiſons ſont toujours fondées en dernier reſſort ſur les impreſſions des Objets. Elles ſont le fond ſur lequel l'Ame opere ; & comme il n'eſt point d'Objet iſolé , il n'eſt point auſſi d'idées iſo-

lées : un mouvement excité en réveille d'autres.

Les Objets se peignent dans le Cerveau tels qu'ils sont au-dehors. Il retient ces images & les retrace à l'Ame avec autant de fidélité que de promptitude. Ce sont des peintures exquises, des Tableaux mouvans infiniment supérieurs aux Chef-d'œuvres des Raphaels & des Sébastiens.

L'Education arrange & multiplie ces images : elle en compose des suites qui représentent des Parties plus ou moins étendues de l'Univers.

L'Ame parcourt ces peintures ; elle en dirige à son gré les mouvemens. Plus elle opere sur ces images, plus son Activité se développe.



CHAPITRE XVI.

Réflexion ſur les Forces.

NOUS ignorons profondément ce que c'eſt que *Force*, *Activité*, *Mouvement.* Nous avons inventé ces termes pour exprimer de certains effets; & tout notre ſavoir ſe borne à connoître ces effets. Notre propre Force, cette Force que nous exerçons à chaque inſtant ſur notre Corps, & par notre Corps ſur tant d'Objets divers; cette Force qui eſt nous-mêmes, nous eſt auſſi inconnue que toute autre Force.

SI nous ſavions ce que c'eſt que *Force*, qu'*Action* l'Univers ſe dévoileroit à nos yeux: nous verrions les Effets dans leur Principe. Les INTELLIGENCES qui connoiſſent ce Myſtere voient les efforts que fait un d'ALEMBERT, un EULER pour ſe traîner d'une vérité à une autre, comme nous voyons les efforts de la Fourmi dans le tranſport d'une paille.

CHAPITRE

CHAPITRE XVII.

Conséquences de la Théorie du développement de l'Ame.

AINSI, le développement de l'Ame eſt la ſuite de ſes modifications variées ; & ces modifications ſont l'effet néceſſaire du jeu des Organes & des circonſtances qui le déterminent.

LE nombre, la variété, l'eſpece des modifications déterminent le degré de Perfection de l'Ame.

LE Langage en multipliant les mouvemens & les combinaiſons des mouvemens, en les aſſujettiſſant à un certain ordre eſt ce qui perfectionne le plus l'Activité de l'Ame.

L'EXTREME pauvreté des Langues Américaines annonce l'imperfection des Peuples qui les parlent. Ces Peuples ont des ſignes naturels & des ſymboles & fort peu de termes. Le *Calumet* leur tient lieu des meilleures formules : c'eſt que comme ils n'ont que peu

d'idées & la plupart ſenſibles, ces ſignes & ces ſymboles ſuffiſent à les exprimer.

Quelle eſt donc la différence eſſentielle de l'Iroquois à Leibnitz ? Dans l'un les fibres *intellectuelles* ſont preſque toutes demeurées paralytiques ; dans l'autre toutes ont été miſes en jeu, & leurs mouvemens infiniment variés ſe ſont ſuccédés dans le plus bel ordre.

CHAPITRE XVIII.

Continuation du même ſujet.

Le grand Art de la Culture de l'Eſprit conſiſte donc à varier le plus qu'il eſt poſſible les mouvemens de l'Organe intellectuel & à établir entre ces mouvemens une gradation telle qu'ils ſe reproduiſent mutuellement. L'Inſtruction doit faire du Cerveau un Arbre *idéal*, une Carte *idéale* où chaque idée ait ſa place déterminée.

Les *Méthodes*, & ſur-tout les Méthodes géométriques, ne ſont ſi utiles que parce qu'elles produiſent infailliblement l'effet dont

je parle. Elles ſont d'autant plus parfaites, qu'elles répondent mieux à l'ordre de la génération de nos idées ſur chaque ſujet.

Les ſignes & les figures aident merveilleuſement l'Eſprit ; tant il eſt décidé que plus nos idées ſont corps, formes, mouvemens, plus elles nous affectent, plus elles ſont dans la dépendance de notre Ame.

Si nous ſavons tant de Choſes imparfaitement, ſi nous avons tant d'idées confuſes, ce n'eſt pas toujours que les Objets de ces idées ne ſoient pas aſſez à la portée de notre Eſprit ; c'eſt pour l'ordinaire parce que ces Objets ne nous ont pas été préſentés dans un ordre convenable. On a excité preſque tout d'un coup dans notre Cerveau beaucoup de mouvemens très-variés ; on a remué bien des fibres ; & de tout cela il n'a réſulté que des liaiſons imparfaites ; les rapports n'ont été que peu ſentis, quelquefois point du tout.

Il ne falloit pas remuer tant de fibres à la fois ; l'Activité de l'Ame en a été trop partagée. Il falloit exciter d'abord des mouvemens très-ſimples, l'Ame en auroit mieux ſaiſi l'effet

des mouvemens composés, par leur liaison naturelle avec ceux-là.

Je l'ai dit: l'Ame se plait aux gradations; elle aime à comparer, & il n'est point de comparaison où il n'est point de rapports apperçus. Les Sciences & les Arts tournent sur ce pivot.

L'Ame est si bien faite pour comparer, qu'elle ne sauroit demeurer long-tems sur le même Objet sans en affoiblir l'impression: c'est qu'elle vient à ne comparer plus. La premiere impression est ce qui la frappe, à cause de sa liaison avec une impression précédente qui en différoit plus ou moins: il faut à l'Ame des passages, ils sont changemens. Ceci tient à une infinité de faits.

La Méditation est un excellent correctif des premieres études & le meilleur moyen de perfectionner celles de l'Age mûr. Elle change l'ordonnance défectueuse du Cerveau & le remonte, pour ainsi dire, en donnant aux idées l'arrangement, la forme, la liaison qui en font nos véritables richesses.

La Méditation fixe, compare, analyse, digere, incorpore, développe. Elle tend l'Atten-

tion ; & combien ce reſſort eſt-il puiſſant! Je n'exprime pas aſſez ; il décide de tout. Mais, ne vous y trompez point : la Méditation ne produit tous ces grands effets que lorſqu'en méditant on revêt ſes idées des termes les plus propres. Vous en avez compris la raiſon ; ces termes ſont à l'Ame ce que le pinceau & les couleurs ſont au Peintre.

Je ne fais plus qu'une réflexion ſur ce ſujet, & je le quitte : ce que je vais dire regarde ſur-tout la *Compoſition*. Réduiſez vos idées par la Méditation à leurs plus petits termes : écartez tout ce qui n'eſt qu'acceſſoire, & l'idée principale dégagée de ces brouillards brillera d'un éclat nouveau. Un mot l'exprimera ; or ce mot quels charmes n'aura-t-il point pour l'Amour-propre, flatté de découvrir là-deſſous tant de rapports ! Voilà l'Art des grands Maîtres ; en voici le Modele, MONTESQUIEU ; je le répete MONTESQUIEU.



CHAPITRE XIX.

Continuation du même sujet.

TOUT est donc aussi déterminé dans l'Homme que dans les Etres purement matériels. Il est une Machine physico-morale qui joue en conséquence des rapports qu'elle soutient avec différens Objets. Les mouvemens donnent lieu aux perceptions; les perceptions engendrent les volontés; les volontés déterminent la Liberté.

LES mouvemens, les perceptions, les volontés, les actions sont enchaînés les uns aux autres par des nœuds nécessaires qui les rendent tour-à-tour causes & effets, effets & causes. Il est une action & une réaction perpétuelle du Cerveau sur l'Ame & de l'Ame sur le Cerveau; & voilà ce qui constitue la Vie dans les Etres mixtes.

L'EXERÇICE de la Liberté dépend donc originairement d'un enchaînement de causes physiques, & cet enchaînement ne dépend point originairement de l'Agent.

CHAPITRE XX.

Réflexion sur la Théorie du développement de l'Ame.

APPROFONDISSEZ cette Théorie, & dites-moi ce que sont le mérite & le démérite. Essayez, si vous le pouvez, de la concilier avec une Éternité malheureuse.

CHAPITRE XXI.

Réflexion sur la Prophétie & sur la Grace.

SOIT que DIEU agisse immédiatement sur les fibres représentatrices des Objets & qu'IL leur imprime des mouvemens propres à exprimer ou à représenter à l'Ame une suite d'événemens futurs; soit que DIEU ait créé dès le commencement des Cerveaux dont les fibres exécuteront par elles-mêmes dans un tems déterminé de semblables représentations; l'Ame lira dans l'avenir: ce sera un ÉSAÏE, un JÉRÉMIE, un DANIEL.

Ce ſera un Saint, un Martyr ſi les mouvemens repréſentatifs des Objets de la Foi l'emportent en intenſité ſur ceux que produit l'impreſſion des Objets de la Chair. La Priere en montant le Cerveau ſur un certain ton opere phyſiquement ces victoires. Le SAUVEUR du Monde qui poſſédoit, ſans doute, la Méchanique de notre Conſtitution, nous invite auſſi *à prier ſans ceſſe*. L'ÉVANGILE eſt donc la Source de la Grace, puiſqu'il fait entrer dans l'Entendement les idées les plus propres à ſurmonter l'effet des Objets ſenſibles. Les *Sacremens* ſont encore un moyen de Grace par leur influence ſur les Sens. Jugez ſur ces principes de l'utilité & de la maniere du Culte public & privé.

CHAPITRE XXII.

Conſidération importante.

CEUX qui reprochent à la RÉVÉLATION CHRÉTIENNE de n'avoir pas mis dans un aſſez grand jour les Objets de la Foi ſavent-ils ſi la choſe étoit poſſible ? Sont-ils certains que ces Objets ne different pas aſſez des Objets

terreſtres pour ne pouvoir pas être ſaiſis par des Hommes ? Notre maniere actuelle de connoître tient à notre Conſtitution préſente, & nous ignorons les rapports de cette Conſtitution à celle qui doit lui ſuccéder. Nous n'avons des idées que par les Sens : c'eſt en comparant entr'elles les idées ſenſibles, c'eſt en généraliſant que nous acquérons des notions de différens genres. Notre capacité de connoître eſt donc limitée par nos Sens ; nos Sens le ſont par leur ſtructure ; celle-ci l'eſt par la place que nous occupons. Nous connoiſſons, ſans doute, de la Vie à venir tout ce que nous en pouvions connoître ici-bas : pour nous donner plus de lumiere ſur cet État futur il eût fallu apparemment changer notre État actuel. Le tems n'eſt pas venu où ce changement doit s'opérer : *nous marchons encore par la Foi & non par la vue :* l'Animal ſtupide qui broute l'herbe abſtrairoit-il ? il diſtingue une touffe de gazon d'une motte de terre, & cette connoiſſance ſuffit à ſon État préſent. Il acquerroit des connoiſſances plus relevées, il atteindroit à nos Sciences & à nos Arts ſi la conformation eſſentielle de ſes Organes venoit à changer ; mais alors ce ne ſeroit plus cet Animal. Ferez-vous entrer dans le Cerveau d'un Enfant la Théorie ſublime de l'infini ? Ce Cerveau

contient actuellement toutes les fibres nécessaires à l'acquisition de cette Théorie; mais vous ne pouvez encore les mettre en action.

TOUT se fait par degrés dans la Nature: un développement plus ou moins lent conduit tous les Etres à la Perfection qui leur est propre. Notre Ame ne fait que commencer à se développer: mais cette Plante si foible dans ses principes, si lente dans ses progrès étendra ses racines & ses branches dans l'Éternité.

C'EST assurément un trait de la sagesse de la RÉVÉLATION que son silence sur la nature de notre État futur. L'HOMME DIVIN qui enseigna à des Hommes mortels la *Résurrection*, étoit trop bon Philosophe pour parler de musique à des Sourds, de couleurs à des Aveugles.



CHAPITRE XXIII.

Du développement de l'Ame des Animaux.

PARMI les Animaux dont l'Ame eſt capable d'extenſion ou de développement, & il faut mettre ſur-tout dans ce genre les Animaux domeſtiques, ce développement découle des mêmes ſources que celui de l'Ame humaine. Mais l'E'chelle qui exprime le Développement de l'Ame de la Brute renferme bien moins de degrés que celle qui exprime le développement de l'Ame de Homme. Les mouvemens ſont moins variés, moins combinés dans le Cerveau de la Brute. Et comme l'uſage des ſignes d'inſtitution ſuppoſe des fibres repréſentatrices de ces ſignes, il y a lieu de penſer, ou, que ces fibres manquent dans le Cerveau de la Brute; ou, que celles qui le compoſent ne ſont pas ſuſceptibles des mêmes mouvemens & des mêmes ſuites de mouvemens que celles du Cerveau de l'Homme.

CHAPITRE XXIV.

Des Songes.

LORSQUE l'Ame a la perception ou le ſentiment réfléchi de la ſuite de ſes modifications, elle veille. Lorſque l'Ame éprouve une ſuite de modifications ſans pouvoir réfléchir qu'elle les éprouve, elle dort. Le plus ou le moins d'intenſité dans les mouvemens paroît différencier ces deux états.

LA méchanique des repréſentations du Cerveau eſt eſſentiellement la même dans le ſommeil & dans la veille. Chaque Cerveau eſt une Machine organique montée pour exécuter de certaines ſuites de mouvemens qui le diſtinguent de tout autre Cerveau. Une fibre de cette Machine eſt-elle ébranlée ? toutes les fibres à l'uniſſon le ſont ſucceſſivement ; & cette eſpece de développement continue juſqu'à ce qu'une cauſe extérieure ou intérieure l'interrompe ou en change la direction. De ce changement naît une autre ſuite qui s'exécute comme la premiere.

Les Songes des Animaux s'operent par la même méchanique que ceux de l'Homme. Mais les Animaux distinguent-ils la veille du sommeil ? ils ne réfléchissent point ; ils n'ont point ce sentiment de leur Etre qu'on nomme *conscience.*

Si l'Ame a préexisté dans un Germe, elle a pu songer dans ce Germe. Mais l'extrême foiblesse des mouvemens ne lui a pas permis de conserver aucun souvenir de cet état primitif. La mort la ramene peut être à un état analogue. La Résurrection fera succéder à cet état celui d'une veille éternelle.





SEPTIEME PARTIE.

SUITE DES GRADATIONS.

CHAPITRE I.

Que les dègrés de la Perfection ſont pour nous indéfinis. Immenſité de l'Echelle qu'ils compoſent.

ENTRE les extrêmes de la Perfection corporelle & entre ceux de la Perfection ſpirituelle il eſt un nombre indéfini de moyens ou de degrés intermédiaires.

LA raiſon de ces degrés eſt dans la compoſition du Monde, d'où réſulte la dépendance réciproque des Etres, effet néceſſaire de leurs rapports.

La Collection ou la Suite de ces degrés compose l'E'chelle des Etres.

Cette E'chelle traverse tous les Mondes & va se perdre près du Trône de Dieu.

CHAPITRE II.

Bornes & imperfections de nos Connoissances sur l'E'chelle des Etres.

Nous n'entrevoyons encore de cette Chaîne immense qu'un très-petit nombre de Chaînons. Nous ne les appercevons que mal liés, interrompus & dans un ordre qui differe, sans doute, beaucoup de l'ordre naturel. La place où nous sommes, la foiblesse de notre vue, l'imperfection de nos Instrumens opposent à notre curiosité avide des obstacles qu'elle ne sauroit franchir. La Taupe contempleroit-elle de sa demeure obscure le Firmament & toutes les Productions qui embellissent l'Habitation de l'Homme.

Mais si nos Connoissances sur l'E'chelle des

Etres ſont extrêmement bornées, elles ſuffiſent au moins pour nous faire concevoir les plus grandes idées de cette magnifique Gradation & de la prodigieuſe variété qui regne dans l'Univers.

CHAPITRE III.

Nuances dans la Nature. Eſpeces mitoyennes.

TOUT eſt donc gradué ou nuancé dans la Nature: il n'eſt point d'Etre qui n'en ait au-deſſus ou au-deſſous de lui qui lui reſſemblent par quelques caracteres & qui en different par d'autres.

ENTRE les caracteres qui différencient les Etres terreſtres la Raiſon en conſidere de plus ou de moins généraux qui conviennent à plus ou moins de *Sujets*. De là les Diſtributions qu'elle fait de ces Etres en Claſſes, en Genres, en Eſpeces.

LES limites d'une Claſſe ou d'un Genre ne ſont pas celles de la Claſſe ou du Genre le plus voiſin: il eſt entre deux des Productions, pour

pour ainſi dire, mitoyennes qui ſont comme autant de liaiſons ou de points de paſſage. Ces Productions ont des qualités qui ſont communes aux Claſſes ou aux Genres entre leſquels elles ſe trouvent placées, & elles en ont qui leur ſont propres & qui les excluent de ces Claſſes ou de ces Genres.

Les Bitumes, les Soufres lient les Terres aux Métaux. Les Vitriols uniſſent les Métaux aux Sels. Les Cryſtalliſations tiennent aux Sels & aux Pierres. Les Amianthes, les Litophytes forment une ſorte de liaiſon entre les Pierres & les Plantes. Le Polype unit les Plantes aux Inſectes. Le Ver à tuyau ſemble conduire des Inſectes aux Coquillages. La Limace touche aux Coquillages & aux Reptiles. Le Serpent d'eau, l'Anguille forment un paſſage des Reptiles aux Poiſſons. Le Poiſſon volant, la Macreuſe ſont des milieux entre les Poiſſons & les Oiſeaux. La Chauve-ſouris, l'E'cureuil volant enchaînent les Oiſeaux avec les Quadrupedes. Le Singe donne la main aux Quadrupedes & à l'Homme.



CHAPITRE IV.

Réflexion.

IL y a lieu de penser que toutes les combinaiſons qui ont pu s'exécuter avec les mêmes particules de la matiere ont été exécutées & ont produit autant d'Eſpeces différentes. D'autres particules jointes à celles-là ont donné naiſſance à de nouvelles combinaiſons & conſéquemment à de nouvelles Eſpeces. Par-là tous les vuides ont été remplis, toutes les places ont été occupées.

CHAPITRE V.

Idée de l'E'tendue de l'Échelle des Etres terreſtres.

ON peut concevoir dans l'E'chelle des Etres terreſtres autant d'E'chelons qu'on connoît d'Eſpeces de ces Etres. Ainſi, les vingt ou vingt-cinq mille Eſpeces de Plantes qui compoſent un Herbier moderne ſont vingt ou vingt-cinq mille E'chelons de l'E'chelle de notre Globe.

ENTRE toutes ces Plantes il n'en eſt point qui ne nourriſſe une ou pluſieurs Eſpeces d'Animaux. Et parmi les Animaux combien en eſt-il qui ſont des Mondes où habitent des Animaux plus petits? Combien en eſt-il de ces derniers qui ſervent à leur tour de domicile ou de pâture à d'autres Animaux plus petits encore? Qui ſait où cette dégradation ſe termine?

CHAPITRE VI.

Conſéquences des Gradations.

MAIS, s'il n'eſt aucune interruption dans la Suite des Etres; ſi la Chaîne eſt par-tout continue, nos diſtributions en Claſſes, en Genres, en Eſpeces ſont des Diſtributions purement nominales, aſſorties à nos beſoins & relatives aux bornes étroites de nos Connoiſſances & de nos Facultés. Il n'exiſte dans la Nature que des Individus; & entre deux Individus que nous rangeons dans la même Eſpece, parce qu'ils nous paroiſſent ſemblables, il y a peut-être autant de différence que nous en pouvons découvrir entre deux Individus de

Genres éloignés. Nous ne voyons que la premiere écorce des Chofes; nous n'appercevons que les traits les plus faillans. Un Spectateur placé dans les couches fupérieures de l'Atmofphere diftingueroit-il un Noyer d'un Orme, un Bœuf d'un Rhinoceros?

Puis donc qu'il n'exifte que des Individus & des Individus variés, chaque Individu eft lui-même un E'chelon. Ainfi, l'E'chelle de notre Globe eft compofée d'autant d'E'chelons qu'il y a d'Individus. Il en eft de même de l'E'chelle de chaque Monde, & toutes ces E'chelles particulieres ne compofent qu'une même Suite, qui a pour premier Terme la Particule élémentaire & pour dernier Terme la PAROLE.

CHAPITRE VII.

De la pluralité des Mondes.

DES Globes qui égalent ou furpaffent même de beaucoup en grandeur notre Monde; des Globes qui tournent autour du Soleil & fur eux-mêmes; des Globes qui font le Centre des révolutions de plufieurs Lunes; des Globes

dans lesquels on découvre des Parties semblables ou analogues à celles qu'on observe sur la Terre ; ces Globes, dis-je, je le demande à la Raison, seroient-ils sans Habitans ?

CHAPITRE VIII.

Variétés des Mondes.

PLUS on étudie la Nature, plus on se persuade que tout est varié. La Métaphysique qui entreprend de démontrer ce principe ajoute peu aux preuves de fait. S'il n'existe pas deux Individus précisément semblables, cela est vrai sur-tout d'Individus très-composés. Il est incomparablement plus difficile que deux Hommes se ressemblent, que deux Vers, deux Oignons, deux Crystaux. Que doit-ce donc être de deux Mondes, de deux Systêmes, de deux Tourbillons ? Assurément l'Assemblage d'Etres qui compose un Monde ne se rencontre dans aucun autre. Chaque Monde a son E'chelle, son E'conomie, ses Loix.

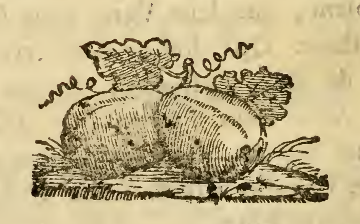
IL est peut-être des Mondes dont les rapports

à notre Terre ſont comme ceux du Singe au Caſtor ou comme ceux de l'Homme au Singe.

D'AUTRES Mondes peuvent être entre eux en raiſon du Quadrupede à l'Oiſeau ou de l'Inſecte à la Plante.

ENFIN, il exiſte peut-être des Mondes dont les rapports au nôtre ſont comme ceux de l'Orang-outang à l'Ortie de Mer ou comme ceux de l'Homme à la Moule.

QUELLE eſt donc la Perfection de la Cité de DIEU, où l'ANGE eſt le moindre des Etres animés ?



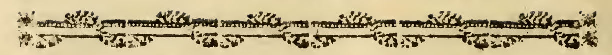
CHAPITRE IX.

Des NATURES CE'LESTES.

LA Collection des Mondes ſemés dans l'Eſpace comme le ſable ſur les bords de la Mer, eſt pour les NATURES CÉLESTES ce que ſont pour nous les Cabinets d'Hiſtoire naturelle. Parmi ces NATURES SUPÉRIEURES les unes ne ſavent peut-être qu'un Monde ; d'autres en ſavent pluſieurs. Quels ſont ceux qui échappent à l'étendue de TON INTELLIGENCE, FILS UNIQUE DU PERE, ROI des Hommes & des Anges !

VERBE INCARNÉ ! PREMIER NÉ entre les Créatures ! ſi TU les ſurpaſſes toutes en excellence, que ſont TES PERFECTIONS comparées à CELLES de l'ETRE SUFFISANT A SOI, devant QUI tant de milliers de Mondes ne ſont que comme des gouttes de roſée!





HUITIEME PARTIE.

DE L'HARMONIE

DE L'UNIVERS.

CHAPITRE I.

Principes généraux sur la liaison universelle.

LE propre de l'Intelligence est d'établir entre les Choses des rapports en vertu desquels elles conspirent au même but.

PLUS les rapports sont liés, variés, étendus, plus le but est utile, noble, élevé, & plus il y a de Perfection dans l'Intelligence.

L'UNIVERS, Production de l'INTELLIGENCE SANS BORNES, est donc un Systême de rapports parfaits. Sa fin est sublime : c'est le Bonheur; *tout* le Bonheur possible; le Bonheur général.

CHAPITRE II.

Continuation du même ſujet.

TOUT eſt donc lié dans l'Univers ; tout y eſt rapport ; tout y conſpire au même but.

IL n'eſt pas juſqu'au moindre atome du Monde phyſique & juſqu'à la moindre *idée* du Monde intellectuel qui n'aient leur liaiſon avec tout le Syſtême. Retranchez cette idée ou cet atome, vous détruiſez l'Univers. Quelle ſeroit, en effet, la raiſon de l'exiſtence de cet atome ou de cette idée, s'ils ne tenoient abſolument à rien ? Or, dès qu'ils ont une liaiſon avec quelques Parties du Syſtême, ils en ont une avec le Tout.



CHAPITRE III.

Du Syſtême général.

LES différens Etres qui compoſent chaque Monde peuvent être regardés comme autant de Syſtêmes particuliers qui tiennent à un Syſtême principal par diverſes relations. Celui-ci eſt lié lui-même à d'autres Syſtêmes plus étendus, & tous tiennent au Syſtême général.

AINSI chaque Etre a ſa Sphere dont l'activité eſt proportionnée à la force du Mobile. Cette Sphere eſt renfermée elle-même dans une autre Sphere; celle-ci dans une autre encore; & les circonférences s'étendant continuellement, cette étonnante Progreſſion s'éleve par degrés des Infiniment petits aux Infiniment grands, de la Sphere de l'atome à celle du Soleil, de la Sphere du Polype à celle du CHÉRUBIN.

ESPRIT ADORABLE, préſent à l'Univerſalité des Etres! ſi TON IMMENSITÉ n'étoit TA

TOUTE PUISSANCE & TA TOUTE SCIENCE, je dirois que TA SPHERE *a son Centre par-tout & sa circonférence nulle part.*

CHAPITRE IV.

Rapports généraux.

IL est donc une correspondance mutuelle entre toutes les Parties de l'Univers: aucune de ces Parties n'est isolée.

UN Corps tient à un autre Corps, une figure à une autre figure, un mouvement à un autre mouvement, un Esprit à un autre Esprit, une idée à une autre idée, &c.

LE Feu, l'Air, l'Eau, la Terre agissent réciproquement les uns sur les autres suivant certains rapports, & ces rapports sont la base de leurs liaisons avec les Fossiles, les Végétaux, les Animaux, l'Homme.

LES Etres bruts ou non-organisés se rapportent aux Etres organisés comme à leur centre. Les Etres organisés sont les uns pour les autres.

Les Plantes tiennent aux Plantes; les Animaux tiennent aux Animaux les Animaux ; & les Plantes ſont enchaînés par des ſervices mutuels. L'Homme comme le principal Mobile, exerce ſon Activité ſur tout le Globe.

La multiplication eſt en raiſon de la deſtruction ; la défenſe eſt proportionnelle à l'attaque ; la ruſe s'oppoſe à la ruſe ; la force combat la force ; la vie balance la mort ; les Eſpeces ſe conſervent.

Les Eſpeces & les Individns répondent en dernier reſſort au volume & à la maſſe de la Terre. Le volume & la maſſe de la Terre répondent à la place qu'elle occupe dans le Syſtème ſolaire. Celui-ci répond à la place qu'il occupe entre les Syſtêmes voiſins.

Le Soleil agit ſur les Planetes ; les Planetes agiſſent ſur le Soleil & les unes ſur les autres.



CHAPITRE V.

Autres rapports généraux.

Rapports des Objets, des Sens & de l'Ame.

Conséquence de ces rapports.

LE phyſique répond au moral : le moral répond au phyſique.

L'AME eſt unie au Corps : le Corps tient par ſon Organiſation aux Objets extérieurs : ces Objets tiennent à l'Ame, & y font naître des ſentimens.

CES ſentimens ſont agréables ou déſagréables dans la relation du degré de l'ébranlement à la nature de l'Ame.

LES Machines organiques ſont conſtruites ſur des rapports déterminés aux Objets qui agiſſent ſur elles : le nombre des ébranlemens modérés, d'où naît le plaiſir, l'emporte de beaucoup ſur celui des ébranlemens violens d'où naît la douleur. Il eſt plus de ſentimens agréables que de ſentimens déſagréables, plus de bien que de mal.

CHAPITRE VI.

Liaiſon du Tempérament & du Caractere.

Effets qui en réſultent.

LES Penchans, les Affections, les Mœurs, le Génie dérivent du Tempérament. Le Tempérament eſt lié au Climat, aux nourritures, au genre de vie.

DE là le Caractere des Nations : de là encore les diverſes Formes de Gouvernement qui ſont les réſultats naturels de ce Caractere.

LES rapports des Caracteres entr'eux, les relations des Forces, des beſoins, des intérêts conſtituent l'Harmonie politique de notre Monde.

TOUTES ces forces particulieres agiſſent les unes ſur les autres en raiſon de leur activité & cette activité varie dans chaque force.

LES Corps politiques qui réſultent de l'aggrégat de ces forces naiſſent, croiſſent, durent, s'affoibliſſent, s'alterent, périſſent ou ſe décom-

posent, & de leurs débris ou de leurs élémens se forment de nouveaux Corps, appellés aux mêmes révolutions que les premiers.

D'autres Forces se combinant avec les Forces politiques en modifient les effets. Ces Forces sont les Religions, & leur énergie est un *maximum* qu'on ne sauroit déterminer.

Ce développement & cette succession des Monarchies, des Républiques, des Religions; les transformations des Monarchies en Républiques, des Républiques en Monarchies font passer l'Humanité par tous les degrés de la Perfection terrestre, & font la principale Décoration de notre Planete.

CHAPITRE VII.

Réflexion sur l'Enchaînement universel.

Ainsi, une même *Chaîne* embrasse le physique & le moral, lie le passé au présent, le présent à l'avenir, l'avenir à l'E'ternité.

La Sagesse qui a ordonné l'existence de cette Chaîne a, sans doute, voulu chacun des

Chaînons qui la composent. Un CALIGULA est un de ces Chaînons, & ce Chaînon est de fer: un MARC-AURELE est un autre Chaînon, & ce Chaînon est d'or. L'un & l'autre sont des Parties nécessaires d'un Tout qui ne pouvoit pas ne pas être. DIEU s'irriteroit-il donc à la vue du Chaînon de fer? quelle absurdité! DIEU estime ce Chaînon ce qu'il vaut. IL le voit dans sa Cause, & IL approuve cette Cause parce qu'elle est bonne. DIEU voit les Monstres moraux comme il voit les Monstres physiques. Heureux le Chaînon d'or! plus heureux encore s'il sait qu'il n'est qu'*heureux*! Il a atteint le plus haut degré de la Perfection morale, & il ne s'en enorgueillit point, parce qu'il sait que ce qu'il est, est le résultat nécessaire de la place qu'il devoit occuper dans la Chaîne.

L'E'VANGILE est l'Exposition allégorique de ce Systême; la comparaison du *Potier* en est le précis.



CHAPITRE

CHAPITRE VIII.

Continuation du même ſujet.

POURQUOI vous aigrir à la vue des défauts de votre Prochain? Vous aigriſſez-vous à l'aſpect d'une Ronce ou d'un Scorpion? Songez donc que l'AUTEUR du Scorpion eſt auſſi l'AUTEUR de ce Prochain qui vous aigrit.

CHAPITRE IX.

De la Beauté de l'Univers.

LA Beauté de chaque Monde a ſon fondement dans la diverſité harmonique des Etres qui le compoſent & dans la ſomme de Bonheur qui réſulte de cette diverſité.

L'ASSEMBLAGE des ſommes de Bonheur diſtribuées aux différens Mondes forme le BONHEUR GÉNÉRAL, qui renferme toutes les déterminations poſſibles de l'Exiſtence SENTANTE & INTELLIGENTE.

CHAPITRE X.

Vue métaphysique de l'Univers sensible.

SI cette magnifique Décoration qui charme nos Sens n'est réellement qu'une Décoration; si le Monde n'est qu'un phénomene, une apparence; si l'E'tendue, la Solidité, la Force d'inertie, la Pesanteur, le Mouvement, &c. ne sont que les résultats de l'Activité d'Etres *simples*; si les Loix suivant lesquelles cette Activité, variée dans chaque Etre, se développe & se modifie, constituent les Corps particuliers de l'assemblage desquels résulte l'Univers *sensible*; cet Univers n'en est pas moins beau; mais les yeux de la Chair ne sauroient le voir sous ce point de vue.

CHAPITRE XI.

Somme des Vérités métaphysiques sur DIEU *& le Monde.*

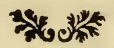
JE sens, donc; je suis. Ce qui est en moi qui sent est un. J'ai des idées qui se succedent dans un certain ordre; il est entre elles une harmonie, des rapports indépendans de ma

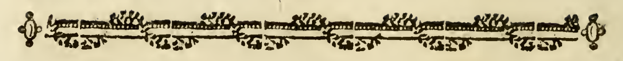
Volonté; elles modifient agréablement mon exiſtence; donc, il eſt hors de moi une CAUSE E'TERNELLE de ces idées; donc cette CAUSE eſt PUISSANTE, INTELLIGENTE, BIENFAISANTE.

CHAPITRE XII.

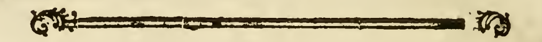
De l'Unité de la CAUSE PREMIERE.

L'HARMONIE de l'Univers prouve l'INTELLIGENCE de ſa CAUSE; elle indique encore que cette CAUSE eſt UNE. L'Unité du deſſein conduit à l'Unité du Principe. Il n'y a pas même lieu de ſuppoſer pluſieurs Principes lorſqu'un ſeul Principe a en ſoi la raiſon ſuffiſante de ce qui eſt. Le *Polythéiſme* eſt au moins un pléonaſme en Métaphyſique: il n'en eſt pas abſolument un en Théologie; c'eſt que la Théologie n'eſt pas la Science des notions communes.





CONCLUSION.



QUELLE que ſoit notre maniere de penser ſur DIEU & ſur l'Univers, une choſe demeure certaine, c'eſt que l'Homme n'eſt pas un Quadrupede & qu'un Quadrupede n'eſt pas un Champignon.

IL ſuit de cette Obſervation importante, que le moyen d'être heureux c'eſt de ſe conformer à l'Ordre ou aux rapports qui ſont entre les Choſes.

L'ATHÉE de ſpéculation peut donc être heureux ou honnête Homme, parce qu'il peut connoître l'Ordre & le ſuivre : mais l'honnête Homme qui croit un DIEU & une Vie à venir a tout le bonheur de l'Athée & des eſpérances que l'Athée ne ſauroit avoir. Si je pouvois ceſſer un inſtant de penſer qu'il y a une PREMIERE Cauſe, je dirois encore comme MARC-AURELE ; *agis d'une maniere conforme à la Nature.*

Lorsque j'ai dit que l'Amour propre eſt le Principe des Devoirs, j'ai entendu néceſſairement un Amour propre ſoumis aux Loix de l'Ordre; puiſque ſans cette ſoumiſſion il n'eſt point de Devoirs & conſéquemment de vrai bonheur.

Quand j'ai parlé de l'utile, j'ai compris ſous ce mot tout ce qui eſt propre à nous procurer du plaiſir : mais il eſt des plaiſirs ſenſuels que l'Amour propre bien ordonné n'eſtime que ce qu'ils valent, & des plaiſirs ſpirituels ou réfléchis que l'Amour propre bien ordonné recherche par préférence. Il eſt un intérêt groſſier qui annonce l'imperfection, & un intérêt noble qui caractériſe la perfection. Cet intérêt eſt le mobile du Sage, & le Sage poſſede le Bonheur le plus réel qui ſoit ici bas.

Lorsque j'ai avancé que tout eſt néceſſaire, j'ai avancé que la Cause nécessaire ne pouvoit pas ne pas agir ni agir autrement : cela revient à dire que la Cause nécessaire eſt ce qu'Elle eſt.

FIN.

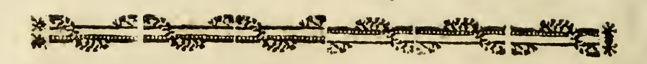


TABLE.

SECONDE PARTIE.

L'Univers Un & Bien.

TROISIEME PARTIE.

Des Loix.

QUATRIEME PARTIE.

Des Loix de l'Homme.

CINQUIEME PARTIE.

Des Loix des Animaux.

SIXIEME PARTIE.

De la loi des gradations & de l'E'chelle des Etres.

SEPTIEME PARTIE.

Suite des Gradations.

HUITIEME PARTIE.

De l'Harmonie de l'Univers.

FIN de la Table.

ERRATA.

Tome XVII.

Page

2 : lign. 14, *dcs*; lis. des.
42 : lign. 18, *ébralement*; lis. ébranlement.
55 : lign. 5 & 6, *qu'il qu'il*; effacez un de ces mots.
60 : lign. 2, *tous*; lis. tons.
75 : lign. 2, *mouvemen*; lis. mouvemens.
85 : lign. 21, *ridéal*; lis. idéal.
96 : lign. 4 & 5, *Rereſentez*; lis. Repréſentez.
109 : lign. 16, *ſaus*; lis. ſans.
Ibid : lign. 19, *par cette*; lis. dans cette.
114 : lign. 4, *toutes la fois*; lis. toutes à la fois.
132 : lign. 25, *conecvoir*; lis. concevoir.
204 : lign. 5, *à leur à leur*; effacez un à leur.
214 : lign. 16, *ces* lis. ſes.
227 : lign. 19, *molns*; lis. moins.
235 : lign. 5, *fait faire*; lis. ſait faire.
265 : lign. 7 & 8, *DIOGENE*, mettez un point interrogant après DIOGENE?
273 : lign. 8, *de la vérité*; lis. de ſa vérité.
328 : lign. 1 & 2, *entre*, lis. entre.
332 : lign. 2, *aux Animaux, les Animaux; & les*; lis. aux Animaux; les Animaux & les.





